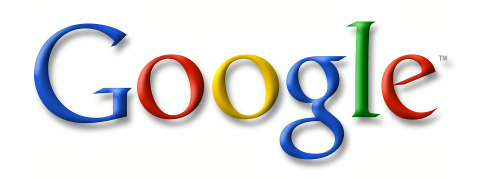
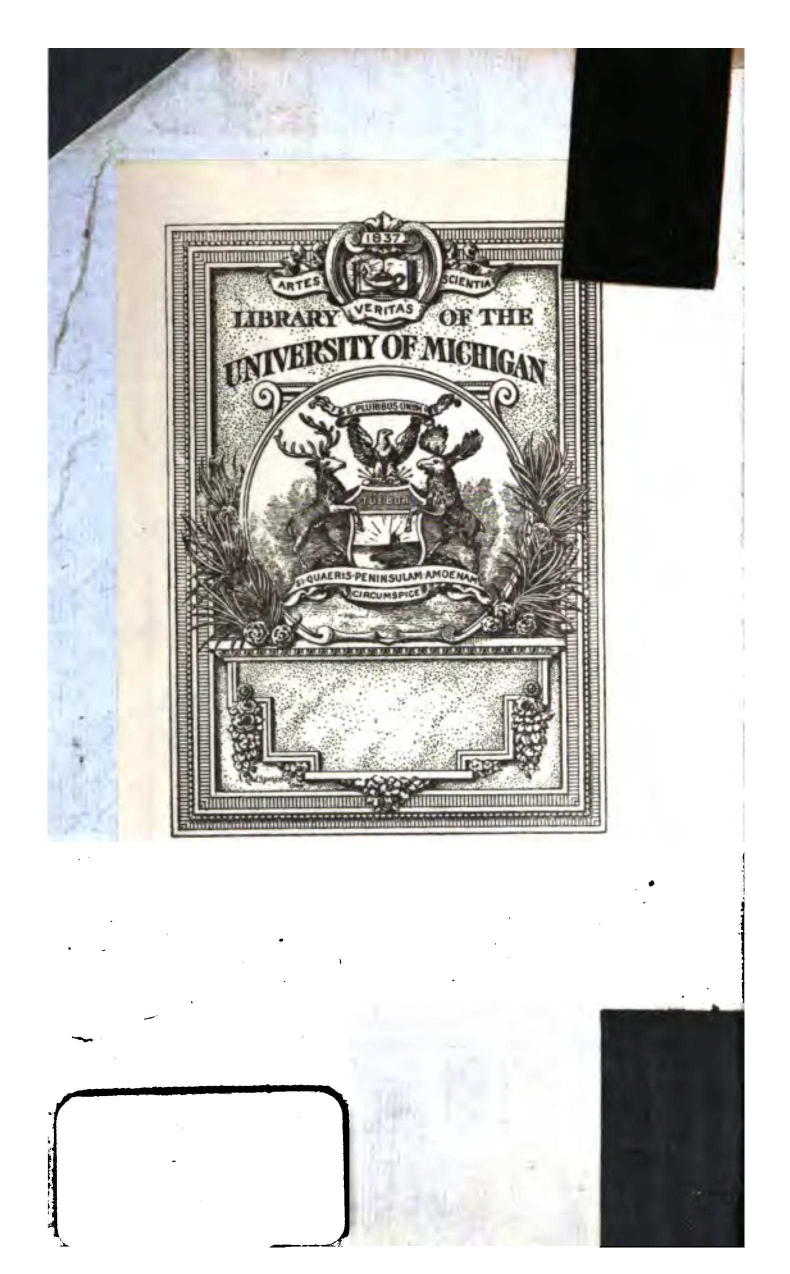
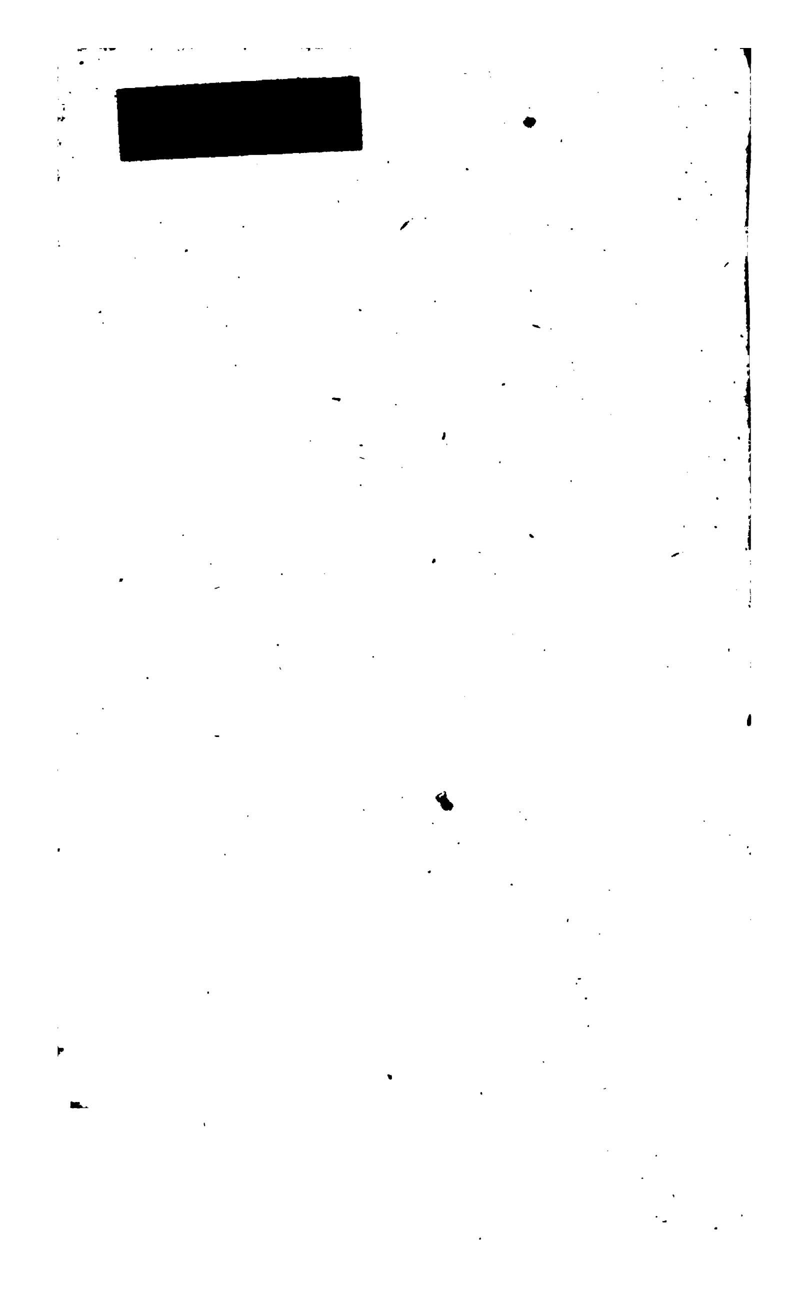



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE D'ANT. MONTARSOLO.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME SECOND.

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N.° 55.

1822.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Matth. 20. 20. 21.

Qu'il est rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grace, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux desirs d'une tendresse toute humaine ! Cette mère ne demande pour ses enfans, qu'une gloire et une grandeur temporelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ, que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse

maternelle ; et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfans, est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, et qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs, qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici, est de toutes les méprises la plus irréparable ; je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, sont déjà entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choisir ; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent

pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état, est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire : le choix d'un état, est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fausse vocation : c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles ; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'est pas la même pour tous les hommes : cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies, par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie ; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement, que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, en nous faisant naître de parens fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort ; et que, sans rien déterminer sur le

genre de vie, et sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison; car ce seroit se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événemens: ce seroit lui ôter cette providence attentive, et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnoître un être suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin: ce seroit, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi; car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui

leur a préparé des voies sûres de salut; et d'un autre côté, la destinée des méchans devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des élus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité; et que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes Frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix, et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous; ce n'est donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché; il faut donc y consulter plus son goût que celui des

autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous ; il faut donc être surtout attentif en le choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions ? et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes ; et si nous voulons remonter jusques aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes Frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions, fussent plus nécessaires que dans le choix dont nous parlons ? Quelle connoissance n'y faudroit-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche ? quelles prières ferventes et continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies ? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour disposer le ciel par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière ?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens et des goûts puériles de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant, à ces images suggérées : le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance : ainsi, avant que nos penchans soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagemens éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hasard et l'occasion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir ; et notre vocation à l'autel expire, à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache

brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie; et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire; car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie? et comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables; vous, mes Frères, que la providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du prophète: *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire?* (Ps. 24. 4.) Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée, et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres: Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfans vous avez choisi? *Ostende quem elegeris.* (Act. 1. 24.) Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix? leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel;

et que les précautions ne sauroient être excessive dans une démarche où les fautes sont irréparables leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel non par les usages insensés du monde, mais pa les règles de la foi; par un goût qu'on a porté comme en naissant, pour un état, et qui sembl ne pouvoir venir que du maître de la nature par les talens qui semblent nous y destiner; pa les impressions de la grace, qui ne cesse de no y convier en secret; par la pureté des motifs q nous y déterminent; par le caractère de n penchans qui nous en diminuent les dangers; enfin, par le conseil de ceux à qui nous confior notre conscience, et qui, connoissant le fond d notre ame, sont plus à portée de connoître le routes qui nous sont propres? Où sont les paren que des soins si chrétiens et si indispensable occupent? Hélas! on n'a garde de donner à de enfans des instructions dont on seroit fâché qu'il fissent usage; on les éloigne même des personn et des lieux où ils pourroient les recevoir; on le exagère tous les jours les inconvéniens d'un ét où l'intérêt d'une maison ne les demande pa on leur enfle les avantages et les agrémens celui auquel on les destine; et l'on ne se se que de leurs passions, pour leur inspirer un choi qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le ch d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquem des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre la nature tout seul qui d'ordinaire en décide.

n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune : on se persuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains, le plan de nos destinées éternelles; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre, est un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que sa bonté nous préparoit depuis le commencement des siècles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinoit, et que souvent notre situation temporelle est la première grace qui nous prépare l'éternité : mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Esaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israel, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sa-

cerdoce, et Moïse son cadet, est établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel, avec le cours inévitable d'une descendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, et les mystères incompréhensibles de la grace? Dieu a-t-il assujéti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangemens humains? Les talens propres d'un état, sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inspire le choix, vient-il avec l'ordre de la naissance? et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce, que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur, ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. *Eh!* quoi, mes Frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfans, et le fruit de vos entrailles! Mais, ajoutez-vous, il seroit désagréable de les voir traîner leur nom, et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paroît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seroient malheureux dans le monde. Vous ne comptez

donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité? on n'est malheureux, que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trrompez, mes Frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables, ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfans, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* (Ps. 126. 1.) Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent; il meurt sans postérité; et son nom s'éteint avec lui, et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avoient sapé les fondemens, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leur ruine! Laissez vos enfans sous la main de Dieu, mes Frères; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Et voici la troisième source de nos méprises dans

dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie de salut que Dieu nous a préparée : on ne doit donc en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchans et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, et qui en font l'ordre et l'harmonie ; fuir, comme un écueil, le lieu sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut: le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appelé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel, qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglemens d'une ville criminelle ; et il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'esprit

vrage de votre cupidité, elles en seront les instrumens et la plus juste peine.

Mais si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût, et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur, y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchans désavouent? Tel prend le parti des armes, et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites

de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugemens qui en décide: en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie: on n'ose produire des desirs qui contrediroient leurs desseins: on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfans plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme: ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite: ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore: ils donnent à l'Eglise des ministres que l'Eglise n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose: enfin, pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, et fasse honneur dans le

monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés; et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être, et de leur éternelle infortune! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes: et de-là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoût dans le service, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De-là chacun se plaint de sa condition, et envie celle d'autrui: la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse; l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des desirs que pour ressembler à la femme du monde: le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De-là enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

SECONDE PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des graces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes : c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talens que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être sa demeure, et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendans, que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées; car, connoissant tout seul les plus secrets penchans de nos cœurs; développant déjà dans les premières ébauches de nos passions, tout ce que nous devons,

être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connoissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paroître; seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient, dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre salut, et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidèle, que parce qu'il connoît les cœurs: *Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.* (Act. I. 24.)

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connoît, et nous ne nous connoissons pas nous-mêmes : nos penchans nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue: tout ce qui nous environne, nous renvoie notre image ou adoucie ou changée; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : nous sortons

même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens : et, semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talens dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lient encore à lui; et au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des graces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les ministères sont différens dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les graces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des graces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des graces de mariage, de célibat, de cour, et de retraite; et comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même temps les moyens pour y arriver; en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle; il vous avoit préparé les graces de cet état; et c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux : les dissolutions mêmes du premier âge, des penchans tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin : vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint; vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute seule devoit vous élever; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence; vous avez obtenu, en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant : mais qu'avez-vous fait? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil; l'autel, le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement : si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire : si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu : d'où viennent ces malheurs? votre vocation est l'ouvrage de l'homme, vous n'y ferez pas

pas l'œuvre du Seigneur : vous possédez le don de Dieu avec injustice ; vous en userez avec profanation : vous avez souillé le sanctuaire en y entrant ; vous le déshonorerez en le gouvernant : vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel ; vous n'êtes que l'anathème du ciel, et le scandale de la terre.

Hélas ! mes Frères, si tant d'ames périssent tous les jours avec les graces attachées à leur état ; si le disciple perfide devient prévaricateur, et déchoit de la grace et du ministère de l'apostolat où Jésus-Christ lui-même l'avoit appelé ; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur, et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa foiblesse vient échouer, quelle pourroit être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers ? Si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule ?

On est surpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré : on se demande d'où vient que nos siècles sont si différens de ceux de nos pères ; que tous les états ont corrompu leur voie ; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dé-

pouiller les peuples mêmes, en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassemens publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même: on en est, dis-je, surpris; et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver: tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. De-là le magistrat devenu l'arbitre des passions humaines sans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De-là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissi-

mulation, de plaisir, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connoît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. De-là l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David, et tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-temps contre des dérèglemens dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De-là le ministre de Jésus-Christ, destiné à être le sel de la terre, et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. De-là enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille desirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes;

aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation : et de cette dépravation, et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie, est si fort à craindre; car je ne vous dis pas que, n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive : je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule, qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, et tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés, sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés : réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connoître, et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les ins-

tructions, ou négligés, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur, par l'affoiblissement et les transgressions du législateur; les ministres autorisés dans leurs prévarications, par l'infidélité du pasteur principal; les pécheurs confirmés dans le crime; les foibles, sans secours; les justes, sans consolation; les sacremens, sans fruit; les prières de l'Eglise, sans utilité; le ministère, sans respect et sans dignité; toutes les sources de la grace fermées aux fidèles, par la corruption de ceux qui devoient les répandre, et en être les canaux sacrés; la perte de tant d'ames qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grace et le salut. Sondez, si vous le pouvez, cet abîme; et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères, par vos exemples; leur vocation ébranlée par vos dégoûts; leur docilité révoltée par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu saint par vos discours; la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort, par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inspirez à des enfans infortunés des vocations injustes, les suites affreuses, et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injustices, par vos lar-

gesses ; vos scandales, par des exemples de vertu ; vos haines et vos vengeances, par des actions de charité et de miséricorde : mais versez des torrens de larmes ; dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur salut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talens d'un ministre, que votre cupidité, et non la vocation du ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Eglise ? mais distribuez tout votre bien aux pauvres ; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu ; les relâchemens qu'elle y portera ; les ames qu'elle y séduira ; les graces qu'elle y anéantira ; les biens qu'elle y empêchera ; les passions qu'elle y introduira ; les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif, et au rétablissement des règles saintes ? Ah ! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauroient plus réparer : ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais ; et les larmes, pour les pleurer ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre ; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir ; quels remèdes vous

prescrire ? quelles mesures prendre ? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant ? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles ? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque, pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous ? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir ; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver ? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut ?

O mon Dieu ! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grace pour ces ames infortunées ; et votre puissance elle-même peut-*elle* empêcher qu'elles ne périssent ? Oui, mes Frères, et c'est une vérité de la foi ; quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; le Seigneur n'est pas tellement assujéti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur ; et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appelés, il restoit encore

néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, et le grand roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces graces étoient rares! une Esther toute seule en a été favorisée: et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences: la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils; priez beaucoup; consultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines; attirez sur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres: comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre marque que vous y êtes appelé: remédiez à ce qui dépend de vous: faites-vous des remords utiles: changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez, en une sainte vivacité; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi; ces négli-

gences coupables, en des attentions religieuses; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer; et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation, que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix: si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue; mais il n'est pas désespéré: vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai; mais vous pouvez encore y prétendre: tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime: vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre; mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui: vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas destinée; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère, sanctifient tous les états; et on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme: il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre; et dites-lui: Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers

vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi.* (Jon. 2. 3. et seq.) Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve : un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères ! vous qui les portâtes sur vos aîles à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous ; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étois dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de graces, et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes, les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés

de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font, par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustrà, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril : je ne rétracterai jamais les promesses que mon ame pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé, et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter par l'observance exacte de vos commandemens, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hâc flammâ.

Je suis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

Quels sont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Ce reprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous ins-

etruir

truire, étoit riche, dit Jésus-Christ; il étoit vêtu de pourpre et de lin; il faisoit tous les jours bonne chère: du reste moins attentif qu'il n'auroit dû, aux besoins de Lazare qui languissoit à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses moeurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens; il en goûtoit toutes les douceurs: Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation: nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence: nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes Frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que *les fornicateurs*, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son royaume: toute l'Ecriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu: c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez-là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie crimi-

nelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice, ni de vertu: dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation, et la déplorable destinée. C'est-à-dire, l'innocence du monde exposée et condamnée: c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, mes Frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et, tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules; ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égaremens; la parabole, ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire: ainsi, que

la condamnation de notre riche infortuné soit un fait, ou une figure; la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche: *Homo quidam erat dives*. (Luc. 16. 19.) Il semble que ce soit ici son premier crime: il étoit né heureux, *erat dives*. Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout; et que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité, où il avoit depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avoit acquis avec bassesse. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui sur la *misère* publique eût élevé une fortune monstrueuse; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César; et qui ensuite à prix d'argent eût acheté un nom, et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité; le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches; il étoit riche, *erat dives*; il jouissoit paisiblement du patrimoine de ses pères; libre d'ambition, exempt de souci,

environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il étoit riche, *erat dives*.

En second lieu, il étoit vêtu de pourpre et de lin : *Induebatur purpurâ et bysso*. La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuse; mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence; et qu'enfin, comme dit le prophète, son orgueil et son ostentation suspassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus, . . . plusquam fortitudo ejus.* (Is. 16. 6.) Son siècle ne connoissoit pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage; et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné, que dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité

d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant l'indécence et l'artifice de vos ajustemens. En un mot, ce riche étoit vêtu superbement; il aimoit la splendeur et la magnificence : et dans la *Synagogue*, où le culte étoit encore sensible et grossier; où l'on croyoit que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoroient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisoit toute la majesté; où Dieu même ne s'étoit montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès étoit plus pardonnable que sous l'Evangile, où Jésus-Christ pauvre et humilié est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidiè splendidè*; mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Evangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étoient renfermés dans les promesses faites aux enfans d'Abraham, et il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivoit? Il ne se faisoit pas de sa naissance, de

ses grands biens, et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguoit les temps et les jours; et quoiqu'il vécût dans les délices, il savoit, quand il le falloit, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère, *quotidiè;* mais son revenu pouvóit soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle étoit encore somptueuse et magnifique, *splendidè;* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas: il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfans, et l'héritage de ses ancêtres, ou qu'enfin, des entretiens dangereux, et des commerces de passion, remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; il ne faisoit pas l'esprit fort, et ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches: il ne regardoit pas la croyance commune, comme

un préjugé vulgaire; les superstitions des pharisiens, les erreurs des Saducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiroient la Synagogue, ne lui faisoient pas conclure que la Synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion étoit une invention humaine : il offroit les sacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions prescrites : en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servoit pas de ses biens pour corrompre l'innocence; le lit de son prochain étoit pour lui inviolable : la réputation et *la* prospérité d'autrui ne l'avoient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : et de la manière dont on parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille, d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table les citoyens et les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oseroit souvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort coupable? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avoit prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre

l'indiscrétion et la dureté du zèle ? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israel, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel ? *Ergone Jonathas morietur ?* (1. Reg. 14. 45.) Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche ; cependant de quoi s'agit-il ? venons au fond ; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche ; il étoit vêtu magnifiquement ; il faisoit bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlois ici comme un sage mondain, ce seroit un modèle que je vous proposerois à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes, de ceux qui lui ressemblent ? Un tel vit noblement ; il mange son bien avec honneur ; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu ! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs ; on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde,

mes Frères; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paroître dans l'Evangile, se trouveroit presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers *Lazare*; et du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse: si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil sum.* (1. Cor. 13. 2.) L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique; et quoiqu'y manquer, ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avoit*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table; mais personne ne lui en donnoit.* (Luc. 16. 20. 21.) Il y a, je l'avoue, dans cette conduite,

je ne sais quoi qui blesse tous les sentimens même de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse; et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire; et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus ;* or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence; on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices; et que l'oisiveté, bien plus que le besoin, forme leurs plaintes et leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre riche pouvoit s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de

miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, étoit couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat antè januam divitis.* Un objet si digne de pitié auroit dû l'attendrir sans doute : mais du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât, que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison, son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelque largesse; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part que le desir de soulager un membre de Jésus-Christ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre ame étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de dé-

licatesse, que le réprouvé de notre Evangile, par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table ; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées ; on se contente de remarquer qu'il les souhaitoit, *cupiebat :* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées, mais seulement que personne ne les lui donnoit : *Nemo illi dabat*. Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue sembloit solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettent guère de descendre dans ce détail, et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles, de secourir ce mendiant ; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avoit faim, et vous ne l'avez pas rassasié ; il étoit malade, et vous ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia*

recepisti

recepisti bona in vitâ tuâ. Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédoient rien : ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pélerinage, le lieu de vos délices ; cette injuste félicité ne pouvoit pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris et vos joies se changent en grincemens de dents, et vos plaisirs d'un instant, en des tourmens qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus autem mala ; hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà son grand crime ; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, et dans la mollesse ; voilà ce qui l'a damné ; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes Frères ? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens, de n'avoir point de vertu ? vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux forni-

cateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeoit étoient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu; un membre de Jésus-Christ crucifié; un enfant de la loi nouvelle; un disciple de l'Évangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il seroit traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens; et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès crians, et des plaisirs injustes et honteux?

Mais, mes Frères, c'est une vérité du salut, qu'un chrétien ne peut être prédestiné, que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le Père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son Fils; si le membre porte des traits différens du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble; vous serez rejeté, comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, et qu'on ne sauroit assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes Frères, pour

ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples; de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un samaritain, et un ennemi de la loi? a-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, et pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouiroit, mais que ses disciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, et seroient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle: soyez du monde, soyez solitaire; à la cour, ou dans le cloître; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant : et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes; vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignoit autrefois que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortoit, dit ce Père, à passer du côté des chrétiens : Il est question de bien vivre, répondoient-ils, *benè vivere opus est*. Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez ? *quid mihi præcepturus est Christus ?* Que je mène une vie exempte de blâme ? *ut benè vivam ?* Je la mène depuis long-temps; je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam benè vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer, et d'embrasser une religion nouvelle ? Si ma vie

étoit criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès ; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire ? *Quid mihi necessarius est Christus ?*

Voilà précisément, mes Frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolens, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule ; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Benè vivere opus est* : d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère ; que voilà l'essentiel ; qu'avec ces vertus on se sauve partout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam benè vivo ; quid mihi necessarius est Christus ?* (S. Aug. in Joan. 45.)

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : leur conduite est irréprochable selon le monde : ils sont hommes de

probité, femmes régulières; ils honorent leurs parens, ils ne trompent pas leurs frères, ils sont fidèles dans leurs promesses, ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *christiani non sunt.* Pourquoi cela ? Les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses desirs; et vous nourrissez, et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques : les chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste : les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, et des objets de la vanité qui les environnent; et vous les aimez : les chrétiens se font une violence continuelle; et vous vivez dans une indolence, et dans une paix profonde avec vous-même : les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur : les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur; et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente : les chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe; voyez-vous les choses des mêmes yeux ? en un mot, les

chrétiens sont spirituels; et vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt.*

Ah! si pour être chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérans; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle, approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas des désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Evangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes; c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel est une vie de péchés; toute vie qui n'est pas digne d'un saint est indigne d'un chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé, dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut, dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

SECONDE PARTIE.

Or *il arriva*, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer*. Quel nouvel ordre de destinées, mes Frères ! Lazare meurt le premier ; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus long-temps à pénitence : mais enfin le riche meurt ; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels : il est enseveli ; *sepultus* : circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire ; la pompe et la vanité paroissent jusque sur son tombeau : on rehausse, par des monumens superbes, son néant et ses cendres ; mais son ame toute seule précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno*. Lazare meurt ; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture : sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son ame glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum*

Abrahæ. Le riche meurt : tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence : ses amis le pleurent : ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes ! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connoissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui, qu'il étoit riche, et qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui ; car les impies, dit l'Esprit Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été ; ils sont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint ; et nati sunt, quasi non nati.* (Eccli. 44. 9.) Lazare meurt ; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu : sa mort est obscure comme sa vie : le monde qui ne l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier ; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes ; *car le corps des justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles.* (Ibid. ℣. 14.) En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes ! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paroissons sur la terre ? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité ? Or,

mes Frères, continuons l'histoire de notre Evangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos*. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise ! c'est-à-dire, que pendant toute sa vie, il ne les avoit pas ouverts une seule fois sur le danger de son état ; c'est-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais avisé de se défier que la voie où il marchoit, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition ; car les pécheurs déclarés, les ames entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour, et de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels desirs de lui avoir ressemblé ! quelle

secrète rage de ne lui ressembler pas! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure : le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer. (Chrysos.)

Oui, mes Frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira, pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme; et que là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit et une foiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous sembloient se ranimer; et vos dissolutions,

vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ces remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avoit donnés.

Vous leverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices, et êtes morte devant Dieu; et du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même ame, sur les cendres duquel vous répandites tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfans comme de sa tendresse; et cet objet autrefois si cher, vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire; la honte de votre conduite; les biens qu'il vous avoit laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer; et ses enfans même, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu; car la présence d'un bien auquel on

n'a

n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il étoit créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violens que tout leur être fera pour se réunir à leur créateur, à leur fin, au centre de tous leurs desirs ; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit possible, qu'il ne paroît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'ame une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes qui l'abusoient, s'évanouiront : tous ces attachemens étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ses penchans, toutes ses lumières,

tous ses desirs, tous ses mouvemens, tout son être se réunira dans ce seul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même : éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme ; et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous étoit préparé ; voilà le sort qui nous attendoit ; voilà les promesses qui nous étoient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh ! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourroit-elle être assez pleurée? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourmens du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare*

quia recepisti bona in vitâ tuâ. Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir? l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens mêmes temporels dont il auroit pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourmens, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avoient fait passer des momens si doux et si agréables; ces talens éclatans, qui vous avoient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le parallèle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle est! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux, les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez ; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations : tous vos momens presque avoient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappeloit aux voies du salut : je vous avois fait naître dans des circonstances si favorables à la piété : je vous avois environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare ;* souvenez-vous-en : rappelez toutes les graces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah ! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente ; et la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de

son supplice ! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hâc flammâ :* Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice ; la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse ; une soif ardente le dévore ; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hâc flammâ.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles, allumées par la justice divine, sont attachées à son corps ; et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir ; nous savons que dans le séjour de l'horreur

et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que, ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce desir affreux : nous savons que lassée de blasphémer en vain contre l'auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avoit été l'asile sur la terre : nous savons enfin, que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point, et que le desir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. (*Chrysost. Conf. 3. de Laps.*) Eh bien ! continuoit cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné

que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie, hélas ! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse : une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les ames simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir, que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'ame réprouvée perce dans toute la

durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs: des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées: plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire: l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens. Elle voudroit pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices: chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourmens affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice; telle est la destinée de l'ame malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances: il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avoit paru un modèle à suivre et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez*

du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens ; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas. Il souffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des desirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, et qui avoit gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres

fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ses rugissemens jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paroître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? que vous avez Moïse et les prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ; et que si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisseroit encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours:

vous vous trompez, mes Frères : vous trouveriez encore des raisons de douter ; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeoient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens : ils en devenoient plus inexcusables ; mais ils n'en étoient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Ecritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste seroit inutile : *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces livres saints, mes Frères ; commencez par-là toutes vos journées, et par-là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas ! mes Frères, si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle et digne de l'enfer : nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence ; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usoit point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son ame et n'être pas disciple de Jésus-Christ : ce sont-là

Un grand nombre de publicains, et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grace et de salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, et paroissoient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des Scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle): ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs; et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite: ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée: tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire

peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égaremens de l'âge avoient fait errer long-temps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avoit jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens, que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très-grand nombre de justes ; et que les mêmes désordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égaremens où l'âge et les passions avoient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux ; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grace, et laisser à l'ame criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai, dans la première partie de cette

homélie, toutes les circonstances des égaremens du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égaremens de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions, qui ne blessent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde, qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice dont la religion chrétienne avoit purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres, que je retrouve tous dans l'histoire des égaremens de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'ame voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissoit plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*. En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchans déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse, dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses

du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien ; elle profane le temple de Dieu en nous ; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grace du baptême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité ; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'agneau le jour de la révélation, mêlées, avec les cendres des vierges et des martyrs ; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose ; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire, consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous ? un Dieu saint devant qui les esprits célestes même sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie ? Quand la créature ne seroit que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh ! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement déshonoré ? *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'ame toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une ame infidèle. Le prodigue de notre Evangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devoit du moins les sentimens de respect et de déférence que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée. Elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil; c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même : on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on

se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnoissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda; depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentimens des enfans de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israel; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa foiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas

de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les ames adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres foiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfans

d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina;.... et luctum non videbo.* (Apoc. 18. 7.) La femme dont il est parlé dans les proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis.* (Prov. 7. 11.) De-là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisir que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout, tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes desirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles, en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregrè profectus est in*

regionem longinquam. Regardez derrière vous, ame infidèle; rappelez ces premiers sentimens de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné: second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égaremens du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous ses biens: les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin: non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu; il va tarir les dons de l'Esprit Saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance

commune, si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse; on le devient par réflexion et par principe: les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation; on invente de nouvelles impiétés, pour achever de s'endurcir: comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au-delà du tombeau; et le même plaisir, qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grace sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une ame si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avoit opposées à vos déréglemens, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur, que la naissance vous avoit donnée, n'est plus qu'une foiblesse indigne, que nul frein ne sauroit arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesures

qu'un

qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè*.

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère ; une candeur d'ame, une sérénité d'humeur qui offroit mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne, et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens ; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé ; cette sérénité qui venoit de l'innocence, est éteinte ; cette égalité, qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices ; cette candeur qui montroit votre ame toute entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées : vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes et qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè*.

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talens heureux : votre jeunesse annonçoit de grandes espérances : on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui

fait les grands hommes formoient déjà mille présages flatteurs, et ouvroient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talens, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'état, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires: vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint; et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous, il auroit pu parvenir, s'il avoit su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité; comment êtes-vous devenue une effrontée? la justice habitoit en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la foiblesse de l'eau: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces

grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle: nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendans. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice? Combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir, dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siècles avoit amassés sur leur tête, et qui avoient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes; et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux ames impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grace que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son ame; troisième caractère du vice

dont nous parlons, et troisième circonstance des égaremens du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays là, et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'ame; que le crime n'est jamais tranquille; et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer

le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, ou, si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs : les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans : tout flatte encore alors

la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie ; mais le plaisir injuste approfondi ; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, ame infidèle, que des retours affreux sur vous-même ; qu'un poids d'amertume sur votre cœur ; qu'une honte secrète de votre foiblesse ; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages ; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence ? et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime ? *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur : une passion naît des cendres d'une autre passion : un desir satisfait fait naître un nouveau desir : on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté ; les emportemens les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une ame

impure ; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à desirer au déréglement des sens ; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même ; on forme, comme le prodigue, des desirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparable de la condition humaine, déplaît et fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant* ; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs ; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, et la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple ! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations ?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osois le

dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissans et malheureux, et sentir tous les momens de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitans du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux : et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, et personne ne lui en donnoit. Quelles images ! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentimens, et par tout l'art d'une poésie lascive : en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur des théâtres fabuleux, c'est la passion

des héros ; c'est la foiblesse des grandes ames : au sortir de là, c'est-à-dire, dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde ; c'est une bassesse, qui loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentimens insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances ? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passoit avec elles jusqu'à la dernière postérité ? O homme ! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur ; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent ; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures ; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite ; c'est-à-dire, que

malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environnent : on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos penchans : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos foiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques ; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus*. (Macc. I. I. 42.)

Mais l'ame désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit-Saint ; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une ame asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée : mais on est d'un caractère sacré ; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué ; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu, et qui inspire la retenue ; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure ; la passion parle encore plus haut : mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire ; tout le reste de la terre

n'est compté pour rien : tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus ; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avoit sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidèle ! voyez tous les regards attentifs sur vous ; vos passions devenues la fable publique ; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes : *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égaremens du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendoit même autrefois aux chrétiens de nommer ; et dont nous ne devrions jamais à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur, et les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces temps heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs ; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie ; la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étoient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avan-

tages de leur état; et dans les monumens précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguoient nos pères, des nations corrompues et perverses; aujourd'hui enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux: ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre; et que nous vous disions avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtimens, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs, et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des déréglemens et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égaremens : son repentir répare toutes les suites de ses désordres; et les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Evangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui et la grace, par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinoit tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus

vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : ah ! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusque-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentimens, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchans, vaines expressions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice ; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres desirs ; qu'un avilissement qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devroit plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtoit encore les douceurs et l'abondance de sa maison : il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur encore calme et innocent, n'avoit pas

éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagemens profanes ; que ses joies alors étoient pures, ses desirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces ; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur ; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; sa vie, toujours agitée et inquiète ; ses plaisirs même tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint desir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim !* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisoit frémir ; la seule présence des gens de bien le fatiguoit ; la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable ; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces ames fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état ; leur tranquillité, à ses inquiétudes ; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paroît insupportable. Quoi ! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la

religion, des consolations secrètes de la grace, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfans, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur; vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusques à quand une injuste foiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes Frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille: *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir: il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes; il n'exagère

pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies qui partagent le cœur sur le point d'un changement; par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrens de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Que tardé-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs ? qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte ? Les plaisirs ? ah ! depuis long-temps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagemens profanes, et la constance mille fois promise ? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi ? Le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes ? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales ? et d'ailleurs que puis-je craindre du public après le mépris et la honte que m'ont attiré mes désordres ?

L'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me leverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient et sur ma propre foiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai : mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame ; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous ;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenois, pour me calmer et m'affermir dans le crime : contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'étoit là ma patrie et mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil, n'en est que le côté le plus supportable ; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin, sont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum, et coram te ;* devant

vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret : devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond : devant vous, par l'usage indigne des dons et des talens dont vous m'aviez favorisé : devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in cælum, et coram te.*

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitens. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle, *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.* (2. Cor. 1. 3.) Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en

vous les richesses et la puissance de sa grace. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grace: peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes: tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence, achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes Frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent: les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin; et le voyant foible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête: *Accurrit ne quis impediat*. Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière: c'est un homme

qui a été battu long-temps des flots et de l'orage, et qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une ame touchée, que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager ; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'ame timide et irrésolue ; de sorte que suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons desirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule ; et après avoir supputé long-temps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? Il court vers son enfant ; il se

hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre foiblesse ; il calme ses agitations ; il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat*. Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer, il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls ; il ménage des événemens qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat* ; tout semble aider cette ame touchée, tout la soutient, tout la favorise ; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement ; ces impossibilités, tant redoutées, s'évanouissent ; plus elle avance, plus les voies se dégagent ; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmoient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat*.

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé ; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise ; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle ; ses faveurs sont encore au dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*. Il retrouve son fils qu'il avoit perdu : *Perierat, et inventus est* : il le retrouve à la vérité, sale, hideux, déchiré ; mais ce qui devoit allumer ses

foudres, ne réveille que son amour : il ne voit en lui que ses malheurs ; il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est* : il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle ; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux ; il recouvre ce qu'il avoit perdu. *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum* ; image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une ame de ces premières démarches de son retour vers lui ! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*. O clémence paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-temps vécu privé par ses déréglemens. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé, à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum ; manducemus et epulemur*. On avoit vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs

prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet! *Et cùm veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paroisse digne de votre cœur? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur aux pieds de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous, que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égaremens du prodigue avoit été le mépris et l'avilissement où il étoit tombé: l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité; on lui donne même la préférence sur son aîné: c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient, ou d'insensé ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé: elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par

par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple ? vous errez depuis long-temps comme le prodigue, dans des contrées étrangères, liv é à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a souffert durant les emportemens d'une jeunesse déréglée ; il se promettoit que, ces premiers égaremens passés, l'âge, l'expérience, sa grace, ramèneroient enfin votre cœur : ce temps est venu ; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui ? Les premiers désordres de votre vie pouvoient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser ? Des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage

détruit, et vous annonçant tous les jours par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour. Le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, où vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous: qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous, sans foi, sans religion, sans la consolation des sacremens, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos dé ordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Eglise occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion; qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis

qu'ils participeront tous à l'azime sacré, et qu'il célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentimens de componction; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable; nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire: *Mon fils étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre ame! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu, solenniseront ce jour heureux: les saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine: les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressans; et vous, ô mon Dieu! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardens pour le salut de mes Frères; et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc. 11, 26.

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jésus-Christ aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; et de-là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, et que son dernier état de-

viendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenoit ce langage : Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, et que ses princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts lieux, et faisoient mourir mes prophètes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état ; je suscitai d'autres prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone ; je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur, qui s'étoit emparé de mon héritage : mais, puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du Fils et de l'héritier ; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ; ses murs vont être démolis pour toujours ; son temple et son autel, en qui elle mettoit sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de sacrifice, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète : *Universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet* (Luc. 11. 22.) ; elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son

cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Appliquons-nous, mes Frères, cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis ; autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes ; et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes : dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur ; et le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs jusqu'ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crime. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière ; tant de sacremens, et tant de rechutes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout-à-fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes Frères ? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconstante et légère ; c'est-à-dire, que l'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique la grace ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, en des préparations même de pénitence; néanmoins il est des ames, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or tel est le caractère d'une ame légère et inconstante, qui tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe, qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grace, ni le péché ne sauroient fixer. Etat assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces ames foibles et légères, en qui la grace opère encore de saints desirs, et des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grace.

En effet il est impossible, dit l'apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciel, et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participans de l'Esprit-Saint; et qui après cela sont retombés, se renouvellent par

la pénitence : c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati* (Heb. 6. 4.) : secondement, le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence : *gustaverunt etiam donum cœleste* (Ibid.) : troisièmement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grace de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence : *participes facti sunt Spiritûs Sancti.* (Ibid.) Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'ame inconstante dont je parle ; de sorte que l'apôtre désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible ; c'est-à-dire, si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressources pour les ames de ce caractère : établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité ; *semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi ; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affoiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grace

emploie pour la conversion d'une ame mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avoit jamais vus. Alors le voile qu'elle avoit sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette ame jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vu; ses devoirs, ses espérances, ses égaremens passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su: est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels: et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux; elle dit, comme Augustin: Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle! et réglant ses penchans, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu! des ames heureuses;

et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendoit visible au milieu d'eux : la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse: mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre ame, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avoient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grace, et à la vérité qui s'étoit montrée à vous: mais depuis, entraîné par votre foiblesse, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissans; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première: de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle; toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchans; votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumière et de ténèbres; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; et où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensoge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc

vous rester encore dans la connoissance de la vérité? que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur! vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'ivresse et de volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie? que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre: vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la

la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de vos foiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions, et sur les vérités de la vie éternelle? pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés: notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile: nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant: en vous développant *la loi de Dieu qui convertit les ames* (Ps. 18. 8.), nous vous avons ôté la ressource de salut, et le moyen de conversion que nous venions vous offrir: *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ quàm post agnitionem retrorsum converti.* (2. Petr. 2. 21.) Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis long-temps, et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine; ils renvoient les femmes étrangères; ils reviennent des égaremens où les avoit jetés le commerce des

nations ; ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi, déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils savent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut ; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient ; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même ; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même ; ils repoussent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même ; la connoissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles ; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connoître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paroître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, et qui va les condamner. Non, mes Frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la connoissance de la vérité : *Im-*

possibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam. (Hebr. 6. 4. 6.)

SECONDE RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste;* une consolation sensible que la grace répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, et qui n'avoit pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'est plus doux que ces premiers sentimens qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté; que ces premiers momens où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disoit un roi pénitent dans ces premiers momens de sa délivrance : *Dirupisti vincula mea* (Ps. 115. 7.) : aussi dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paroître

onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam* (Ps. 115. 4.) : les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi, et ne me paroissent plus que des discours vains et puérils : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.* (Ibid. ℣. 2.) O Seigneur ! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs ! et qu'il me paroît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule ame qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérans ! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* (Ibid. ℣. 7.)

Tels sont les premiers attraits de la grace, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ses divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur ! le monde au fond ne m'a jamais plu ; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste et inquiet ; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame ; *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (Ps. 93. 19.) : vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, ame inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà

mille fois goûté ? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une ame jusque-là insensible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse et qui ne vous corrige point : ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir; c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'à Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah ! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentimens de componction; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentimens sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem et non invenit*. Il

semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, et rien ne vous en dédommage : *Quærens requiem et non invenit*. Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusemens, l'ivresse elle-même du crime : vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse et qui vous est à charge, et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem et non invenit*. Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étois sorti; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam undè exivi*; j'essaierai si les plaisirs, dont j'étois si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des ames qui vous ressemblent

sont très-rares : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : Non est aptus regno Dei.* (Luc. 9. 62.) Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu ; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais, il n'est pas propre au royaume de Dieu ; *Non est aptus regno Dei ;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussiroit pas ; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'ame inconstante par rapport au salut ; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah ! un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avoit blaphémée ; et Manassès dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères, dont il avoit renversé les autels : un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres : une ame prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses, peut être tout d'un coup éclairée ; et la Pécheresse

aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles; et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux : mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain : mais cette reine d'Israel, qui dans son affliction prend des ornemens modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paroît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète; et de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant; ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu. D'où vient cela? c'est que l'inconstance et la légèreté, est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* D'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une ame forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse; une ame sensée,

qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? c'est que pour former une ame chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des foiblesses vulgaires : c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine : c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse; le juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait : c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué : c'est en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti : elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui ne met la raison à rien; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure,

et telle qu'elle paroît aux yeux des hommes : l'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au-dehors paroissent égales et uniformes ; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une ame insensée et légère, à un égarement encore plus excessif ; et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes ; mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu ; par votre conduite intérieure ; par vos sentimens secrets ; par cette légèreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées ; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les ames ; le cœur le plus incertain et le plus variable : vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un apôtre, que les vents agitent à leur gré ; un de ces astres errans, qui n'ont jamais de route assurée ; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* (Ep. Jud. 13.) : c'est-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde ; mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Seconde ressource de salut inutile à l'ame inconstante, le goût de la vérité : *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible, et de plus capable d'alarmer les ames dont je parle, c'est en dernier lieu, que la ressource des sacremens, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'ame inconstante : *Participes facti sunt Spiritûs Sancti.*

Un écueil, premièrement par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes ; car une ame qui a vécu long-temps éloignée de l'autel, et caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes ; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une ame familiarisée avec sa confusion : le récit de vos foiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur : les plaies les plus honteuses ne sont

plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même : vous ne rougissez plus de vos aveux ; et comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible ; la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses : on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées, et on fait gémir les ministres de Jésus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes ; car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse ; ne venir se purifier, que pour se souiller encore ; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'est pas être un pénitent, dit un Père ; c'est être un moqueur, et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grace du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice ; et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement, dès qu'on redevient pécheur

après

après avoir été pénitent. Hélas ! il faudroit pour cela ne pas connoître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre foiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes : il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affoibli la grace ; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'ame à une nouvelle chute ; que des périls mille fois méprisés nous aient poussés, comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vus retomber : on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment : c'est un ouvrage difficile ; il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes, nous y établissent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit aquis qu'avec des peines et des travaux infinis ; ce qui étoit le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchiremens de tout le cœur : quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément ; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion, est un ouvrage solide : elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos penchans ; elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice sur la

roc : or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devoit tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles ; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant ; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère long-temps avant que de faire cette grande démarche ; on se la refuse long-temps à soi-même ; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, et on ne veut plus ; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites ; les incertitudes et les lenteurs ne finissent pas : or une entreprise si long-temps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé ; et cependant au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes: la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore : une complaisance vous rendoit infidèle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs, qui sont pourtant de toutes vos confessions ; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ; vous

n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre ame; rien à une vie inutile qui vous damne; on ne voit ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre ame. Lorsque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grace sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidèles, comme des dérisions publiques des sacremens, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignoit de l'autel sacré; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissemens, et devant lesquels il ne falloit plus

jeter les choses saintes : on se défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher auditeur, ce que les saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire, à tous les signes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? ne devons-nous pas, comme le prophète Elisée, savoir arrêter l'huile de la grace, et suspendre la vertu des sacremens, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plut au ciel, ame infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire ! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser : vous ne seriez plus couverte de cette lèpre, que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparé du tabernacle saint, et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé, vous auroit renouvelée ; et vous voilà encore la même, après tant de sacremens, et de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de sacremens mille fois profanés : vous avez ajouté à des désordres

qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, et ne faire amai d'effort pour en sortir? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer, par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les passions, qu'il faut vaincre: ce n'est pas en secouant le joug, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des graces de l'Eglise! Ce n'est pas en disant avec l'impie: Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blàme-t-on, lorsque je ne l'observe pas? Mais c'est en disant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirois-je encore? vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds: vous avez chassé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Esprit-Saint; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire; car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connoissance de la vérité? personne n'en est plus instruit, et ne la connoît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentimens de la grace? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacremens? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connoissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité: mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la ressource des sacremens: *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritûs Sancti, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raison de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paroît plus: il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est de tous les pécheurs le moins frappé du danger de son état: les sentimens de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal

et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies, sans Dieu, sans culte, sans sacremens, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses foiblesses, et dans ses inconstances éternelles, la force de recourir de temps en temps au remède; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes*. (Luc. 18. 11.) Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité: il se croit plus religieux, et il ne voit pas que la profanation des choses saintes, est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout; ces vains dehors mêmes, ces foibles restes ne se soutiennent pas long-temps, et disparoissent enfin : on peut flotter quelques années entre les sacremens et les rechutes; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement: Dieu, si long-temps méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances: comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impression; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé; que les sacremens ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on

a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes: comme les démarches qu'on faisoit pour le salut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues, ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos; les inspirations cessent; les remords s'apaisent; la conscience se calme; les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime : les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvoient encore sensible; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des desirs secrets de vertu; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples: vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété; vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah! vous vivrez

sans joug et sans règle ; vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autres troubles que ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasion de plaisir et de crime ; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment, que pour la volupté ; plus de dégoût, que pour la piété et la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde qu'ils avoient abandonné ? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes et légères ; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs desirs : ce ne sont plus des pécheurs ordinaires ; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre

sur la terre, dit l'Ecriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture: *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (Exod. 16. 20.) Tel est le sort d'une ame qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort; ses scandales répandent partout l'infection du vice; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne: *Corrumpetur putredine pessimâ.* (Mich. 2. 10.)

Vivez-vous donc encore, mon cher auditeur, dans ces alternatives de grace et de péché? déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disoit autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous: *Usquequò claudicatis in duas partes?* (3. Reg. 18. 21.) Si Baal est votre Dieu, adorez le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi: *Si Dominus est Deus, sequimini eum. Si autem Baal, sequimini illum.* (Ibid.) Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces foiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs, que ceux de la grace et de l'innocence. Fixez-vous enfin: je ne parle

ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos foiblesses, ou à surmonter vos remords : jamais heureux ; soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix ; soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre ame : fixez-vous enfin : établissez une paix solide dans votre conscience : mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance, qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie ; et que, comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps ; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA III[e] SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo Prophetâ; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israel du temps du Prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc. 4. 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile; et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israel affligées de la famine; et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Elie : que le nombre des lépreux étoit grand en Israel du temps du prophète Elisée; et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cents mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfans juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes: vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images: je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes: enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des

hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue; je vous aurois laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirois le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les consciences, et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclus, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés; mais vous réduire à vous demander à vous même, si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être: qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours: l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez: le sujet

dultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (Osée, 4. 2.) Le frère dresse des embûches au frère ; le père est séparé de ses enfans, l'époux de son épouse ; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise ; la bonne-foi n'est plus que la vertu des simples ; les haines sont éternelles ; les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres ; les assemblées ne sont plus que des censures publiques ; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs ; les repas, ces liens innocens de la société, des excès dont on n'oseroit parler ; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas ; la ville est une Ninive pécheresse ; la cour est le centre de toutes les passions humaines ; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance ; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes ; et la licence paroît le seul privilége de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont

éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous: l'âge a peut-être calmé vos passions; mais quelle a été votre jeunesse? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusai-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connoissez; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port; il n'y

a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitens parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images: un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut

affoiblir; comme un rebelle qu'il faut châtier; comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser; comme un vase souillé qu'il faut purifier; comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier: un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir: un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers: voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitens de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples: c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel, et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières

dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle; et n'ayant plus d'autre consolation, que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Eglise: si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée; c'étoient de ces fautes heureuses qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changemens des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est

vrai ; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitens? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeunesse : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions ; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre

Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des pechés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitens ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de

l'Eglise ?

l'Eglise? mais elles ne regardent plus es personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujétissemens des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité, vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgraces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez vous pénitent? Ce sont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Eglise: mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au-delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même; vouloir vous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous

condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille: *Ubi est ergo gloriatio tua?* (Rom. 3. 27.)

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentimens de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitens en connoissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfans succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur

destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal: c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'ames pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinées; la magistrature ses Samuels; l'épée ses Josués; la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids : car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli; mais ces restes heureux des enfans d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire, à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un dévelop-

pement de la première : la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Evangile ; et dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang ; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce

sont-là, dit-on, des raffinemens de dévotion; et en matière de dépenses et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle, ou de l'Eglise; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit: et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs: il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres se sont permis: des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesse, de dépenses, faire votre idole de votre fortune · l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls: ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici: qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocens, que parce que votre ame trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il

suffit d'avoir desiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison ; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestique, qui dépend de vous ; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez ? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? Est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? est-ce la doctrine des saints ? sont-ce les lois de l'Eglise ? car il faut une règle pour être en sûreté : quelle est la vôtre ? l'usage ; voilà tout ce que vous avez à nous opposer ; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles ; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies ; nos pères avoient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons ; les plus sensés du siècle s'y conforment ; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion ; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (Jerem. 10. 3.) ; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer ; que le

ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les dérèglemens, pour avoir perdu de leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance? Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude?

Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal, du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (Rom. 12. 2.), nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Vœ tibi, flumen moris humani ! quousquè volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum ?* (S. Aug. in Conf. 1. c. 16. n. 15.)

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances ? Il y a dans l'Eglise deux voies ; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je ? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état, suis-je avec le grand nombre ?

je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres : ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi ; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher auditeur ? pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit universel ; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ? suivit-il l'exemple de ses frères ? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle : il prit le livre de la loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguoit de ses citoyens ; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle ; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans

Israël, qui ressemblassent à Judith; si parmi les enfans de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul, qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignoient pas que les chré*tiens* affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si dès-là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues *jusqu*'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont-là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une ame fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples :

mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promessesà espérer, que les saints? Ah! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs

dans

dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale : mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagemens de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et

nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières et destinées au simple peuple, mais c'est un abus; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus et principibus terræ*. Hélas! ils sont des enfans de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux ames simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Eglise en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas; et que, puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Eglise eût réfusé

de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter aux pieds des autels dans le sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les sermens, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Evangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne rou-

lent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie ; le siècle à venir, comme un exil ; les promesses de la foi, comme un songe ; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jésus-Christ ; où ceux qui le connoissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacremens et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples ; être ravi qu'il vous haïsse à son tour ; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? Ses plaisirs vous sont-ils à charge ? ses scandales affligent-ils votre foi ? y gémissez-vous sur la durée de votre pélerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? N'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? ses maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? et quand vous resteriez seul sur la

terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendans? Et quand je dis, vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui: en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de-là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier: ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi: or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles

qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle; les jalousies et les contentions dout il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de-là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocens pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan, ou des œuvres de Jésus-Christ? car, dans la religion, il n'est point de milieu: ce n'est pas qu'il n'y ait des délassemens et des plaisirs qu'on peut appeler indifférens; mais les plaisirs les plus indifférens que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux: tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres?

Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens? et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le desir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphêmes me font horreur; Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens, dans l'ame, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire, des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan? dit Tertullien: *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est..... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant

de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême, mes Frères: ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles: il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connoît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes Frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétiens que vous portez: si vous compreniez la sainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens; en un mot, la conformité avec Jesus-Christ crucifié, qu'il exige de vous: si vous le compreniez; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul desir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant

ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles? si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?* (Matth. 19. 25.) peu de gens, mon cher auditeur: ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement? qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne, qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques élève ses enfans dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur: vigilant, *qui n'a pas reçu son ame en vain* (Ps. 23. 4.), mais qui,

au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier : juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (Ps. 23. 4.) et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrens que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres : soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car, si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même; il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte, tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes au-

jourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jesus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici, fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui

qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes Frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner ; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine ?* (Matth. 26. 22.) et si on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je ? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra ? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugemens sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer, au lit de la mort, dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde ? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu ! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ

appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la sévérité de votre justice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? à Dieu ne plaise ; il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfans d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (Baruch. 6. 5.)

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone : vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine* ; je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine*. Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes desirs vers la sainte Sion : on traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs ; mais, heureuse

foiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem: *Te oportet adorari, Domine.* Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous transporterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connoissent pas: alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré: *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours: vivez à part; pensez sans cesse que le grand nombre se damne; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum: si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Matth. 18. 15.

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchans dans l'Eglise, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; et lorsque les serviteurs du père de famille, touchés des scandales

qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre: ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous; et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres: *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise; et cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent; et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier

dessein de la providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchans sur la terre. En voici deux principales ; et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchans : c'est la première.

Les méchans sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'élus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel ? un champ arrosé de son sang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain ? un bercail dont il est le pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis ? un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres

qui servent à l'ignominie? et l'Eglise ne seroit-elle pas plus digne de son époux, si, refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnoissoit pour siens sur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes Frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable: c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacremens, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seroient consommées, si leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins: l'Eglise les regarde comme ses enfans; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacremens et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grace, et qui peuvent même trouver dans leur societé avec les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueroient, s'ils vivoient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes, les secours des instructions, des exemples et des prières; c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les desirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal: ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le chrétien en est un témoin public; qu'il seroit honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égaremens pour y applaudir; ils desirent

trop vivement leur salut pour devenir par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler : mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissemens artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élève au-dessus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu; parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ : eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité contre vous-même; parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas vos penchans pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchans; parce qu'eux seuls aiment plus votre personne, que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut, que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, par-

ce que tout ce qui vous environne, n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé: vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être: vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface: les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont; et en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi un saint roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles: parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ses pères, ce n'étoient pas ses victoires et ses prospérités dont il étoit le plus touché; c'étoit

la

la vertu et la justice des sujets qui présidoient à ses conseils, et qui environnoient son trône; et la piété des Nathan et des Chusaï lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire: *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum: ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat.* (Ps. 100. 1, 6.) Un homme juste est un présent du ciel; et les grands surtout ne sauroient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égaremens le droit de reprendre ceux qui s'égarent: ses vices affoiblissent ses instructions: les foiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même: ses instructions ne rougissent pas de sa conduite: son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle

autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes : quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance ; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse ; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures, et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées ; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël, assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices ; et les mystères profanes sont suspendus. Elie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance ; et ce prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu ! qu'elle

porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine !

Il est vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai ; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient ; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles : ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagemens de la prudence et de la charité qui les lui préparent ; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler ; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; et que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine ; elle sait choisir ses momens, et ménager ses conseils ; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse ; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise : la charité est douce et

prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite; il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable; et, par les ménagemens innocens d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances; car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter; c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusemens dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs et une paix du cœur, qu'il a lui-même crue autrefois puérile et chimérique: tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette ressemblance; il vous ébranle; il vous enlève presque malgré vous à vous-même; et la simpli-

cité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égaremens du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre ame un trait de lumière et de vérité, qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours rappelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise; Alipe, sa foiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grace a retirés des égaremens du monde. Souvent, contens, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur, vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avoient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais

qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir; sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusemens, et de la vanité de leurs espérances; et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit?

Déjà c'est une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience : l'Evangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés par

le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez? sans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disoit à un de ses amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours?

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher auditeur, si vous

viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu ; si tous les hommes vous ressembloient, et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais desirable ; le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs ; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre foiblesse ; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais dans quelque situation que la providence vous ait fait naître, vous trouvez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence ; leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété, du haut de ces chaires chrétiennes ; mais leur exemple vous la persuade : nous vous montrons la voie de loin ; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin et vous animer à les suivre : nous vous prescrivons les règles ; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui ressembler ? combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de

confusion, arraché des soupirs à votre foiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion ? combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des desirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez sur ses traces ? Non, mes Frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde, qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la foi, et la société d'un même esprit, établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres ; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis : mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les

dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusoient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret desir de plaire au roi de Babylone qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même; et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des justes? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut : vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolans de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les justes servent encore à votre salut par leurs gémissemens et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du juste, dit un apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur*. (Jac. 5. 16.) Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les

royaumes, ce sont les prières et les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'Eglise; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des églises, les victoires de la foi, ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des moeurs, aux affoiblissemens de la discipline: que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles; tout vient de là, car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent: mais si nous voyions les événemens dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissemens secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une ame simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Césars et leurs ministres, qui paroissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde ? *Ex quo christianos à Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les Césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls qui, levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs ; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cùm misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un élu ! quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier ! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ !

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une foiblesse ; et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre ; quand ce ne seroit pas eux qui maintinssent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses,

promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité; qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde, que la vertu ?

Mais elle est rare, dites-vous; je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons là les discours puérils du libertinage; il est encore sur la terre des ames pures et fidèles; vous en connoissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par-là en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchans; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses; car, que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple, ou n'affoiblisse, ou ne confonde? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes qui sont parmi vous, s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connoissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre, tous les jours, qui, dans une jeunesse florissante, et avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensées que pour le ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous,

et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous: placez-vous en telle situation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esthers pour modèles; les filles chrétiennes, des Rébeccas; les hommes de guerre, des Josués; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des Davids; les affligés, des Jobs; les infirmes, des Timothées; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Pauls: chaque situation a ses saints; chaque âge a ses exemples; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde; et que, si vous vous servez des justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des justes.

SECONDE PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos ;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes ; et que le mélange des méchans sert en premier lieu, à leur instruction, en les préservant de ces écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencemens de la conversion et de la piété des justes, sont toujours timides et défians : le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre foiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images : tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites : à mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affoiblit : les jours déjà passés dans la piété, semblent nous répondre de ceux qui suivent ; les frayeurs cessent ; les précautions se négligent ; et, comme le roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, et délivré Jérusalem des ennemis qui avoient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux, des trésors qui ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affoiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux justes que le mélange des méchans : ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères, les raisons de leur vigilance : ils voient dans une source commune les mêmes foiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive, fait ici le discernement : ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime ; que les commencemens en sont toujours légers ; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'ame ; et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissemens, que lors même qu'il propose des crimes : ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir

par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu, que dans la vigilance; et qu'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivoient tous séparés des pécheurs; peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété, et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion : le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt, ne

sauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût : mais de plus, il réveille leur reconnoissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troisième manière dont le mélange des méchans contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux ; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même ; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain ; qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence ; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, et qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, et appelés à la connoissance de la vérité : ces objets toujours présens font sentir, chaque instant, au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez ; il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes : qui desirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les desirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut ; soit parce qu'ils le desirent trop foiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble :

il les connoît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyoit encore sa présence; et il se souvient que lorsqu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes, le maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité, pour ses frères qui s'égarent; car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource; ou à les censurer, comme si la charité toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère? Si la grace a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changemens les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paroissent aujourd'hui les ennemis de la vertu;

qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien; qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se seroit jamais défié que Manassès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfans d'Aaron? Je vais plus loin; que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relevera pas, et si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la Pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ; et que Judas, qui étoit son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées; et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grace se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet premièrement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce

seroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister; car, outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissans, et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre : il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes, qu'il faut éviter; les usages établis, qu'il ne faut pas suivre : il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité : il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes; passer pour un esprit foible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses; car, mes Frères, si la vertu

n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les justes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudissemens et des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre : si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bientôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormiroit ; ces faveurs humaines l'amolliroient ; ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent ; les tempêtes l'affermissent, les persécutions l'éprouvent ; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre ; que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité, semblent être presque toujours ici-bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protège, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la providence sur les justes : ce sont des instrumens de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout et les impies mêmes, coopèrent au bien des élus : en les

oppriment, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance; et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints, que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes Frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandemens, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces et des honneurs, au vice: vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu, et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens: vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, et les contempteurs de la vertu: vous desireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense; et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puis-

sance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos desirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs déréglemens les affligent, et arrachent à leur piété des gémissemens de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchans ménage aux gens de bien.

Temoins de la corruption générale et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le prophète : ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* : (Act. 17. 16.) ils veulent se laisser mourir de tristesse, comme Elie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël : ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple : ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils desirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du règne éternel.

Voilà

Voilà le fruit qui revient à la piété des justes, des déréglemens et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affoiblie par les blasphêmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satyriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses, placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs.

Eh! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur, que par les mœurs extérieures, et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au mi-

lieu du monde? Eh ! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces; applaudir au langage profane des passions; louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? Pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? Pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir, en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice; et vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus, pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte ! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engage ! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah ! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugemens de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne

haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille ; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur ; marquez sur le front, et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle : *Transi per mediam Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* (Ezech. 9. 4.); c'est le caractère le plus essentiel des justes ; c'est la marque decisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitans de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste : ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent, est épargné et marqué du sceau de salut : le Seigneur ne reconnoît pour siens que ces ames touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez : *Attende, Domine, de cœlo ; et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ.* (Is. 163. 15. 16. 17. 19.)

Où est votre zèle ? où est la force de votre bras ? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple ? *Ubi est zelus tuus ? fortitudo tua ? multitudo viscerum tuorum ?* Car, malgré nos

iniquités, vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfans, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos*. Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes ? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis ?* Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus ? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te ?* Ah ! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage : si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'ames saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hæreditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses : l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte : nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de

la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi in principio, cùm non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.* (Is. 163. 19.)

Tels sont les gémissemens de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut : respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore : liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre : desirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre foiblesse que des desirs : favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même : et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

DU VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longè est à me.

Ce peuple m'honore des lèvres ; et son cœur est loin de moi. Matth. 15. 8.

Voici, mes Frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire, la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie ; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes ; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue ; la chair qui ne sert de rien, rejetée ; la piété qui est utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions

d'erreur, et des prétextes de calomnie; elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'institution sainte de nos sacremens; les honneurs rendus aux saints et à Marie; les abstinences et les veilles; la décoration des temples et des autels; l'appareil extérieur et respectable du culte; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes; celles dont l'origine cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu; et les abus où l'ignorance et la superstition avoient conduit les simples aux siècles précédens, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu! réparé les ruines de votre maison : vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte, Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple aux pieds de vos autels! C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une ame dans votre Eglise.

Mais à nos prières, mes Frères, il faut joindre vos exemples : vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété; ce seroit un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous

rendre agréables à Dieu ; ce seroit l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes Frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvemens d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grace, c'est toute la religion des esprits bienheureux ; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine ; enfans d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui : notre ame, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent

notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices ; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles ; les Patriarches dressèrent des autels ; la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs ; et ce mystère continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errans, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles ; les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacremens, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule, qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion: et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion, auquel on assujettit les simples: c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion; l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse, et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord: En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez?

de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en voit point, qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachemens des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît est encore le même. Ah! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore; on se reprocheroit de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne sauroit plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnoître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et

nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de graces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les foibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paroissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pour-

tant des serviteurs de Dieu ; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché ; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix là ; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage ; et dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété ; on y trouve de la simplicité et de la foiblesse. La fréquentation régulière des sacremens, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple : on n'y trouve pas assez d'élévation et de force : on voudroit une religion qui fît des philosophes et non pas des fidèles : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui nous tenez

ce langage; le déréglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des ames foibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudroit se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des ames les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la foiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution: je vous trouve une ame toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits foibles et aux ames vulgaires, tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes Frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses desirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie; à se mettre au-dessus des événemens et des disgraces: voilà ce qui fait les grandes ames, et les esprits forts et élevés; et voilà où en

sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foibles et vulgaires. Ce sont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvemens des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience, à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocens; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les

justes, que les règles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère: mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Quoi! les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent, et vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paroît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour: or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paroît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner

des noms honorables ! Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérans, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe ? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire ? Un David dansant devant votre Arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes ? et l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité et de foiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité ? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuse, mes Frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations ; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une ame fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atome ; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événemens qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui

remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changemens de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère: elle regarde les princes, les souverains, ces ames illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfans établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît si grand et si merveilleux; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes Frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère foible et borné: je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus;

des premiers disciples de la foi; de ces héros de la grace, que les païens eux-mêmes étoient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'ame, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes Frères, ces hommes si généreux au milieu des tourmens, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étoient des hommes simples, religieux, fervens; un docteur et un prophète répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des dieux, alloient rendre leurs voeux dans le temple, comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes pleins de cet esprit, qui est le Seigneur des sciences et la source des lumières, venoient à leur ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et pour être spirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes Frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte: vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion: les fidèles assemblés offroient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels: ils célébroient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédoient les saints mystères, et où, dans la sim-

plicité de la foi, chacun mangeoit avec action de graces: ils se donnoient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devoit consommer dans le ciel: ils lavoient les pieds de ceux qui évangélisoient les biens véritables, et les arrosoient de leurs larmes: ils traversoient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ: ils recevoient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offroient les effusions sincères de leur charité: leurs familles étoient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de religion; des prières pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes; des enfans instruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, et à espérer en Jésus-Christ, à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinemens de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivans ne changèrent rien à cet es-

prit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avoient consommé leur sacrifice? Quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans? Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes! que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte! que de pieux établissemens pour aider à la foi des chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! peut-être étoit-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier; mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoroient pas davantage que tous les vains raffinemens de notre siècle? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Eglise comme le chisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance, qui ne connoît plus de joug, et qui n'ayant

plus

plus de règles que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égaremens avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connoît bien des personnes à qui on seroit bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacremens, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement, que la corruption des hommes abuse des choses les plus simples; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond,

mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes Frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une satyre éternelle de la vertu même : je voudrois qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas ! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphêmes, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien, et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir : il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphêmes des impies qui la déshonorent; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des

hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchans ; les vierges folles et les vierges sages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même festin ; c'étoit l'huile de la charité qui les discernoit : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Ce que saint Paul disoit autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum ;* (Rom. 7. 12.) mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum ;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum ;* et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum;* et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes Frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos desirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre ame : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui; n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur: Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Eglise visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sa-

cremens, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de graces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se borneroit à de purs dehors, et qui ne régleroit pas le cœur et les affections, seroit indigne de l'Etre-Suprême; ne lui rendroit pas la principale gloire et le seul hommage qu'il desire, et devroit être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres, qui ne régloient point l'intérieur, et laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes Frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas ! toute la gloire de la fille du roi, est, pour ainsi dire, en dehors; jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels, jamais les temples plus pompeux, les sacremens plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées: jamais tant d'extérieur de dévotion; et jamais peut-être moins de piété, et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspireroit l'état monstrueux de son ame, s'il ne croyoit voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes Frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre ; et nous serions consolés, si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de

vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point: rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir: mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagemens profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation: ah! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur, et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels: mais l'ambition est toujours démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les desirs de plaire sont toujours les mêmes, mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son ame, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grace et de la sainteté: ah! le Seigneur re-

jette vos présens : vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes ; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles, mais la vie va toujours même train, mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis, mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusemens : ah ! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de Jésus-Christ, et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfans, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses, on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissemens d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renou-

vellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère : ah! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des graces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées ; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense : ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps, puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres ! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur, dans son prophète, faisoit autrefois à des prêtres, lesquels sous la sainteté de leurs vêtemens et les marques augustes du sacerdoce, cachoient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui

cachoient un cœur plein d'iniquité et de souillure, et je délivrerai mon lin et ma laine qui couvroient leur ignominie : *Convertar, et liberabo lanam meam et linum quæ operiebant ignominiam ejus.* (Osée, 2. 9.)

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien : vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fonds et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paroissent au dehors des ornemens saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture : vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture : il étoit revêtu d'or pur, les dehors en étoient brillans, mais le dedans étoit vide, et il n'étoit pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *non erat solidum, sed intùs vacuum.* (Exod. 38. 7.) En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paroissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intùs vacuum.*

Mais, mes Frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressemens de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connoissons

même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentimens intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond : la vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors, et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblans si communs et si peu sincères; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime nous, mes Frères, nous ne comptons pour rien les dehors; nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances? croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse? croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages?

Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans

leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des ames dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures: elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes Frères, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas: le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre: on ne trouve au dedans de soi pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience: elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les sacremens, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'ame: on se pardonne plus facilement des

fragilités

fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grace quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissans cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes : on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage ; et on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain ; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu : on cultive leur amitié : on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance : on les intéresse à demander à Dieu notre conversion ; et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grace de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à

la séparation et à la retraite : on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques momens plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout ce qui peut être utile au bien : on se choisit un guide fameux et éclairé : on paroît plus souvent aux pieds du tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisoit pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même ; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de desirs d'élévation et de faveur ; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satyre, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés ; l'humeur et la hauteur dans son domestique point adoucies ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes Frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère : c'est par-là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures,

persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitoit de siècle en siècle, bornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disoient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales: ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandemens, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtemens, c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissoient toujours leur injuste confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avoient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappeloient facilement de leurs égaremens; ils leur faisoient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice: en un mot, quand ils étoient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impossible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils persévéroient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah! les prophètes avoient beau alors leur reprocher leurs injustices, leur fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassuroit toujours: les sacrifices, les offrandes,

les observances dont ils s'acquittoient scrupuleusement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les ames en même temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avoient vécu sans défiance: semblables à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels sous les enseignes de Judas, combattoient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portoient en apparence les armes pour sa gloire; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avoient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles: *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.* (2. Mach. 12. 40.) Et telle est la destinée des ames dont je parle: elles combattent sous les étendards de la piété: elles paroissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi: elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie: dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance;

mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparoîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les ames mondaines et infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas ! mes Frères, un ennemi des chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Evangile étoient à la vérité admirables ; que rien n'approchoit de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ ; mais qu'elles étoient si peu à la portée de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes Frères, qu'auroient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la foiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne régloient que les dehors? qu'en coûte-il en effet d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un desir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous

entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit et qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les défauts, et de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte : voilà ce qui faisoit tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ : voilà ce qui leur en faisoit si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affoiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on *les* préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *Mandatum quidem justum;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité,

et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligeroit d'agir ; on agit lorsque nos besoins devroient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin ; et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfans malheureux, ou a des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfans, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles ; et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur ; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ ; et l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa foiblesse et le gagner au Seigneur : on s'impose une multitude de prières saintes ; et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères ; et nous faisons sentir par-là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes*. (Jac. I. 26.)

Que dirai-je enfin? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes Frères, la voix du pasteur a une grace et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père : les vérités les plus simples dans sa bouche, tirent de la grace de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles : c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir : c'est là où est la source des sacremens, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi : c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter : et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flattent et soutiennent ; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devroit le rendre plus solennel

et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, mes Frères : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de paille destinée au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable, n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais, et ce qu'il pourroit avoir de pénible, est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Evitez donc également, mes Frères, les deux

écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une foiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes, et forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentimens, former des ames grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril, qu'une ame que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité,

son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, seroit bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos foiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'ame; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grace, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs : dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu, et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire, que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différens. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'ame tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur, la grace sanctifiante, et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que quand même il seroit moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grace sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il est certain du moins qu'elle ne sauroit la conserver long-temps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur : cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

Si nous disons que nous sommes sans péché, dit un apôtre ; *nous nous séduisons nous-mêmes*, *et la vérité n'est point en nous*. (1. Joan. 1. 8.) La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches : l'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne sauroit être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, et ne s'en écarte ; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparens, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchans toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des ames justes, n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre ; mais il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux ames les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissemens, pour rallumer leurs desirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance ; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paroît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissemens nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de cri-

minel, parce que nous n'y voyons point de crime; qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damnent tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or je dis que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paroît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour tous nos penchans, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité: je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut; qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit-Saint ne domine plus; et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser, qu'une ame de ce caractère est déjà déchue, sans le savoir, de la grace et de la justice qu'elle croit conserver encore: Premièrement, parce que le desir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne est éteint dans son cœur. Secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines

à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'ame tiède et infidèle. Troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paroisse en elle. Suivons ces vérités; elles sont dignes de votre attention.

Toute ame chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte; tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute ame fidèle. Soyez parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point d'essentiel, disoit saint Paul, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici; et qu'oublioit-il, mes Frères? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges: et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le desir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil, et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts; mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit, n'est qu'un desir non interrompu que le règne de

Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre ame, et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudroit sans cesse nous élever au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes: voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé: voilà le fond et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les desirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchans rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ: voilà la mesure de perfection où la grace chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'ame juste.

Or, dès-là que vous vous prêtez à tous vos penchans, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous

vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité ; que vous dites vous-même, que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte ; dès-là vous renoncez au desir de votre perfection : vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où sa grace ne cesse de vous pousser en secret : vous ne gémissez plus sur ces misères et ces foiblesses qui vous retardent sur votre route ; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès-là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler, vous négligez le soin de votre ame, vous n'entrez pas dans les desseins de la grace, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien : c'est-à-dire, que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire, de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes Frères : les ames retirées

embrassent à la vérité certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles, pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés : elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je l'avoue ; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le réglement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur, est la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême : donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière ; c'est renoncer à la vocation chrétienne et changer la grace de la foi, qui nous à faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne seroit pas si douteux pour le salut, par rapport au desir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est éteint dans l'ame tiède et infidèle, il le seroit par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite, les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint

Jean, et que la morale chrétienne reconnoisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit-Saint, et d'autres qui l'éteignent tout-à-fait dans l'ame; néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner, ne sauroient être toujours ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique: il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense : je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de desirs de parvenir ou de plaire, où il est mal aisé de définir jusques à quel point le précepte est violé : or je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes; que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'ame tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle : la faute ne paroît pas considérable; mais comme

elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué au contraire trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer : il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise, qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères ? Connoissez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent ? Dieu la connoît, qui en est le scrutateur et le juge; et ses yeux sont bien différens de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu peuvent être légères et dignes d'indulgence ?

Aussi, mes Frères, Paul, cet homme miracu-

leux, et à qui les secrets du ciel avoient été révélés; Paul qui ne vivoit plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivoit; Paul qui souhaitoit tous les jours la dissolution du corps terrestre pour être revêtu de l'immortalité; cet apôtre toujours prêt à donner sa vie pour son maître, et d'être immolé sur le sacrifice de sa foi; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochoit rien, ne savoit pourtant s'il étoit digne d'amour ou de haine; s'il portoit encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avoit perdu; et dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvoit calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisoit ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit-Saint appelle un roi selon le cœur de Dieu; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue; que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité : il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connoître : *Et ab occultis meis munda me.* (Ps. 18. 13.) Et vous qui ne veillez point sur votre cœur, vous qui dans des mœurs tièdes et sensuelles, vous permettez tous les jours de propos délibéré, mille infidélités, sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvemens dou-

teux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense; vous dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond: vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort, *uno tantùm gradu, ego morsque dividimur* (1. Reg. 20. 3.); vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu; que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités, sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égaremens en vous les faisant méconnoître? Vous croiriez conserver encore la justice et la grace sanctifiante? et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles, par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez au-dehors aucune marque?

O homme! que vous connoissez peu les illusions du cœur humain, et les jugemens terribles de Dieu sur les ames qui vous ressemblent! Vous dites:

dites : je suis riche, je suis comblé de biens (c'est ce que le Seigneur reprochoit autrefois à une ame tiède et infidèle); et vous ne voyez pas, ajoutoit-il (car le caractère de la tiédeur, c'est l'aveuglement et la présomption), vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle, et dénué de tout à mes yeux : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (Apoc. 3. 17.) C'est donc la destinée d'une ame tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grace et de la justice.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des ames dont je parle, est d'autant plus mal fondée, qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur, que l'ame tiède et infidèle; car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu; le juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du moins une conscience qui ne lui reproche rien; mais l'ame tiède et infidèle est toujours un mystère inexplicable à elle-même; car la tiédeur affoiblissant en nous les lumières de la foi, et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi, votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'af-

foiblissent : vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout : insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes ; l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur : plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles : ce qui paroissoit autrefois essentiel, ne paroît plus qu'un vain scrupule : les omissions sur lesquelles on auroit senti, dans le temps de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes : les principes, les jugemens, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières ? qui vous a dit que ce qui vous paroît si léger, l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime, et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi ? Hélas ! les guides les plus éclairés eux-mêmes, ne sauroient voir clair dans une conscience tiède et infidèle ; ce sont là de ces maux de langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connoît rien, où les maîtres de l'art ne sauroient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme : vous-même, dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré ; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi

d'inexplicable et de secret, que vous ne manifestez jamais qu'à demi : ce ne sont point des faits, c'est l'état et le fond de votre ame que vous ne faites point connoître : vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes, ne ressemble jamais bien à vos dispositions les plus intimes, et ne peint pas votre intérieur tel qu'il est en effet; et qu'enfin, il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paroît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal, qui suffit pour le faire dominer dans un cœur, et en bannir la charité ? Qui pourroit vous répondre, si dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où rassuré par leur prétendue légéreté, vous résistez à la grace qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières; si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des graces, n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons, une malice dans l'égarement,

qui n'y laisse plus d'excuse, une préférence donnée de propos délibéré à vos penchans et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que d'un cœur où tout amour de l'ordre et de la justice est éteint ? Qui pourroit vous dire, si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événemens périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle ; et si les efforts que vous avez faits ensuite, n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée ? Qui oseroit décider enfin, si dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que foiblement, et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouve la haine et la mort de l'ame ? si dans cette sensibilité outrée qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgraces, ce que vous appelez sentimens inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, et une révolte contre les ordres de la providence ? si dans toutes ces attentions et ces empressemens dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même et de desir de plaire,

pour souiller votre cœur du crime de la volupté ? Grand Dieu ! qui a bien discerné, comme disoit autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres ? Ce sont-là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances : Seconde raison tirée de l'incertitude des règles, qui laissent l'état d'une ame tiède fort douteux, et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connoître.

Mais une dernière raison qui me paroît encore plus décisive et plus terrible pour l'ame tiède ; c'est qu'on ne voit plus rien en elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grace sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue ; c'est-à-dire, que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paroisse en elle.

Car, mes Frères, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfans, qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandemens, et craindre plus la perte de son amour, que tous les maux dont il nous menace.

Or cette attention toute seule qu'apporte une ame tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier

la loi que pour connoître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grace, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions, contre la sévérité des règles qui l'interdisent; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fonds vide de foi et de charité, d'un fonds où l'Esprit de Dieu, cet Esprit d'amour et de dilection, ne paroît pas régner : car il n'est que les enfans prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réflexion toute son étendue : cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire, que si l'on pouvoit se promettre une pareille impunité, et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violeroit avec la même facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire, que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne devoient pas avoir d'autres suites pour l'avenir, qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, que des desirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'auroit pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle aux commandemens, ce

n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujettit, c'est à ses châtimens; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même; car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légéreté, nous ne craignons pas de lui déplaire: nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que quoiqu'elles offensent le Seigneur, et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'ame, et ne damnent personne : ce qui le regarde, ne nous touche pas; sa gloire n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues : c'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles : nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu : nous aimons cette malheureuse liberté, qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles : nous en sommes les apologistes : nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet : nous voulons que tout soit véniel; les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles; que dirai-je? nous voudrions que cette liberté fût universelle; que rien de ce qui plaît, ne fût puni; que le Seigneur ne fût ni juste,

ni vengeur de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchans, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une ame tiède rentre en elle-même, elle sentira que c'est là le fond de son cœur, et sa véritable disposition.

Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une ame qui conserve encore la grace et la charité sanctifiante; c'est-à-dire, d'une ame qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même? d'une ame qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connoît de malheur que celui de lui avoir déplu? La charité que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts? Ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies? S'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures, et se permettre toutes les trangressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée? Ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu, et de propre à lui gagner les cœurs, que ses châtimens? Quand il ne seroit pas un Dieu terrible et vengeur, en seroit-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagesse?

Ah! vous ne l'aimez plus, ame tiède et infi-

dèle ! vous ne vivez plus pour lui ; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même ; ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime, n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre ; vous voulez vivre en paix avec vous-même ; vous craignez les embarras d'une passion, et les remords d'une conscience souillée ; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplaît : vous aimez votre repos ; voilà toute votre religion : l'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes, vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin : vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux ; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer? Ah ! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît ; motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable ; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité, et dans la charité ; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi ; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir ; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avoit caché son talent, parce qu'il

savoit que son maître étoit sévère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses : et que dans la préparation du cœur à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte; vous aimez tout ce qu'elle défend; vous n'êtes plus dans la charité; vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Bernard, c'est d'être timorée, et de grossir nos fautes à nos propres yeux : elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père: *Sed aggravat, sed exaggerat universa.* Ce n'est pas que la charité nous trompe, et nous cache la vérité; mais c'est que dégageant notre ame des sens, elle épure la vue de la foi, et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles; et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour, paroît sérieux et considérable à l'ame qui aime. Ainsi la charité est toujours humble, timide, défiante; sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grace, qui la font trembler sur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la laissent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les ames foibles; ce sont ces pieuses frayeurs de la grace et de la charité, inséparables de toute ame fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures foiblesses : ce sont

là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi : cette voie a été la voie des justes de tous les siècles.

Et cependant c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu d'une vie tiède, et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères : c'est la charité elle-même que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité, en un mot qui non-seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les foiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction; si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine.

Enfin le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien : elle opère partout où elle est; elle ne peut être oiseuse, disent les saints : c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire : il peut être à la vérité quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos foiblesses ; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours, pour ainsi dire, quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissemens, des efforts, des œuvres : les

sacremens la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent, les lectures de piété, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les disgraces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avoient caché durant la captivité, se trouva, au retour, couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfans des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias : mais comme ce n'étoit que la surface seule qui étoit couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservoit encore toute sa vertu, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (2. Mac. 1. 22.)

Voilà l'image de la tiédeur d'une ame véritablement juste, et ce qui devroit vous arriver, si la multitude de vos infidélités n'avoit fait que couvrir et ralentir, pour ainsi dire, en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre : voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorsque vous approchez des sacremens, et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grace et de sa lumière, et vous inspire de saints desirs, on devroit alors voir votre

coeur

cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler; vous devriez alors paroître tout de feu dans la pratique de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidens de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle: *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime; les sacremens que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentimens du salut que la grace opère au dedans de vous, n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs: vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu; on ne voit point en vous de ces renouvellemens de zèle et de ferveur, si familiers aux ames justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes: ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui, mêmes infidélités et mêmes foiblesses; vous n'avancez pas d'un seul dégré dans la voie du salut: tout le feu du ciel ne sauroit plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Je ne veux pas ici prévenir les jugemens secrets du Seigneur sur les consciences;

mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis même que si l'on en juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrace et dans la haine de Dieu : je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui de temps en temps du moins, laisse paroître au dehors des mouvemens et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent; et qu'une charité si muette, si oiseuse, et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une ame tiède n'a pas même là-dessus de scrupule. Elle sent bien qu'elle pourroit pousser la ferveur et la fidélité plus loin; mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grace réservée à certaines ames, et non comme un devoir : ainsi on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat : il semble que toute la ferveur émoussée contre les passions criminelles qu'on avoit eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de sa victoire : mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer : mille foiblesses, mille inclinations corrompues que nous ont laissé nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer : les sacremens ne raniment plus la foi, ils l'amusent :

la conversion n'est plus la fin qu'on se propose ; on la croit faite : les confessions ne sont plus que des redites et des peintures, qui se ressemblent : se confesser n'est plus se proposer un changement ; car que trouveroit-on à changer dans un train de vie où tout paroît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens ? c'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et venir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qu'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs, et nous voyons encore tous les jours avec consolation des ames touchées après une vie entière de dissolution et de crime, venir se jeter à nos pieds ; et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées ; tandis que ces ames tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes foiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu, que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas ! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères foiblesses, et qui ne sauroit voir

la corruption du cœur d'où elles partent, peut-être par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état : il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez; il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur : il pense de vous ce que les disciples pensoient autrefois de Lazare : *Si dormit salvus erit;* (Joan. 11. 12.) Qu'au fond ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes, et qui ne juge pas comme l'homme; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis long-temps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.* (Ibid. v. 14.) Il le dit ouvertement, *manifestè*, c'est-à-dire, que la chose n'étoit pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyoient seulement languissant, étoit mort depuis trois jours : c'est-à-dire, que lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une ame infidèle, la mort qu'elle portoit déjà depuis long-temps dans son cœur, ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes, qui ne voyoient pas ce qui se passoit au dedans; mais devant Dieu, elle étoit morte comme Lazare, depuis le jour presque qu'elle fut languissante : *Tunc Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.*

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel; et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même, qui en fait tout le dan-

ger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état, parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des ames désordonnées : et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne sauroit être la vie de la grace et de la foi; et qu'un état constant de paresse et d'immortification, est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, mon cher auditeur, vous, que ce discours regarde, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par un vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grace qui vous retira des égaremens du monde, et vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété n'a de sûr et de consolant que la fidélité; qu'en vous relâchant vous augmentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté; et qu'en vous bornant à éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachemens frivoles? et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles et les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman,

peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnoit pour guérir de sa lépre, que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retiroit plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant : Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir : vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos enfans, pour venir consulter le prophète, vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras; quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* (4. Reg. 5. 13.)

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce discours : vous avez abandonné le monde, et les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'éclat : il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si

le sacrifice des passions criminelles n'étoit pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment; vous le feriez, quoi qu'il en dût coûter: *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras:* et maintenant qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quantò magis quia nunc dixit tibi: Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime? et ne seriez-vous pas à plaindre, si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quantò magis quia nunc dixit tibi: Lavare et mundaberis.*

Achevez donc en nous, ô mon Dieu! ce que votre grace y a commencé: triomphez de nos langueurs et de nos foiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes: donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu: inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté

déréglée qui fait les grands pécheurs : ne laissez pas votre ouvrage imparfait ; et, puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de Synagogâ, introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jesus étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avoit une grosse fièvre. Luc. 4. 38.

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il falloit sans doute, mes Frères, que le mal fut pressant, et menaçât d'une mort prochaine ; il falloit que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle

qui pût opérer sa guérison, et la tirer des portes de la mort : cependant l'Evangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain maître de la mort et de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère ? c'est que cette fièvre, étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit-Saint à voulu nous faire entendre par-là, que cette maladie si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger ; cette tiédeur si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'ame, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, mes Frères, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser, que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles ; et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu, dit l'Esprit-Saint ; celui qui les méprise, c'est-à-dire, qui les viole de propos déliberé, qui en fait comme un plan et un état de conduite ; car si vous y manquiez seulement

quelquefois par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderoit plus; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux ames tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice. Premièrement, parce que les graces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données. Secondement, parce que les passions qui nous entraînent au vice, s'y fortifient. Troisièmement enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions : elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chrétienne; utiles, non-seulement aux ames qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'EST une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes, a besoin du secours continuel de la grace. L'homme livré au péché par le déréglement de la nature, ne trouve presque plus en lui que des principes d'erreur, et des sources de corruption : la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères : tous nos penchans

révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites; de sorte que pour rentrer dans l'ordre, et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la loi, qui ne combatte quelqu'un de nos penchans; plus de démarche dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir si difficile, et l'injustice si naturelle; ajoutez les piéges qui nous environnent, les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affoiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres, et des oppositions particulières que nos mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice : ce goût pour le monde et pour ses plaisirs; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes; cet empire des sens fortifiés par une vie voluptueuse;

cette paresse invincible à qui tout coûte, et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible ; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre ; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité, qui ne peut s'assujettir à la règle, parce que la règle est toujours la même ; qui veut, et qui ne veut plus ; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et qui ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère, et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, eh ! que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu ! livré à sa propre foiblesse, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égaremens, et dans son esprit le principe de toute illusion ? La grace de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchans si rapides, l'affermir contre tant d'attaques : si on le laisse un moment à lui-même, il tombe, ou il s'égare ; si une main toute-puissante cesse un instant de le retenir, le courant l'emporte : notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grace : toutes nos démarches dans la voie de Dieu, sont donc de nouveaux mouvemens de l'Esprit-Saint ; c'est-à-dire, de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène : toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout

tout bon usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites : tous les momens de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété ; c'est-à-dire (car cette création spirituelle ne suppose pas dans le juste un néant, mais un principe de grace et une liberté qui coopère avec elle), c'est-à-dire donc, que comme dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant, si le créateur cessoit un instant de conserver l'être qu'il nous a donné ; dans la vie de la grace, nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le réparateur cessoit un seul moment de nous continuer par de nouveaux secours le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre ame : telle est la foiblesse de l'homme, et sa dépendance continuelle de la grace de Jésus-Christ. La fidélité de l'ame juste est donc le fruit des secours continuels de la grace ; mais elle en est aussi le principe : c'est la grace toute seule qui peut opérer la fidélité du juste ; et c'est la fidélité du juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grace dans son cœur.

Car, mes Frères, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses graces et de ses dons : il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'ame qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur ; qu'il donne des marques plus continuelles

de sa protection et de ses miséricordes au juste, qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité, et que le serviteur qui fait valoir son talent, soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire : il est juste au contraire qu'une ame tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négligence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle ; et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit-Saint, avec le même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine, inséparable de la tiédeur, est donc la privation des graces de protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour ; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin : il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui ; et votre fidélité à le servir, est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite ; car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité ; il laisse passer toutes celles où il pourroit vous en donner de sa bienveillance : vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir : vous êtes en garde pour

ne rien faire pour lui de surcroît : vous lui dites, ce semble, comme il disoit lui-même à ce serviteur injuste : Prenez ce qui vous appartient, et n'en demandez pas davantage : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? *Tolle quod tuum est : nonne ex denario convenisti mecum ?* (Matth. 20. 13, 14.) Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire : toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur ; et toute son attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre ame, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder : il paye votre indifférence de la sienne. L'amour est le prix de l'amour tout seul ; et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'infidélité, éloignant de l'ame tiède les graces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre foiblesse : elle peut encore sans doute avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu : elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien ; mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage : c'est-à-dire, elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer ; mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement : ainsi il n'est plus de péril qui ne

fasse sur cette ame quelque impression dangereuse, et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même; néanmoins comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauroient aller loin; que les objets des sens au milieu desquels elle vit, font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grace moins abondante ne répare plus ces pertes journalières: ah! les forces de jour en jour s'affoiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent; plus elle avance, plus elle empire: on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls aussi innocent qu'on en sortoit autrefois; qu'on pousse plus loin la foiblesse et la complaisance; qu'on passe certaines bornes qu'on avoit jusque-là respectées; que les discours libres nous trouvent plus indulgens; les médisances, plus favorables, les occasions plus faciles; les plaisirs, moins retenus; le monde, plus empressés; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de foibles bienséances; qu'on sent ses pertes, et qu'on ne sent plus rien qui les répare; enfin que Dieu s'est presque retiré, et qu'il n'y a plus entre nous et le crime, d'autre barrière que notre foiblesse. Voilà où vous en êtes: jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous trouble et vous inquiète; que vous

dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces ames qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesures avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces ames fidèles que vous enviez ; vous n'enviez dans leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même : vous n'enviez que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde et pour tout ce que le monde estime, dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines secrètes ; mais vous n'enviez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là : vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eu à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité : vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté, pour mériter le don d'une foi vive et fervente : vous enviez le bonheur de leur état ; mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi la seconde conséquence que je tire des graces de protection refusées à l'ame tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable ; car, mes Frères, par le déréglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité, qui faisoit les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment, que pour les objets des sens et des passions. Les

devoirs de la loi qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit, et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs, à l'espérance des promesses futures; ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre foiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes: il faut donc que l'onction de la grace adoucisse ce joug; qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume, et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'ame tiède, privée de cette onction, n'a plus pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent: le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume: ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides; les pratiques du salut, ennuyeuses; votre conscience inquiète et embarrassée par vos relâchemens et vos infidélités, dont vous ne pouvez vous justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu: vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle; et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience, qui l'adoucit et qui soutient l'ame fervente: vous évitez certaines sociétés de plaisir, où l'innocence fait toujours naufrage; et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel, et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire: vous priez; et la prière

n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue : vous vous employez à des œuvres de miséricorde ; et à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable : vous fréquentez des personnes de vertu ; et leur société vous paroît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même : la plus légère violence que vous vous faites pour le ciel, vous coûte de si grands efforts, qu'il faut que les plaisirs et les amusemens du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère : la plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur, et ne vous console que par la prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique : vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, et que vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas : toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui, et un dégoût perpétuel de vous-même : vous ressemblez aux Israélites dans le désert ; dégoûtés, d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeoit de se nourrir ; et de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Egypte qu'ils aimoient encore, et que la crainte d'être frappés de Dieu, les portoit à s'interdire.

Or, cet état de violence ne sauroit durer ; on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre ; on a

bientôt secoué un reste de joug qui accable, et qu'on ne porte plus que par bienséance, et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire; ni juste, ni mondain; ni au monde, ni à Jésus-Christ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grace; qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au cœur, et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde: un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne sauroit être fixé que par des sentimens; et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des ames paresseuses et indolentes qui paroissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité; qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu; qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle, et des excès d'un égarement profane; qui conservent au milieu des plaisirs du monde, un fonds de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu, et au milieu des devoirs de la religion, un fonds de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde: ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu; et qui, pour n'être pas à ce point

de piété qui fait les ames fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce dégré d'abandonnement, qui fait les ames égarées et criminelles.

Je le sais, mes Frères: mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudroit acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice: mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille desirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur; des jalousies qui nous dévorent; des animosités qui nous aigrissent; une ambition qui nous domine; un orgueil qui nous corrompt; un desir de plaire qui nous possède; un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de toute notre conduite, et qui infecte toutes nos actions; c'est-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos foiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paroît qu'indolence aux yeux des hommes, est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

Je sais en second lieu, que le goût de la piété, et cette onction qui adoucit la pratique des de-

voirs est un don souvent refusé aux ames mêmes les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'ame fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'ame tiède et mondaine que a pesanteur du joug accable, et qui ne sauroit goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'ame fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme et solide, trouve son état et l'exemption du crime où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivoit, lorsqu'elle étoit livrée aux égaremens des passions; et pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudroit pas pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée et se rengager dans ses premiers vices : au lieu que l'ame tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde; et comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la foiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paroître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'ame fidèle au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur, et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'éta-

blir au-dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement : au lieu que l'ame tiède et infidèle, se permettant contre le témoignage de son propre cœur, mille transgresssions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse ; et n'étant plus soutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'ame fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu, qu'il lui refuse, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les périls qui pourroient la séduire, par des secours plus abondans de la grace : car il ne veut pas la perdre et la décourager ; il ne veut que l'éprouver et lui faire expier par les amertumes et les aridités de la vertu, les plaisirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'ame infidèle ne sont pas des épreuves ; ce sont des punitions : ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grace, sans suspendre la grace elle-même ; c'est un Dieu sévère qui se venge et qui se retire : ce n'est pas un père tendre, qui supplée par la solidité de sa tendresse, et par des secours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user ; c'est un juge sévère qui ne commence à

priver le criminel de mille adoucissemens, que parce qu'il lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même ; celles de la tiédeur n'en sauroient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà, mes Frères, la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire après cela, que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure ; que ces grands zèles ne se soutiennent pas ; qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut, et aller jusqu'au bout ; et qu'on ne va pas loin, quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de discrétion et de sagesse ; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs, n'est pas la piété qui vient d'en haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes ; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus ; et qu'on donne souvent à la vanité, ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu, que pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve : je vous dis que pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affoiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse ; et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les ames fidèles et ferventes qui, non contentes

tentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire; qu'il n'y a, dis-je, que ces ames qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme; et au contraire, qu'il n'y a que les ames tièdes et molles, les ames qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde; qu'il n'y a que ces ames qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée, tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de foiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes Frères : quand vous voyez dans le monde une ame se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu plus des sociétés et des plaisirs qu'elle s'étoit d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle étoit autrefois? ne regardez-vous pas tous ces relâchemens, comme les préludes de la chute? et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte, dès que vous la voyez affoiblie? En faut-il tant même pour réveiller vos censures et vos présages sinistres et malins contre la piété? Injustes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes, quand nous

exigeons une vertu fidèle et fervente! vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber, dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence!

C'est donc dans le relâchement tout seul, qu'il faut craindre les retours et les chutes : ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve, qu'on se dégoûte de lui, et qu'il nous abandonne; c'est en le servant avec lâcheté : le moyen de sortir glorieux du combat, n'est donc pas de ménager l'ennemi; c'est de le vaincre : le secret pour n'être pas surpris, n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence; c'est d'être attentif sur toutes ses voies : il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir se soutenir; au contraire, pour mériter la grace de se soutenir, il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion, mes Frères! on craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage.

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'ame infidèle les graces de protection; et que ces graces éloignées ôtant à notre foi toute sa force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement, où il ne faut à l'innocence pour

succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur, du côté des graces qui s'éloignent, elle l'est encore du côté des passions qui se fortifient.

SECONDE PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne : c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu, ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affoiblir par le secours de la grace et d'une foi vive et fervente ; mais les penchans et les racines en demeurent toujours dans le cœur : nous portons toujours au-dedans de nous les principes des mêmes égaremens, que nos larmes ont effacés : le crime peut être mort dans nos cœurs ; mais le péché, comme parle l'apôtre, c'est-à-dire, les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore ; et ce fonds de corruption qui nous avoit éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence, pour servir d'exercice continuel à la vertu ; pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite ; pour humilier notre orgueil ; pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de péril ; et que par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grace de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchans corrompus qui survivent à notre conversion : mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grace ne nous offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les graces de protection dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que de cela même, les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non-seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les graces de protection qui les affoiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur elle-même : car la vie tiède et infidèle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions ; une molle facilité à leur accorder sans cesse jusqu'à un certain point tout ce qui les flatte ; une attention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourroit, ou les réprimer, ou les contraindre ; un usage perpétuel de tout ce qui est le plus capable de les enflammer ; il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes Frères, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions, que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire, et pas assez pour souiller notre ame, et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience ; nous

figurer que nous puissions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où d'un côté, nos passions soient contentes par les adoucissemens que nous leur permettons, et où de l'autre, notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'ame tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troubleroit la conscience, et à la vertu tout ce qui gêneroit et mortifieroit trop l'amour-propre; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connoissent pas même de bornes dans le crime; comment pourroient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur? les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer; comment de simples adoucissemens les fixeroient-ils? plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point; c'est de les combattre en tout: toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente: tout ce qui flatte les passions, les aigrit et les révolte.

Or, tel est l'état d'une ame tiède et infidèle: toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la

vengeance déclarée, elle se les permet : tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie : toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche : toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve : toutes les omissions qui paroissent rouler sur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule : tout l'amour du corps et de la personne, qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien : toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or, qu'arrive-t-il de là ? voulez-vous le savoir ? le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions.

Premièrement, c'est que tous les penchans qui s'opposent en nous à la règle et au devoir, s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables ; de sorte que, les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une occasion décisive, où vous croirez votre honneur essen-

tiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maître de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance : ainsi, ces soins et ces empressemens à cultiver l'estime des hommes, ont si bien fortifié dans votre cœur le desir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que dans une circonstance essentielle, où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugemens au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision, pour ne pas manquer à votre ame ; les intérêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu : ainsi, ces vivacités sur la fortune et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injuste envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-même : ainsi, enfin, pour éviter trop de détail, ces attachemens suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces desirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin ; la corruption préparée par toute la suite de vos démarches passées, s'allumera à l'instant ; votre foiblesse l'emportera sur vos réflexions ; votre cœur se refusera à votre

fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas long-temps fidèle, quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité : vous vous redemanderez, que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu, qui vous inspiroient autrefois tant d'horreur pour le crime: vous ne vous connoîtrez plus vous-même: vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre ame: peu à peu cet état vous paroîtra moins affreux : le cœur se justifie bientôt tout ce qui le captive : ce qui nous plaît, ne nous alarme pas long-temps ; et vous ajouterez au malheur de la chute, le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle : des passions qu'on a trop ménagées ; des lionceaux, dit un prophète, qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier, et à devenir redoutables : les passions venues à un certain point, se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser ; il n'est plus temps : vous avez couvé le feu profane dans votre cœur ; il faut enfin qu'il éclate : vous avez nourri ce venin au dedans de vous ; il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il falloit vous y prendre de bonne heure ; les commencemens du mal n'étoient pas encore sans ressource : vous l'avez laissé fortifier ;

vous l'avez aigri par tout ce qui pouvoit le rendre plus incurable ; il faut qu'il prenne le dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours, mes Frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et qu'il vous semble que vous desirez sincèrement de vous sauver ; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudroit être un saint pour ne pas se laisser entraîner : et voilà justement ce que nous vous disons, que malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre foiblesse : voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls ; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces momens où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affoibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber ; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents et à l'orage ; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passans ; et qu'en un mot, il faut être saint et solidement établi dans la vertu, pour vivre exempt de crime.

Et quand je dis qu'il faut être saint : hélas ! mes Frères, les ames les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes avec des penchans mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les sacremens et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations si terribles, que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent long-temps entre la mort et la victoire, et où, semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté, que de celui qui commande aux vents et à l'orage : et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchans si voisins du crime, votre foiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible? vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre ame offrît aux occasions, cette foi, cette force, que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même ? vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides en présence des objets les plus capables de les allumer; elles qui après de longues macérations, et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un

coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute? Telle est notre destinée, mes Frères, de n'être clairvoyans que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connoître même ceux qui menacent notre salut. Mais désabusons-nous; pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la tiédeur et l'indolence de la vertu; et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité, c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime, de l'innocence, franchit ce dernier pas, sans presque s'en apercevoir: comme il lui restoit peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois: il avoit mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a en-

santé l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie, ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore: et c'est ce qui rend l'etat d'une ame tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grace sans s'en apercevoir soi-même; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grace qui nous donnoit droit d'en approcher.

Ainsi, que les ames que ce discours regarde, ne s'abusent point elles-mêmes, sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière; leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu: la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée: c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort sur une apparence de vie qui les rassure: c'est qu'elles ajoutent au danger de leur état, une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres: c'est enfin que le Seigneur, par des jugemens terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur, en permettant qu'elles l'ignorent.

l'ignorent. Une chute grossière seroit, si je l'ose dire, un trait de bonté et de miséricorde de Dieu sur elles : elles ouvriroient du moins les yeux alors: le crime dévoilé et aperçu, porteroit du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience : le mal enfin découvert les feroit peut-être recourir au remède : au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme, leur rend inutile l'exemple des ames ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grace, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir; et leur fait écouter comme de vaines exagérations, tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes; nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite; mais l'éxécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever : ainsi une ame tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu, que d'éviter le crime; visant précisément au précepte, c'est-à-dire, à ce point rigoureux et précis de la loi, au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication; elle demeure infailliblement

ment au-dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle s'étoit proposé : c'est donc une maxime incontestable, qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, cette maxime si sûre à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une ame tiède et infidèle : car la tiédeur aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères ; c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte ; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire, qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avoit cru arriver ; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyoit faire pour l'éviter, ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la foiblesse que les passions fortifiées laissent à l'ame tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous alléguez, pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes foible, et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que vous êtes foible, c'est-à-dire, plein de

dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, et d'assujettissement à vos sens; c'est pour cela même, qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable : c'est parce que vous êtes foible, que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocens, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur, pour mettre une barrière à votre foiblesse. Vous êtes foible? Et parce que vous êtes foible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachemens pour le monde, et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre foiblesse le titre de votre sécurité? Vous trouvez donc dans le besoin que vous avez de veiller et de prier, le privilége qui vous en dispense? Et depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès, et user de moins de précautions, que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des foibles et des infirmes; et alléguer votre foiblesse, pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède.

Seconde raison tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons, je devois en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'ame tiède et infidèle.

Les sacremens non-seulement ne lui sont plus d'aucune utilité; mais il lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent: ce ne sont plus pour elle des ressources; ce sont des remèdes accoutumés, usés, et si j'ose parler ainsi, qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas: c'est la viande des forts, qui achève de ruiner un estomac foible, loin de le rétablir: c'est un souffle de l'Esprit-Saint, qui ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre: c'est-à-dire, que la grace des sacremens reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachée à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des graces; cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi, ce cri d'une ame touchée, qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins: la prière sans laquelle Dieu ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connoissons plus notre Père, nous ne rendons plus graces à notre bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre médecin, nous

vivons sans Dieu dans ce monde : la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'ame tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle : elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une ame dans le mépris du monde, et dans l'amour des biens éternels, et qui au sortir de là, lui font regarder avec un nouveau dégoût, tout ce que les hommes insensés admirent : elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obtacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes : elle ne sent point au sortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connoître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugemens de Dieu, plus de componction de ses propres foiblesses : elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des fantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont, ce semble, agité plus vivement son imagination flétrie de toutes ces images; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus consolant, que le plaisir de le voir finir;

plus empressée d'aller remplacer par des amusemens et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière : voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété, et qui la réveillent, ne sont plus pour l'ame tiède, que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute disposition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, mes Frères, la grace dans cette ame se trouvant sans cesse attaquée et affoiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse; ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent : tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant : hélas! quelle destinée pourroit-elle se promettre? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher, et d'être jeté au feu? Or, telle est la situation de l'ame tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de foiblesse et de langueur, rien ne la défend; tout environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ranime : tout ce qui console l'ame

juste, ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une ame fidèle, la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu! presque abandonnée de votre grace, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affoiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute dans la vie tiède et infidèle. Mais faudroit-il tant de preuves, mon cher auditeur, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disoit autrefois l'Esprit de Dieu à une ame tiède: *Memor esto undè excideris.* (Apoc. 2. 3.) Remontez à la source des désordres où vous croupissez encore; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop foiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piéte trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des desirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées: la source est presque imperceptible; le torrent d'iniquité qui en est sorti, a inondé toute la capacité de votre

ame : ce n'étoit qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie : ce fut un peu de levain, qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. *Memor esto undè excideris.* Souvenez-vous en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous écoutiez tout ce qu'on disoit là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité : vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. *Memor esto undè excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes : c'est le relâchement et des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois ; et voyez si l'on peut appeller un état sûr, ce qui a pu vous conduire au précipice.

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup ; ce seroit effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises : il connoît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur : il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timorée contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion ; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au gouffre ; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes Frères, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère : Salomon se laissa amollir

par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paroître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant de mettre à prix son maître : Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu : comme le jour instruit le jour, dit le prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit ; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les graces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout-à-fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher auditeur, qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité ? Seroit-ce l'exemption du crime, où vous vous êtes jusqu'ici conservé ? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas d'y conduire. Seroit-ce l'amour du repos ? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Seroit-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage ? Mais comment l'ame tiède pourroit-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche ? Seroit-ce le déréglement de presque tous ceux qui vous environnent, et qui vivent dans des excès que vous évitez ? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre : ils connoissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Seroit-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus

de ses forces, ou pour mieux dire de sa foiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu ! Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs : et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection, que la prompte soumission des autres disciples ; on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie, font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grace, que les soudaines conversions des Pécheresse et des Saul. *Du* moins, mes Frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges ; et il veut seulement qu'on admire sa puissance, et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une ame criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grace, c'est pour nous alors qu'il triomphe : ce sont des leçons ; et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous ; et que la grace ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménageroit-il si long-temps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avoit voulu nous

tracer

tracer dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grace ?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme Samaritaine; et par-là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana ?* (Joan. 4. 9.)

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.* (Ibid ℣. 11.)

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* (Ibid. ℣. 20.)

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnoissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grace : *Audiamus ergò in illâ nos, et in illâ agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve dans l'état où la providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues, des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre Evangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ voulant, ce semble, ménager la foiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés, pour les mieux combattre : il parle le langage de ses erreurs, pour avoir occasion d'insinuer la vérité : il dissimule quelque temps ses misères, pour la préparer à les mieux connoître ; et de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresse en

garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices; et, aussi ingénieuse à échapper à la grace, que la grace paroît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ, est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme Samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdits à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus, de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacremens, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez

que cette grande exactitude ne sauroit convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts ; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons, avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connoître ; que l'idée que nous donnons de la vertu, est une singularité ridicule ; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état ; et qu'il seroit peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde, tout ce qu'on pourroit exiger de nous-mêmes.

Mais, mes Frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différens. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ sans distinction de juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes Frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Evangile, un autre baptême pour vous, que pour ceux qui habitent

les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour, aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Evangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendoit pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattroit, ces maximes saintes, et qu'il seroit jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes n'étoient pas nos devoirs. Vous êtes du monde? Mais la Pécheresse de l'Evangile étoit du monde; se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égaremens du premier âge? David étoit du monde et assis sur le trône; se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes, et la rigueur de ses austérités? lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits, et qui en seront les monumens immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étoient du monde et sorties d'un sang illustre; furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisir? vous le savez; et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes Frères, d'où est venue dans

l'Eglise cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguoit-on entre les premiers fidèles ceux qui étoient du monde, de ceux qui n'en étoient pas? Ah! ils avoient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étoient de la maison de César, ils vivoient tous séparés du monde; ils n'avoient rien de commun avec le monde; ils savoient tous que le salut n'étoit pas pour le monde; être chrétien et n'être plus du monde, étoit alors la même chose, et sur ce point il n'y avoit entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse? Un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'ame fidèle : tout ce qui passe, est déjà passé pour elle: tout ce qui doit périr, n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence; et nous justifiera contre votre loi même!

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensés de faire pénitence? Mais si le monde

est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquens que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grace pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y sauroit être un devoir? Mais si les entretiens y sont plus saints, les assemblées plus innocentes; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grace; je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Evangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement

enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde, que dans la solitude; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvemens de votre cœur, que le solitaire et l'anachorète; si vous ne priez avec plus de ferveur; si vous ne résistez avec plus de fidélité; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en-haut, vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état, qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous: les vertus foibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres et dans les secours d'une sainte discipline; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles se brisent, ou des séductions qui les affoiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne; dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état, et ceux des cloîtres et des déserts; quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujétirent aux lois d'une discipline sévère? prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Evangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles?

Ecoutez-le, mes Frères. Tandis que les chrétiens formoient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même

n'étoit pas digne ; que les femmes annonçoient la piété par leur pudeur et leur modestie ; que les fidèles brilloient comme des astres purs au milieu des nations corrompues ; et que les païens eux-mêmes respectoient dans la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur morale ; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes ; et l'assemblée des fidèles étoit encore l'asile de la vertu ; et la vie commune, la voie qui conduisoit au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affoiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes ; que la vie commune n'y étoit plus la vie chrétienne, et que les usages avoient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale ; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées, et fort difficiles à pratiquer dans le monde ; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Evangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer : de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens, que ces saints pénitens crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étoient communs avec nous.

Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Evangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnée à tous les fidèles; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde, pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Evangile; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère, pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde auquel nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Evangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de-là ? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux; que sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que sans renoncer à tout comme eux, nous devons pour-

tant être pauvres de cœur comme eux, et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune, il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces, une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie, un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostôme : Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Evangile n'est plus que pour les solitaires ? est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts ? Quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées, toutes les austérités de la vie chrétienne ! Ah ! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde, qu'au solitaire au fond de sa retraite : il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers ; humble dans les distinctions du rang et de la naissance ; tempérant dans la liberté des repas ; pauvre dans l'abondance des biens de la terre ; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisir ; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions ; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu ! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seroient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions ; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes Frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs

a

a pu prendre, pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur foiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne : ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent, dans le lieu même de la paix et de la sûreté, des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de séeurité et d'indulgence pour vous-mêmes ? vous, environnés sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde; une inutilité de vie, dangereuse même à la plus austère retraite; une immortification, qui loin des périls, deviendroit un péril elle-même ? Et depuis quand, ô mon Dieu ! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut, que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile ?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnoient de sortir de leurs antres et de leurs bois, pour aller attaquer les Philistins : Quoi ? lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes ;

nous nous voyons à tous momens sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi : et que sera-ce si nous en sortons, et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins ? *Eccè nos hîc in Judæâ consistentes timemus ; quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum* ? (1. Reg. 23. 3.) Et voilà ce que je pourrois vous dire ici : Quoi ? nous craignons, nous au fond de nos retraites ; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la providence nous a conduits depuis le premier âge ; nous y opérons notre salut avec tremblement ; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendroit un écueil pour nous, si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens, et à la mortification des passions : *Eccè nos hîc in Judæâ consistentes timemus* ; et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre ; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples ; en un mot, d'ennemis qui vous environnent ? *Quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum ?* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites ; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seroient plus un danger au milieu du monde même ?

Mais après tout, mes Frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous

trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance, qu'ils exigent de vous, à la sûreté de cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celle des saints pénitens qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi? vous prétendez que des ames retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui, élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seroient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre et sous le cilice, de refuser tout à leur sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles les profusions, les sensualités, les excès de la table, vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces ames pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, sont leur affaire et non pas la

vôtre ; que c'est à elles a souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier ; et à vous à vivre dans l'indolence et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens? Grand Dieu! que les hommes, rapprochés de la vérité, paroîtront un jour injustes, insensés, et téméraires!

La femme de Samarie s'abusoit donc, en opposant à la grace de Jésus-Christ, sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avoient été faites, tout cela auroit pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus; les exemples, des écueils; les maximes, des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut, et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance; mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est regarder les difficultés de

salut attachées à votre état, comme des adoucissemens qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent ; et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage : seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

SECONDE PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir, comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes : il n'en est aucun, qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grace. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ ; la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes Frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvemens secrets de la grace qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyen, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes

sur la conscience; depuis si long-temps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacremens; comment se résoudre à éclaircir ce cahos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paroît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur: le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? heureux ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devroit vous porter à tout entreprendre? Quoi? la connoissance que vous avez de vos maux, vous éloigne du remède? vous regardez votre délivrance comme une peine? vous ressemblez à un esclave qui refuseroit sa liberté, parce qu'il gémiroit sous un ancien esclavage, et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre coeur? souffrez-vous

moins en cachant vos plaies, que si vous les allliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpens qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs, que scandalisé de vos foiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté, qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grace a fait de grands saints; qui vous aidera par ses prières et ses gémissemens à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur; qui vous soutiendra dans votre foiblesse, qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience, que l'ami de votre adversité, et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous: ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré; ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparoîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut, et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes; de vous défendre, et

contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connoître; éloigné des sacremens, des consolations de la grace, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire, avec votre conscience et vos crimes: voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement, et le plus assuré remède.

Mais en second lieu, vous ne paroissez point né pour la piété, dites-vous; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudroit commencer; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est*. Mais premièrement, quand il devroit vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence? ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde? ces penchans que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre? et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte; une gêne qui ne finit point; une suite d'occupations opposées à vos penchans; une scène où

il faut toujours jouer le personnage d'un autre? Ah! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois, à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui par un long usage d'indépendance, ne sauroient plus se contraindre: vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchans à des intérêts plus forts: depuis que vous avez des passions, il a presque toujours fallu, ou les surmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez; caresser ceux que vous haïssez; ramper devant ceux auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; laisser le plaisir pour le devoir: ah! le monde vous a instruit pour la vertu; et les contraintes de la cour et des passions vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile.

Que dirai-je encore? peut-être vous en auroit-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse: les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisans par leur nouveauté, laissoient peut-être alors à votre foiblesse moins de liberté de s'en défendre: mais à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume; à l'heure qu'il est, que l'âge, les emplois, les bienséances mêmes du monde, exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées; à l'heure qu'il est, que des dégoûts, des contre-temps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la

chrétienne vous épouvantent; car vous ne vous flattez point, dites-vous; si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi, comme tant d'autres : si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie; mais l'Evangile exactement accompli, ne semble pas fait pour des hommes aussi foibles que nous le sommes : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Evangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre foiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre : c'est un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfans les voies de la vie éternelle : c'est un maître généreux, qui, dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines, et d'établir une

paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt, que le nôtre, auroit pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui, de s'assujétir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs: il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules passions, qui arment les hommes les uns contre les autres, les auroient liés ensemble; où nos seuls desirs auroient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchans, il en a donc mis à nos peines: en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes: en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans: en nous assujétissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin: à la naissance de la foi il tâchoit de ren-

verser l'œuvre de Dieu, et d'anéantir l'Evangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous? disoit-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme; un Juif? un mort? un crucifié? un homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Anteà quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum? crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit à se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen étoit inutile, continue ce Père; que ces blasphèmes n'étoient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couroient adorer ce crucifié; que, malgré la puissance des Césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étoient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers; et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines, ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissoit plus rien à dire contre la vérité de l'Evangile : il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une

loi admirable, sainte, divine; il faut en convenir: rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ; mais qui les pratique ? mais comment les observer ? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie ? mais la foiblesse humaine peut-elle aller jusque-là ? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Evangile prescrit, sans doute ils étoient faits autrement que nous ne le sommes ? *Cœpit à fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, divina, ineffabilis : sed quis illam implet ?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve : ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde; et sans connoître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Evangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué

à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de précautions; néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connoître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses; vous le pouvez; vous êtes là-dessus, à la cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes: décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruit pour nous l'apprendre; mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis; c'est un point que l'expérience seule peut décider: essayez-en premièrement; rompez avec le monde; finissez vos passions; commencez à vivre pour l'éternité: vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors: mettez-vous seulement en état de décider: voilà tout ce que nous demandons: peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté; et alors vous nous reprocherez l'ostentation de

nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez ; et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre, de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande ?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise ; et que refusant d'avancer, ils ne cessoient de dire que ces villes étoient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre étoit toute couverte de monstres et de géans, qui dévoroient ses habitans : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est ; terra devorat habitatores suos* (Num. 13. 32. 33.) : Josué et Caleb qui venoient de visiter cette terre heureuse, et qui en connoissoient les douceurs, les agrémens et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfans d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle : vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts : vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre foiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme : vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Egypte, ni dans les voies arides et pénibles

du désert : nous l'avons nous-mêmes parcourue ; et nous ne venons ici aux pieds du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité, et les garans des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valdè bona est ; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.* (Num. 14. 7. 8.)

Et voilà, mes Frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui par les engagemens d'un état saint, et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connoître quelles en sont les douceurs et les consolations ; et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu, et à la gloire de sa grace. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées ? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent, et que l'erreur de votre imagination s'y figure ; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent ; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance ; vous y trouverez des sources de consolations solides ; le repos que vous cherchez depuis si long-temps ; la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée ; toutes les ressources de la grace, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expé-

rience, et nous ne paroissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles, que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les ames qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valdè bona est ; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes Frères, si vous connoissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie, *Si scires donum Dei ;* (Joan. 4. 109.) si vous pouviez comprendre quelle joie la grace répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires :* si l'on pouvoit vous faire sentir d'avance combien les honneurs, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée devient peu de chose à une ame touchée de Dieu : *Si scires :* si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, et aux facilités que la grace y ménage à notre foiblesse ; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires :* si vos yeux pouvoient s'ouvrir, et connoître quel don Dieu fait à une ame, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place dans son cœur, la paix, la charité,

la justice : *Si scires donum Dei ;* ah ! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste ; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privés. La source de nos craintes est dans notre cœur ; et la vertu n'est appréhendée, que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt ; et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devroit être ici ma dernière partie ; mais j'abrège.

En effet, Jésus-Christ avoit conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion ; à cette passion honteuse, qui seule s'opposoit à la grace dans son cœur : il lui avoit découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite ; elle ne pouvoit plus dissimuler des égaremens dont elle voyoit le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son ame ; mais ce n'étoient là que de foibles commencemens ; le cœur n'étoit point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète* (Joan. 4. 19.), lui dit-elle ; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces

ames mondaines, lesquelles au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de leurs foiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur comme si elles-mêmes l'avoient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu;* qu'on se reconnoît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on diroit qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchans de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise et dont il gémit devant Dieu; et on ne se corrige point; ce qui seroit sa gloire, sa consolation et sa couronne.

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne ; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer*. Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avoient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avoit élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusoient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses

désordres; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondoit à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? vous Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem, et n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré sur cette montagne; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer dans cette diversité de sentimens? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut, la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu! le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égaremens; que l'Evangile ne renferme

que des opinions et des problèmes ; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit, et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais sans apporter ici tout ce qui pourroit confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentimens, que vous sortiez de vos passions honteuses ? est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs ? Des ames religieuses, timorées, craintives, pourroient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr ; que leurs devoirs paroissent souvent incompatibles avec leur situation ; et que la décision n'en est pas toujours facile ; il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme ; et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudroit tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentimens sur le déréglement de vos mœurs, et sur l'indignité de vos passions ? nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état ? n'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Cette uniformité d'opinions vous ramène-

t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? Cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'étoit pas question pour elle de savoir s'il falloit adorer à Jérusalem ou à Garizim; puisque le temps étoit venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne seroit, ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père auroit des adorateurs en esprit et en vérité : ce différend ne la regardoit pas, pour ainsi dire; ce point pouvoit être douteux pour elle, et on ne lui faisoit pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels étoit clair pour elle; il n'y avoit là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même aucune loi qui pût l'autoriser : elle connoissoit sur ce point ses obligations, et on demandoit qu'elle les remplît. Mais au lieu de commencer par le devoir qui étoit clair, et qui la regardoit toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentimens qui ne la regardoient plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connoissez de visiblement contraire à la loi de Dieu; tout ce que tous les sentimens et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent : après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela vous nous reprocherez,

reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement et connoître ce que Dieu demande de nous? Vous n'en êtes pas encore là; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous: laissez-là les dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres, qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même: en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie, alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes; vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout: la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction; c'est-à-dire, ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes: vous en gémirez devant le Seigneur; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protège son Eglise; qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner, des docteurs éclairés pour l'instruire, des prêtres saints et zélés pour l'édifier; des princes religieux pour la défendre: que dis-je, qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit

les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire lui-même; et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderoient de vous : mais sur l'affaire du salut, on ne se pique pas de prudence; on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* : (Joan 4. 22.) on veut retenir le fonds de la religion de ses pères comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous : on se fait de nos dissensions prétendues, une raison insensée de paix et de sécurité : on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contens de nous-mêmes, quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle étoit la disposition de la femme de Samarie : ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; frappée de ses égaremens

passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudroit encore renvoyer sa conversion a un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu*, répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose*. (Joan. 4. 25.) Voilà tout le fruit qu'elle paroît tirer des paroles de Jésus-Christ ; un vain projet d'un changement à venir : un espoir frivole, qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglemens : et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas : nous inspirons des desirs, nous ne persuadons pas les œuvres : nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarches. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux. C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point d'autre prophète ; voici celui que le ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées ; ne renvoyez pas à un autre temps : si je sors des frontières de Samarie ; si vous laissez perdre ce moment heureux ; si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum*. (Ibid. 26.) Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde ; n'en attendez point d'autre ; il y a si long-temps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardemens et des projets inutiles de

conversion : à mesure que vos années avancent, vos desseins de changemens reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous feroit revenir; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur : vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisseroit plus de loisir de penser à votre salut; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore: vous vous disiez à vous même, que certains engagemens rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon, ordre à votre conscience; ces engagemens ne sont plus; ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances? Ne rendez pas inutile ma grace, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle: n'est-ce pas déjà une faveur bien signalée, que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle; que je vienne vous inspirer des desirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines? Si vous connoissiez le nom de Dieu; si vous faisiez attention que dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seule êtes recherchée, éclairée, touchée; ah! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment, comme le moment décisif de votre éternité; c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre ame, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grace: soutenez mes forces chancelantes, et mes résolutions tant de fois infidèles: ne permettez plus que ma foiblesse triomphe de votre puissance: ne combattez plus avec moi que pour vaincre: et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurois plus tout seul vous rendre; afin que redevenu la conquête de votre grace, je puisse bénir mon libérateur dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

Accepit ergo Jesus panes ; et cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains ; et ayant rendu graces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étoient assis. **Joan. 6. 11.**

Ce n'est pas sans mystère, que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvoit sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvoit-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare ne point employer leur secours pour le délier? sa voix toute-puissante qui venoit de briser les chaînes de la mort, auroit-elle trouvé quelque résistance dans de foibles liens

que la main de l'homme avoit formés? c'est qu'il vouloit leur tracer par avance dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère; la part qu'ils alloient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs; et que tout ce qu'ils délieroient sur la terre, seroit délié dans le ciel.

Il pouvoit encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes, pouvoit susciter des enfans d'Abraham, auroit pu à plus forte raison, les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César: mais en la personne du chef de l'Eglise, il vouloit instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive; et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les ministres de sa providence; et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourroit, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Elie dans le désert : il pourroit, sans votre entremise,

soulager des créatures qui portent son image ; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement : mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité ; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il falloit ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corromproient le cœur, si la charité n'en expioit les abus ; l'indigence lasseroit la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissoient l'amertume ; les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs ; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Evangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu, vous consolera : si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus : vous y apprendrez en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire, que dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité ; dans la

seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts mêmes de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre Evangile. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un precepte de l'aumône : l'Evangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre; s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns supléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient

originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connoissoit ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissentions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seroient aussi les plus opulens; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinoit, ils se chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences : de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme *les* tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes; que la grace de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une ame, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie; et que l'Evangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée, on

ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout-à-fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avoit suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge, et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces ;* (Joan. 6. 9.) et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfans à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes ? *Sed hæc quid inter tantos ?* (Ibid.) Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes Frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile ; que même dès les siècles apostoliques, on voyoit dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au

doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentoient de simples vêtemens pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois, la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtemens, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes Frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas; que c'est la portion des pauvres; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Evangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant, pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur

vos

vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin, que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes Frères; si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité: et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde; tout cela est superflu pour un chrétien; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Evangile, mes Frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde; la religion re-

tranche bien des dépenses; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seroient plus multipliés par nos passions, seroient moindres: nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile; et comme dans le premier âge de la foi, l'Eglise ne verroit point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'*étendue* que le demande le sujet que nous traitons, je vous demande en second lieu, mes Frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés, vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi: *Qui multum, non abundavit.* (2. Cor. 8. 15.) Hors de-là, Jésus-Christ n'auroit défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée: si selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de

faire servir vos richesses à la félicité de vos sens; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la providence, en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Seroit-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Seroit-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre ame. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Evangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche, qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunés: *Et quis novit utrùm ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (Esther. 4. 14.) Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuoit ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous *étoit* destinée; il saura bien pourvoir par quelque autre voie, à l'affliction de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père, périrez: *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui, peribitis.* (Ibid.) Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent: vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin: votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité, qu'à les protéger; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts; votre rang, qu'à les consoler par vos offices: tout ce que vous êtes,

vous ne l'êtes que pour eux; votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, et il vous auroit maudit en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent; faites-leur connoître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes Frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller: il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples: il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Evangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre: il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs: il ne vous frappe pas d'anathême, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir

osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfans les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère : il veut que tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut, et n'a-t-il pas raison de le vouloir ? Quoi !

vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien? vos revenus suffiroient pour vous perdre, et ils ne suffiroient pas pour vous sauver, et pour acheter le ciel? et parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous seroit permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes Frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance, où vous diminuez vous-mêmes, l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissans; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillans, des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc, que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors peu contens d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochoit autrefois à un évêque dans l'Apocalypse : *Vous dites, Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable à mes yeux.* (Apoc. 3. 17.) Mais il devroit aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre, et dépourvu de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône ; la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit.* (Marc. 6. 35.) Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais premièrement, Jésus-Christ n'auroit-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostôme : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne sauroit y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. Et voilà, mes Frères, ce que je pourrois aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux ? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir ? si les plaies de l'Egypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du

laboureur? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son ame le prix funeste de sa nécessité?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites; ce sont les cris et les gémissemens des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance: mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères: vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons; adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont pour ainsi dire

les clefs du ciel; ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce n'est que par rapport à eux, que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes Frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices, sur le pied de l'Evangile; que les retranchemens de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissans les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma pros-

périté, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me* (2. Reg. 24. 17.) : mais cette populace obscure et affligée; mais ces infortunés, qui dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la sueur de leur front; eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance ? *Ego sum qui peccavi; ego iniquè egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt ?* (Ibid.)

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et

le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre? votre unique dessein seroit donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'étoit déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère ? les puissans de l'Egypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'agneau ? Oui, mes Frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissans; et ce sont les riches et les puissans tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous acheterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône; la multitude des pauvres. Oui, mes Frères, ce qui devroit ranimer la charité, l'éteint:

la

la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés ; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez ? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre : mais les guerres, les maladies populaires, les déréglemens des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles : les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles ; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes ; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère ; les campagnes ravagées par leurs propres habitans ; le royaume en proie à des nations ennemies ; personne en sûreté sous son propre toit : nous ne voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vu ce que nous voyons ? tant de misères publiques et cachées ? tant de familles déchues ? tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple ? les arts devenus presque inutiles ? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes ? que dirai-je ? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité ? D'où vient cela, mes Frères ? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui étoit inconnu à nos pères ? de vos dépenses qui ne

connoissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité ?

Ah ! l'Eglise naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée ? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là ? on y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison ; les charges les plus onéreuses de l'état tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos.* (Act. 4. 34.) Ah ! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fonds de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre ; c'est qu'ils donnoient selon leurs forces et au-delà ; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient consoler les frères assemblés à Jérusalem et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissans d'entre les premiers fidèles étoient ornés de modestie ; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité ; et que la sainte abstinence même que nous célébrons, ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils

ne s'épuisoient pas pour y faire des établissemens brillans, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture; ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont donc nos excès, mes Frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent; mais c'est de quoi ils auroient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer

parmi nous le nombre des affligés ; nous verrions bientôt renaître dans l'Eglise la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens ; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies ; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les ames ; point de larmes que des larmes de pénitence ; point de soupirs que pour le ciel ; point de pauvres que ces heureux disciples de l'Evangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître : nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde ; la religion, un commerce de charité ; la terre, l'image du ciel, où dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux ; et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme ; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire ; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes Frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini; que croyez-vous dire par là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes Frères; c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui hors de là vous seroient permises et peut-être nécessaires: c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même: c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs, une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort; auriez-vous la force d'y être le seul heureux (1)? Tandis que la face de tout un royaume est

(1) Discours prononcé en 1709.

changée, et que tout retentit de cris et de gémissemens autour de votre demeure superbe; pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seroit l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une ame vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Eglise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacremens dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez: le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit

les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré: votre félicité fera elle-même votre supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes Frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissans! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence; qu'un seul jour retranché de vos profusions, auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la

soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuisti me.* (Matth. 25. 43.) Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône ; établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant ; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

SECONDE PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères ; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés ; paroître touché de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons ; enfin éclairer même par notre vigilance, le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Evangile ; il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, étoit de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains ; et de n'avoir pour témoins de sa

miséricorde, que ceux qui devoient en ressentir les effets. Première instruction, et première règle: le secret de la charité.

Oui, mes Frères, que de fruits de la miséricorde, le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance, flétrit tous les jours aux yeux de Dieu! que d'aumônes perdues pour l'éternité! que de trésors qu'on croyoit en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paroîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille!

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées, qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout-à-fait: mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit presque que de ces zèles fastueux, qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat; et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses: on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse: on ne cherchera pas les regards publics; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas! nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monumens pnblics de la vanité de nos pères et de

la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? faut-il que du fond du sanctuaire, où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? pourquoi graver sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur; et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monumens publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissans

d'entre les premiers fidèles portoient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres : ils voyoient avec une sainte joie, leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux : on ne les distinguoit pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses : les honneurs et les préséances n'y étoient pas encore le prix des dons et des offrandes ; et l'on n'avoit garde de changer la récompense éternelle qu'on attendoit du Seigneur, en cette gloire frivole, qu'on auroit pu recevoir des hommes : et aujourd'hui l'Eglise n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs ; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire ; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devroient reposer que les cendres des martyrs ; on leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la gloire du sacerdoce ; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai ; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes Frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouït et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes ; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre

droite : les actions mêmes, que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers : et ne croire leur innocence en sûreté, que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes Frères, les aumônes, qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour-propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde ; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde ; et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avoit amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre Evangile, c'est que nul de toute cette multitude

titude qui s'offre à Jésus-Christ, n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés ; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle ; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde, qui sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours ; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable ; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût ; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure ; qu'elle doit user de discernement ; et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrois pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes ; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah ! est-on ainsi maître de son

cœur, quand on aime véritablement ses frères? peut-on à son gré se marquer à soi-même les momens d'ardeur et d'indifférence? La charité, ce saint amour est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur? n'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrois pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si dans cette multitude *que* Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle, avoient pu attirer au désert, et qui auroient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines : nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère, que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduiroit votre charité, qu'en seroit-il? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main? et votre récompense est elle-attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette règle il en naît une troisième, marquée

encore dans l'histoire de notre Evangile: c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié: *Misertus est eis*; (Matth. 14. 14.); ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième régle: la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche: car la pitié qui paroît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes: on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue: Que me reprochez-vous, vous diroit-il? une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens des passions, les raffinemens de la volupté: je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infi-

dèle? Ah! si les plus coupables étoient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne? vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? je ne devrois pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? n'êtes vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? ah! le Seigneur jugera entre vous et moi; et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étoient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers, pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes Frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égaremens, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux: et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion, et

vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres, n'offre-t-il rien qui qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous; la charité va plus loin: elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle; la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins; il les découvre le premier: *Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset;* (Joan. 6. 5.) à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ: il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses: ce n'est pas ici un simple conseil; c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins

spirituels; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et les puissans sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si faute de veiller elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos auroit prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions : on exige que vous, qui dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu, de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages; et qui outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité : on exige que vous, qui au milieu des plaisirs de la cour, ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes; on exige que vous connoissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige,

et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez ; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providnce n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connoissez-vous seulement ? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connoître ? sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous paroissez au milieu de vos terres et de vos possessions ? Ah ! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie ; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux ; sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir : que dirai-je ? c'est peut-être pour opprimer leur foiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur Seigneur et leur père. O Dieu ! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquité ? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles ; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité ; qui amènent les divisions domestiques, les disgraces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons ? Hélas ! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies, s'écrouler tout d'un coup ; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splen-

deur ; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrens, ou de leurs esclaves. Ah ! si l'on pouvoit suivre la trace de leurs malheurs ; si leurs cendres et les débris pompeux, qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées, pouvoient parler : Voyez-vous, nous diroient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur ? ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, et enfin entièrement renversées : leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel : le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière : que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes : que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines ; devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes Frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent ; cinq mille hommes en sont rassasiés ; et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève ; c'est-à-dire, que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction,

qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance ; c'est-à-dire, que c'est ici ce lévain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit, et augmente toute la pâte. Oui, mes Frères, l'aumône est un gain ; c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires ; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrens vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les élémens vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres ; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune, augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente ; croissez pour eux comme pour vous : alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même ; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je ? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables : une providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne, n'est que stérilité et

sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands-biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondemens de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes Frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos Eglises? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnoissance seule de l'Eglise, et non la vanité des fondateurs a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monumens de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avoit élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où étoit marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances; et vous avez permis, ô mon Dieu! que les monumens de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avoit écrit ne fût jamais

effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de graces. Eh ! quand il ne nous reviendroit que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des graces ? les princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls ? Non, mes Frères, faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices ; vous n'en ferez jamais d'usage, qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des ames affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître ? Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier ; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grace ; ils s'écrient que c'est un prophète ; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah ! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus

nobles, ni les plus vaillans qu'ils choisiroient; ce seroient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisans, les plus tendres; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance; et que c'est presque l'unique voie de salut que la providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvoit pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostôme; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut; du moins dirions-nous, *si à force d'argent on pouvoit se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on seroit heureux.* Et bien, mon Frère, continue saint Chrysostôme, profitez de ce privilége puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel; la malice des hommes vous les auroit peut-être enlevées; vos passions les auroient peut-être englouties; les révolutions de la fortune les auroient peut-être fait passer en d'autres mains; la mort du moins vous auroit forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidens; elle vous en rend éternellement possesseur; elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels,

et

et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années? de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés; les abstinences, dont l'Eglise vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'ames, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur! de nous tenir compte des sentimens d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même! de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité; que nous n'aurions pu toujours conserver; et desquels, après un usage court et rapide, il auroit fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite : un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères, ne sera pas long-temps insensible aux inspirations du ciel : la grace se réserve de grands droits sur une ame où la charité n'a pas encore perdu les siens : un bon cœur ne

sauroit être long-temps un cœur endurci : ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence ; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfans, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le Royaume qui vous est préparé ; parce que j'avois faim, et vous m'avez rassasié ; j'étois malade, et vous m'avez soulagé : car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-même.* (Matth. 25. 34 et seq.) C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis.

Mais Jésus ne se fioit point à eux. Joan. 2. 24.

C'étoient ces mêmes pharisiens qui venoient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui, et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes Frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression

de l'Esprit-Saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisans d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement; et qui avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisans de ce caractère sont plus rares; et si l'on n'avoit à parler qu'à eux, il suffiroit d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnoissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisans qui condamnent ce vice, et qui se le permettent; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisant est répandu partout; le monde en est plein; les asiles saints n'en sont pas exempts; ce vice lie les assemblées des pécheurs; il entre souvent dans la société même des justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes Frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas,

de cruel d'irréparable, vous ne vous reconnoîtriez point à des traits si odieux; et loin de vous en inspirer de l'horreur, je vous aiderois à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent, ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur des déréglemens qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes, trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts; que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique; que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle; que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet; une source pleine d'un venin mortel; *Lingua ignis est; universitas iniquitatis; inquietum malum; plena veneno mortifero.* (Jacob. 3. 6. 8.) Et voilà ce que j'appliquerois à la langue du médisant, si j'avois entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice: je vous aurois dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille; sur le profane, comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui dans le temps même qu'il paroît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire: *Lingua ignis est.* Je vous aurois dit que la médisance est un assemblage d'iniquité: un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre: une envie basse, qui blessée des talens ou de la prospérité d'autrui, en fait le

sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur : une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret : une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot ; et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang froid, qui va percer votre frère absent : un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent : une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurois dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurois ajouté que c'est un source pleine d'un venin mortel ; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel ; que ses gestes, ses mouvemens, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurois dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étois

proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déjà dit ; ce sont là de ces invectives publiques, que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnoît soi-même : et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs ; parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paroît le plus innocent dans la médisance, et de peur que vous ne vous méconnoissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte, qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudroit pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde ; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels ; cela seroit trop noir et trop grossier : mais sur mille défauts qui conduisent nos jugemens à les croire coupables de tout le reste ; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent, mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oseroit dire ; mais de faire des remarques satyriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyoit auparavant ; mais de

donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avoient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même: c'est de quoi le monde fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout, qu'on se justifie; que vous nous dites tous les jours, que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices, qui devroient vous inspirer de la compassion et de la douleur? mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Evangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures? mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte, la raillerie et l'insulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon

Jésus-Christ, d'une punition éternelle; celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts? Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Eglise avoit horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyoit pas que des fidèles élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui: vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne consacrée par le baptême!

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Edifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité: racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs: rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi: faites-vous un saint délassement

du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez : parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi ; de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ ; de l'établissement de la vérité ; de l'extinction des erreurs ; des graces que Jésus-Christ fait à son Eglise, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux : animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens ? c'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissoient dans le Seigneur, et faisoient de la douceur de leurs entretiens, une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes Frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices : les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts ? ne seroit-ce point une jalousie secrète ? ses talens, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts ?

le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux? Saül auroit-il redit si souvent avec tant de complaisance, que David n'étoit que le fils d'Isaï, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent? qu'ailleurs vous excusez tout; et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche? Allez à la source; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur? et pouvez-vous justifier par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère; je le veux: mais n'y auroit-il pas peut-être dans vos satyres des motifs encore plus bas et plus honteux? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas? ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un objet de risée ou de mépris? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les cours sont si remplies de ces satyres d'adulation et de bas intérêts! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes: on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs, et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion et légèreté de langue. Mais est-ce donc par-là que vous vous croyez plus innocent? la légèreté et l'indiscrétion; ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints; peut-il justifier un autre vice? Eh! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment, fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre frère, est-il plus léger, parce que c'es l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé; et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? Mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un, d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue; peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage (*Eccli.* 28. 28. 29.), et les laisser mûrir dans sa bouche. Vous échappe-t-il jamais

de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge: vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur; et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à *lui*; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrois d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché; appelle légères les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles et les plus honteuses: les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage, ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle, ce sont des discours de dérision et de plaisanterie: accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est

plus attaquer son honneur; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse: rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints; c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun: en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrace du maître, ou la perte des biens et de la fortune; tout le reste paroît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers: plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever: plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard; plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel qui ne sauroit rien excuser. Si les défauts de votre frère étoient essentiels, vous l'épargneriez; vous le trouveriez digne de votre indulgence; la politesse et la religion vous feroient un devoir de vous taire: Hé! quoi, parce qu'il n'a que de légères foiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards? ce qui devroit vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes? et votre œil n'est-il donc méchant, que parce que votre frère est bon?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont

légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochoit à vous-même ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquoient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandoient dans le public quelques-unes de vos foiblesses, quelles ont été vos dispositions? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout ; que tout nous paroît essentiel ; que peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauroient nous faire tort : on croit avoir été insulté ; on en parle ; on s'en plaint ; on éclate ; on n'est plus maître de son ressentiment ; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même : tout est léger contre lui ; et sur ce qui vous touche, tout paroît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? les donnez-vous pour ce qu'ils sont ? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures ? ne les mettez-vous pas en un certain

point de vue, qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissans? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité! plus ce qu'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre: il faut embellir pour se faire écouter; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avoit pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent; mais si à cet égard les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles; où tout bruit est un déshonneur public; où toute raillerie est un outrage; où tout soupçon est une accusation; en un mot, où n'être pas loué, est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie; c'est-à-dire, il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles, que les ornemens qui les couvrent; et le plus bel éloge que

l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'étoit jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondoit à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres; à ceux que la providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due; car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des foiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir: plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard; on ne leur pardonne rien: ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Eglise, que vous censurez; laquelle engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feroient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à

ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillans, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard ; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu ! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte et à couvert de tout reproche ; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre ; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu ; que nous sommes plus jaloux des prééminences, que des devoirs de notre état ; et qu'il est difficile que le monde honore un caractère que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes Frères, nos infidélités devroient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures : Dieu punit d'ordinaire les déréglemens des peuples par la corruption des prêtres ; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions ; c'est de permettre que la foi et la religion s'affoiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires ; c'est que la lumière qui étoit destinée à vous éclairer, se change en ténèbres ; que

les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte; que du sanctuaire même d'où ne devroit sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériteroit vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectoient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avoient trop cru: vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes: vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paroît-il fort léger? Ah! mes Frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages: ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem;

car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses, et la plus solide ne se soutient pas partout également: mais le Seigneur s'indigne que des téméraires, semblables à Oza, se mêlent de les redresser; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème : il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfans d'Israël furent dévorés sur l'heure, pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; et cependant ce n'étoient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias et le consuma à l'instant, pour avoir appelé par dérision Elie, l'homme de Dieu; et cependant c'étoit un courtisan de qui on devoit exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'étoit là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois,

il les marque sur le front dès cette vie d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grace et de la sainteté qu'ils ont méprisée dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes Frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes Frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public, pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret, ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les

publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes ; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret, n'étoit rien d'abord, et périssoit étouffé et enseveli sous la cendre : mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable : la source sera presque imperceptible ; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province ; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale ; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges ? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde ; et vos louanges venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satyres. Or, que de crimes dans un seul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous mé-

disez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne sauroit plus remédier? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? Encore si le scandale finissoit avec vous, votre mort, en le finissant, pourroit en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satyres, les déréglemens des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir, des bruits publics, des événemens scandaleux, et des vices de la nôtre.

O mon Dieu! ce sont là de ces péchés dont nous ne connoissons ni l'énormité, ni l'étendue : mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocens; les circonstances toujours criminelles; les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé : c'est ce qui me reste à vous développer.

SECONDE PARTIE.

D'où vient, mes Frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux-mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions, qu'à l'en corriger? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet: quelles sont les règles de l'Evangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères: c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Evangile; le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais: enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudroit pas souffrir

soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles: jugez par-là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostôme; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resteroit, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seroient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie: plus vous sentiriez votre reconnoissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égaremens, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence, que vous aviez tant de fois perdue devant lui: vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères: nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les

scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment; quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre;* (Joan. 8. 7.) comme s'il vouloit leur faire entendre par-là, que ce n'étoit pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il falloit être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrois vous dire aujourd'hui, mes Frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien ! que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat :* si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher; parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquans de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah ! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle; mais êtes-vous plus innocente? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connoît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venoient à se dissiper, les

pierres que vous jetez, ne se tourneroient-elles pas contre vous-même? mais si un événement imprévu trahissoit votre secret, l'audace et la joie maligne avec laquelle vous censurez, n'ajouteroit-elle pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagemens, que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant: vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même: c'est la menace et la prédiction du Sauveur: *Tous ceux qui s'arment du glaive, périront par le glaive*: (Matth. 26. 52.) vous percez votre frère avec le glaive de la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la Cène, ne pouvoit se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devoit trahir son maître: il étoit le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité, qu'il venoit

de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeans, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre foiblesse, et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne, en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être : mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain*, dit l'Apôtre. (1. *Cor*. 13. 4.) Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins, qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures : que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos

38*

prophéties et vos soupçons précédens sur sa conduite ? de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendroit là ? Mais vous venez donc triompher de son malheur ? vous venez vous applaudir de sa chute ? vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugemens ? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère ; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût ; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées ? Ah ! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui ! soyez prophète dans votre propre patrie ; prévoyez les malheurs qui vous menacent : pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même, que si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez ? que si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale ? que si vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource ? c'est ici où il faudroit exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères !

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Eglise ; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront, pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le

libertinage, se persuader que ce sont là les foiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher : plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de déréglement donnent aux ames foibles de tomber dans les mêmes désordres : plus la charité vous oblige de gémir : plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse ; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes : plus enfin par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre silence n'empêchera pas les discours publics ; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare : parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter ? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous acheverez de le couvrir de boue et d'infamie ? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent ? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux ! il y a tant de dignité et de grandeur d'ame, à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne ! et quand les règles de la charité ne nous en feroient pas un devoir, les sentimens seuls de la gloire et de l'humanité devroient ici suffire.

Aussi en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de

plus, vous êtes infracteur de celles de la justice; car les fautes de votre frère sont publiques; je le veux; mais placez-vous dans la même situation: exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne seroit plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendroit encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics, n'est point un imposteur? il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur *les* défauts d'autrui; que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversoit, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avoit-il de plus vraisemblable parmi les enfans de la captivité, que le déréglement prétendu de Susanne? les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposoient contre elle; tout le peuple

en parloit comme d'une épouse infidèle ; on la regardoit comme l'opprobre d'Israël : cependant c'étoit sa pudeur même qui lui attiroit ces outrages ; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente alloit souiller tout le peuple. Et sans sortir de notre Evangile ; les discours sacriléges, qui traitoient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étoient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée ? les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs, attiroient le respect et la confiance des peuples, les appuyoient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs, qui, sur des bruits si communs, parloient du Sauveur du monde comme d'un séducteur qui imposoit à la crédulité des peuples ? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère ; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous ; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère seroit certaine, et que la malignité des discours n'y auroit rien ajouté ; d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un re-

pentir sincère et des larmes abondantes, ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu; il ne faut pas toujours des années à la grace pour triompher d'un cœur rebelle: il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes vous pas injuste et cruel, de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur à oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Evangile: ses désordres étoient publics, puisqu'elle avoit été la pécheresse de la cité; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avoient effacés aux pieds du Sauveur; la bonté de Dieu lui avoit remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvoit encore l'en absoudre.

Enfin la chute de votre frère étoit publique: c'est-à-dire, on savoit confusément que sa conduite n'étoit pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère; confirmer ce qu'on ne savoit qu'à demi; apprendre ce qu'on ne savoit point du tout; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère: il lui restoit encore du moins une réputation chancelante; il conservoit encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie, et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenoit ces bruits

publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étoient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osoit encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides : mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? votre silence seul sur sa faute, eût peut-être arrêté la diffamation publique; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir : et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères; plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes : on oublie les discours du vulgaire; ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour : vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés, et nous prévenons

par une téméraire malignité, le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes Frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance, un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation; car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours *empoisonnés*; c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvoit moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ seroit bientôt purgé de ce scandale: on plaît en médisant, et un vice qui plaît, devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissemens; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondemens de la piété. Ce devoit être la dernière partie de ce discours; mais je n'en dirai

dirai qu'un mot. Oui, mes Frères, la médisance trouve souvent dans la piété même, des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle : la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent; comme si le privilége de la piété, dont l'ame est la charité, étoit de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde, et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien; mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères, est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Evangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Eglise, se contente d'en gémir devant Dieu; de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes; qu'il jette des regards propices sur son peuple; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité

sur vos frères : que si vous n'êtes pas établi sur eux, et responsable de leur conduite ; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre : qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres, partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; que l'Eglise a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau ; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle ; et qu'enfin, loin de corriger par-là vos frères, vous déshonorez la piété ; vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien ; et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la sagesse : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite, et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.* (Sap. 2. 12.)

Souvenez-vous troisièmement, que le zèle qui est selon la science, cherche le salut, et non la diffamation de son frère ; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire ; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile ; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes ; qu'il voudroit pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres ; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paroître contre votre frère, lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent; qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces, et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent, que ses propres fautes le trouvent sévère; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous, mes Frères, qui revenus des égaremens du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisoient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde; qui bénit tous les jours le Dieu de paix aux pieds des autels; qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être

inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères: c'est une ignominie pour la religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures, et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent, contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacremens; que leurs propres égaremens mêmes devroient vous rendre plus chers et plus respectables: *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non convitiis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes, post verba laudis, serpentis venena jaculetur.* (S. Cyprien.)

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle: corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples, que par l'aigreur de nos censures: reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux: rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité: attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant: qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence; et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes: par-là nous gagnerons nos frères; nous honorerons la piété; nous confondrons l'impiété et le libertinage; nous ôterons au monde

ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu; et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes, et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Sed hunc scimus undè sit; Christus autem cùm venerit, nemo scit undè sit.

Nous savons d'où celui-ci vient; mais pour le Christ, lorsqu'il paroîtra, personne ne saura d'où il vient. Joan. 7. 27.

Voila le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposoit à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ: des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes, et d'où vous venez, lui disoient-ils; mais le Christ que nous attendons, quand il paroîtra, nous ne saurons

d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères; peut-être est-ce un esprit imposteur, qui opère par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels en se disant le grand prophète qui doit venir, ont trompé les peuples et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quòusque animam nostram tollis?* (Joan. 10. 24.) et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserois le dire ici, mes Frères, si le langage des doutes sur la foi n'étoit devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde, pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiroient, s'ils étoient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquels ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse; qu'au fond, tout paroît assez incertain; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Evangile, il faudroit être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent ; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi ; je veux seulement vous dédouvrir le faux de l'incrédulité : je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas ; que presque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes, comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point ; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paroît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet ; cependant pour peu que l'on connoisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se

vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entrent toujours le déréglement, l'ignorance et la vanité; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a presque point de part.

C'est premièrement, le déréglement qui les propose, sans oser les croire. Première réflexion.

C'est en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui *se* disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour desirer de l'être; trop ignorans pour l'être en effet; et assez vains cependant pour vouloir le paroître. Développons ces trois réflexions devenues parmi nous d'un si grand usage; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes Frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité : il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si long-temps affligent l'Eglise, il n'est pas surprenant qu'il se

soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connoître de Dieu; et que la foi si affoiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout-à-fait éteinte. Comme dans tous les siècles paroissent certaines ames choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses graces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatans, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde; on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugemens les plus terribles de sa justice, et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Eglise, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout-à-fait purgée du scandale de l'incrédulité: elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent, et ses monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi, et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes Frères, que parmi tant de libertins qui parlent au milieu de

nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule; je veux seulement établir que ces hommes impies, et fermes dans l'impiété, sont rares; et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connoître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent, tombe bientôt; et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement, et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes Frères? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement; parce qu'actuellement, c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes, qu'ils tiennent : parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion, que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paroissent dignes

de votre attention; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu; parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes Frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche: on commenee par les passions; les doutes viennent ensuite: on se laisse d'abord emporter aux égaremens de l'âge, et aux excès de la débauche; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous: c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que tandis que vous avez

vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappellez ces temps heureux où les passions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés; c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance; nous vous répondrons que les secondes si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans

les

les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui sans douter de ses châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes Frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près; ce sont les plus foibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le déréglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeller l'incrédulité au secours des passions; car elles sont trop foibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentimens, notre conscience, tous les combat au dé-

dans de nous : il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères, soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir : c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche ; il faut ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer; et comme il en coûteroit trop de les finir; et qu'on ne sauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire que le grand effort du déréglement est de nous conduire au desir de l'incrédulité : on voudroit pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédule; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus foible et plus craintive; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété; lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes,

et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paroissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être : ils voudroient bien que la religion fût un songe; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus;* (Ps. 13. 1.) c'est-à-dire, ce langage impie est le desir de leur cœur : ils desireroient qu'il n'y eût point de Dieu; que cet Être si grand et si nécessaire fût un chimère; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au-delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice, et rémunérateur de la vertu : ils le desirent; ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

En effet, il seroit trop triste et trop vulgaire

pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop foible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir et mener une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisseroit encore tous ses remords : c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout : c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacremens et de tous les autres assujettissemens de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en étoit persuadé : c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte : c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions : nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général, que nous ne croyons rien : nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en fai-

sant, que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons, comme si nous étions en effet ce que nous desirons d'être.

C'est-à-dire, qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts, et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes foibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet: c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser, et vivre d'habitude: ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur: la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens? on demeure indécis et chancelant; on jouit en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse: on vit sans vouloir savoir ce qu'on est; parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connoître. Non, mes Frères, je le répète; ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes

lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance; et qui sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentimens, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible: et il faut bien que ses ressources soient foibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement; mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première: c'est qu'actuellement si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même, vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion? vous dites-vous à vous-même: Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paroissent incroyables? Est-ce là la grande difficulté?

Ah ! vous vous dites en secret à vous-même : Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez ; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes ; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même ? ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes Frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains momens les vérités de la religion les touchent ; ils se sentent agités de vifs remords ; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres, ils se moquent de ces vérités ; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère ; il n'est guère de ces pécheurs,

de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrace éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur leur état, et dans des desirs d'une vie plus chrétienne; il n'en est guère, qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage, qu'ils ont recours alors pour se consoler; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères, et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès; ce n'est pas celle du sérieux des contre-temps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avoit son fondement dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours la même; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparoissent, ils sont dans la

même volubilité et toujours dans le même degré de leurs passions; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes Frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable; c'est que répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule; réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné: il se renferme en lui-même, comme s'il avoit encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant: il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé, à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement: vous vous trompez; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi; car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là; courez autour du lit de sa douleur; ah! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu; ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte; il n'en est plus même question; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugemens qu'il faisoit semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété: le pécheur mourant prévient là-

dessus ses soins et son ministère : il a honte de ses blasphêmes passés ; il s'en repent ; il en avoue le faux et la mauvaise foi ; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion : il ne demande plus des preuves ; il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi ; le coup, qui frappe sa chair, n'a pas éclairci les doutes de son esprit : ah ! c'est qu'il touche son cœur ; c'est qu'il finit ses déréglemens ; c'est en un mot, que ses doutes étoient dans ses passions ; et que tout ce qui va éteindre ses passions, éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs, qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété ; et qui meurent en vomissant, avec leur ame impie, des blasphêmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connoître ; car, ô mon Dieu ! vous êtes terrible dans vos jugemens, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares ; et vous savez vous-mêmes, mes Frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles. Mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étoient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique ; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avoit paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire ; il devance lui-même la proposition qu'on alloit lui faire de recourir aux remèdes

de l'Eglise ; il lève les mains au ciel ; il donne des marques éclatantes, sincères, d'une religion qui ne s'étoit jamais effacée du fond de son cœur ; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtimens de la vie future ; que dis-je ? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus foible, plus timide, plus crédule, que l'ame la plus populaire ; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple ; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment, de l'impiété, à la superstition ; de la fermeté du philosophe, à la foiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrois en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrois pas d'autre témoin de la foiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette ame qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'est ici où je voudrois assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort ; et pour les confondre par un témoignage qui ne sauroit leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O ame ! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage :

Consiste in medio, anima : (Tertull.) parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits foibles et crédules ? dites-nous si tout disparoissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paroît pas immortel, immuable, l'être de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre ? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extraneâ adversùs tuos.* Quoique vous ayez été jusque-ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avoit si étroitement unis : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extraneâ adversùs tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paroît-elle si fort à craindre ? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem ?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissemens et écouter vos prières ? si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les

suites

suites de votre destinée ? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te ?* D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentimens de crainte, de respect pour l'Etre suprême ? n'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie ? *A te testimonium flagitant Christiani, ab extraneâ adversùs tuos.*

Oui, mes Frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules ; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paroissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions ; c'est-à-dire, la vérité d'un avenir, et l'éternité des peines futures ; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposoit que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seroient rares ; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de

pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques : la contagion n'étoit pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné; on les admire, mais on seroit bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposoit que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seroient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent : on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité, ou leur fausseté, ne décide rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudroit nous le faire accroire : mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connoissent pas, qui ne veulent pas même la connoître, et qui ne desirent que de se la cacher à eux-mêmes? que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux; et qui n'ayant rien

qui flatte les passions, ne sauroit intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse? il leur importe de vivre au gré de leurs desirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie; voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point, l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avoit rien au-dessus de nous; que tout mouroit avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures, étoient des fables. Il falloit commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là; pour conclure qu'il n'y avoit rien après cette vie; que les vices, ou les vertus, étoient des noms que la politique avoit inventés pour contenir les peuples; et que les passions n'étoient que des penchans naturels et innocens, que chacun pouvoit suivre, parce que chacun les trouvoit en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sagesse, et les saducéens eux-mêmes, dans l'Evangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusoient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de

son peuple ; ni la promesse du médiateur faite à leurs pères : ils n'attaquoient que la résurrection des morts et l'immortalité des ames : ce point décidoit de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disoient-ils dans la sagesse : nous ignorons si leur nature est différente ; mais toujours leur fin et leur destinée est égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point ; jouissons de la vie ; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court ; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous. Non, mes Frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs ; et la religion n'auroit jamais eu d'ennemis, si elle n'avoit été l'ennemie du déréglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le déréglement seul qui les forme ; ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

SECONDE PARTIE.

On pourroit faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire ; on

pourroit, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisoit autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formoient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disoit ce Père, ce qu'ils n'entendent pas; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connoissent que par ouï-dire; ils blasphément ce qu'ils ignorent; et ils l'ignorent, parce qu'ils le haïssent trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connoître: *Malunt nescire, quia jam oderunt.* (Tertull.) Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore; et tout ce que la religion demanderoit de ces hommes frivoles et dissolus, qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue: *Unum gestit interdùm, ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes Frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules: ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent; car comment aimer ce qui nous condamne? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre: *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savans plus profonds et plus éclairés, lesquels après une vie

entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile, ne pouvoit refuser de se rendre; l'ont défendue contre les blasphêmes des païens; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix, de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si long-temps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie; il faudroit, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un foible qu'on n'avoit pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monumens divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphans et plus immortels; en un mot, tant d'événemens étonnans, et jusque-là inouis, qui établissent la foi des chrétiens; il faudroit des raisons

bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé, qui viendroit tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science, que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre: vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connoissance de la religion qu'ils attaquent: ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuieusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître; des hommes d'un caractère léger et superficiel,

incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvoit leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorans, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance, tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres: ils ne savent que le langage *des* doutes; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris; ils ne les ont pas formés; ils répétent ce qu'ils ont ouï; c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue: aussi ils ne doutent pas; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes: ils ne sont pas incrédules; ils ne sont que les échos de l'incrédulité: en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache; on seroit bien

fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes Frères, si la peine de ceux qui doutent étoit une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douteroit; nul ne voudroit acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en seroit capable : preuve décisive qu'on ne doute point; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes, qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre); mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentimens de retenue et de foi, qui nous laissoient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes en même temps, et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système : on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne sont rien; ils ne tiennent à rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ils ne sauroient nous le dire; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avoit été jusqu'ici la honte de l'humanité, et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits foibles et crédules; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent, que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfans et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et dans l'extravagance : c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatans opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'au-

torité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah! mes Frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu!

Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudroient pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux: ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refuse; et par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée, que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme: il s'étoit formé à lui-même ce cahos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de té-

nèbres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où hors l'impiété tout est inintelligible; et qui à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême: cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses et n'avoit besoin pour se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, et qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience. Grand Dieu! que les impies se cachent ici de honte et de confusion; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle! c'est un langage de mauvaise foi; ils donnent à la vanité, ce que nous donnons à la vérité: *Erubescant*

bescant impii... quæ loquuntur adversùs justum iniquitatem in superbiâ et in abusione. (Ps. 30. 18. 19.)

Je dis la vanité ; et c'est la grande et la dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le foible de l'incrédulité. Oui, mes Frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air : ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes ; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité

d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle ou nous vivons, qu'on ne sauroit presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connoissances, que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux et fidèles avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paroît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talens et leur réputation ; et il semble que ce seroit faire un aveu public de foiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce qu'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas, et que le souvenir de leurs talens et de leurs grandes actions, n'est venu jusqu'à nous, qu'avec celui de leur irréligion ; on se fait honneur de ces grands exemples, il paroît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se

donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il seroit honteux d'être dissolu, et de paroître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti foible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de religion paroît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paroissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ ?* (Job. 2. 9.) Hé quoi ! vous en êtes encore là ? vous êtes assez simple pour croire

tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits foibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même! c'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur; c'est un imposteur, qui voudroit nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource; c'est un furieux, qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes; que dirai-je enfin? c'est un homme ivre et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paroître incrédule. Quel abandon de Dieu! et quel abîme de fureurs et d'extravagance!

Ce que je souhaiterois, mes Frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, et c'est ici le fruit de tout ce discours;

ce que je souhaiterois, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin, que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connoître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui, même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que si l'on étoit connu pour ce qu'on est, on seroit à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus foible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est

soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable : caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle; et décider sur des points importans auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse: caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paroître sans religion; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de

l'avenir qu'ils refusent à Dieu ; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi ; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints ; et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut ; car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémoit sans la connoître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources ; de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue ; mais du moins des principes : il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra, comme il a été son ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu ; ils insultent le Seigneur qu'ils connoissent ; ils blasphément la religion qu'ils conservent encore dans le cœur ; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la

mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étoient absolument aveugles, ils seroient dignes de pitié, et leur péché seroit moindre, dit Jésus-Christ; mais maintenant ils voient; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphême contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes Frères, par notre respect pour la religion de nos pères; par une reconnoissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenoit, et ose se montrer presqu'à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent : fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit : il est si beau, et il y a tant de

dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent. Otons à l'incrédulité, en la méprisant la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paroître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi et dans l'attente des promesses éternelles. Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LA VOCATION.

Division. *I. La rareté d'une vocation véritable. II. Les périls d'une fausse vocation.*

Ire Partie. La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; mais la voie pour arriver à la sainteté, n'est pas la même pour tous les hommes; et nous ne marchons sûrement dans cette voie, que lorsque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; il n'est que trop certain néanmoins que la voie que nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous a d'abord choisie.

1° Les passions et les préjugés rendent la méprise très-commune. Souvent le choix d'un état n'est qu'une impression portée dès l'enfance; et, avant que nous sachions ce que nous sommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour se

choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : une dignité qu'on espère dans l'Eglise engage au ministère; la mort d'un aîné fait quitter l'état ecclésiastique ; un dépit, une liaison d'amitié décide de notre destinée : comment ne vous pas méprendre, en usant de si peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcusable devant Dieu, lui qui a dû instruire ses enfans sur l'importance de ce choix d'un état.

2° Seconde source de nos méprises : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature qui seul d'ordinaire en décide; on n'attend d'autre marque de vocation que le rang de la naissance ou la situation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu emploie ces signes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destine; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle : chaque état demande des talens particuliers, et ces talens ne sont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3° Troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : c'est que l'on n'examine pas quelle est la voie que la religion et la raison veulent que nous choisissions, et qui, eu égard au caractère de nos penchans et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Je ne dis pas que tous les hommes se retirent dans les solitudes, et renoncent aux emplois et aux professions publiques qui font l'ordre et l'harmonie

de la société : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'est pas l'état, c'est la vocation de Dieu, qui fait toute notre sûreté. Mais ce que je veux dire, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de donner la préférence au sentier qu'on choisit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les secours et par les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement et saintement la carrière : or sur ce principe, que de vocations défectueuses! Quels motifs font suivre l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Eglise ? la cupidité seule fait la diversité de nos destinées ; et Dieu que nous n'avons pas consulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favorisant les passions qui nous l'ont inspiré.

4° Si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos méprises. Comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume ; cependant ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, et personne presque ne

ne prend dans son propre cœur, le choix qu'il fait de son état. De-là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de troubles dans les familles, tant de révoltes, d'ennuis et d'amertumes dans les cloîtres; chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui, et nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place.

IIe Partie. De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez :

1° Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur nous; et c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant. Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées : pourquoi ? parce que Dieu seul nous connoît; lui seul peut juger des rapports divers de vice et de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; et par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-mêmes un état, puisque nous ne nous connoissons pas assez nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2° Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours et des graces dont elle nous

prive. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls : or pour participer à ces graces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés; autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire qui, est hors de son devoir, et n'a nul droit à ses bontés. Hélas! si tant d'ames périssent tous les jours avec les graces même attachées à leur état, si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes, quand elle y marchera toute seule ?

On est surpris quelquefois que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré : la raison n'en est pas difficile à trouver; tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. Voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation; et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables !

3° Troisième raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre; on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce défaut est une de ces fautes dont on n'a presque jamais de remords; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne

faites pas, le mal que vous autorisez; si vous êtes intrus dans le lieu saint, la perte de tant d'ames qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grace et le salut; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modèle : voilà, vous qui inspirez à vos enfans des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous prescrire ? quelles mesures prendre? Il est des engagemens que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre et de changer; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut?

Oui; et c'est une vérité de foi, que, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; et Dieu n'est pas tellement assujéti aux lois de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup,

consultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; attirez sur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, et que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sûre voie pour vous; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles, en examinant bien toutes les démarches et la suite de votre vie.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre; vous êtes loin du royaume des cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre : mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu : vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémissement, et une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LE MAUVAIS RICHE.

Division. *I. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui ne paroît accompagnée ni de vice ni de vertu. II. Dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée : c'est le sujet de cette homélie.*

Ire Partie. Il y avoit dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier crime; il étoit né heureux. Jésus-Christ n'ajoute rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même à ce point d'abondance et de prospérité; ni qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il étoit riche.

2° Il étoit vêtu de pourpre et de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuse ; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense, on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion et de crime. Il étoit vêtu superbement : voilà ce que lui reproche Jésus-Christ.

3° Il se traitoit tous les jours magnifiquement ;

mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès; et il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé de viandes défendues par la loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences et des jeûnes qu'elle prescrivoit. A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès et de la débauche; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes; sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui, sa probité n'est point attaquée, et on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent et intéressent la société.

Or, tel que Jésus-Christ vous dépeint ce riche, vous paroît-il fort coupable? De quoi s'agit-il? il étoit riche, bien vêtu, faisoit bonne chère : si j'en juge par vos mœurs et vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent? un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur......

4° Vous m'opposerez peut-être la dureté du mauvais riche, et vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrois vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais riche? rapprochons les circons-

tances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent et trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsque Abraham apprend à ce riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés: Lazare étoit nu, et vous ne l'avez pas revêtu; il avoit faim, et vous ne l'avez pas rassasié. Mais, que lui dit-il? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie: vous n'avez rien souffert sur la terre; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité: vous avez cherché votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu: les larmes de Lazare sont essuyées; mais vos ris et vos consolations se changent en des tourmens qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes Frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour un chrétien, de n'avoir point de vertu? Un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle et délicieuse; et un disciple de l'Evangile, un membre de Jésus-Christ crucifié, seroit traité plus favorablement, en ne refusant rien à ses sens, et en s'abstenant simplement des plaisirs injustes et honteux!

C'est une vérité du salut, que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de Jésus-Christ. Or, pour ressembler

à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste? le grand modèle de toutes les vertus reconnoîtra-t-il pour son disciple un homme qui n'en a aucune? et cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes pour le salut, que lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, et que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignoit que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée, selon le monde; et voilà précisément la réponse de ces chrétiens voluptueux et indolens, de ces vertueux du siècle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable, selon le monde; mais ils ne sont pas chrétiens; pourquoi? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses desirs; parce que les chrétiens sont spirituels, et que ces mondains sont encore tout charnels.

Si pour être chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès: le paganisme nous a fourni des hommes sages, attachés au devoir par des principes de gloire et d'honneur! ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées; c'est l'Esprit de Jésus-Christ crucifié.

IIe Partie. Lazare meurt, et est porté dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées! le riche est enseveli; le mot est remarquable : le corps de Lazare, abandonné, trouve à peine un peu de terre qui couvre son corps. Lazare meurt, et on ignore à Jérusalem qu'il ait vécu : le riche meurt, et sans doute la pompe et la magnificence le suivent jusqu'au tombeau : mais à quoi lui sert tout cet appareil? son ame précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno*. Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

1° A peine le riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il lève les yeux en haut : quelle surprise pour un homme, qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchoit, sûre selon le monde, pût conduire à la perdition! il lève les yeux, et voit de loin Lazare revêtu de gloire et d'immortalité; première circonstance de son supplice. Quel parallèle alors! quels desirs de lui avoir ressemblé! quelle rage de ne lui ressembler pas! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vue des ames bienheureuses, et la pensée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2° la présence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés; mais ici un mouvement rapide

portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il étoit créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté ; et cette vue le tourmentera plus cruellement encore, que le sentiment de la fureur et de la justice de Dieu.

Nous sentons foiblement ici-bas l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu, parce que les faux biens qui nous environnent, nous occupent et nous partagent ; mais, l'ame séparée du corps, tous ces fantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur le fera sans cesse retomber sur lui-même, et le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée ! être éternellement malheureux, par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue !

3° Le riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus durant sa vie : autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette ame de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle est ! ces jours passés ne sont plus, et ne font que rendre plus affreuse l'amertume de la condition présente. Ajoutez à ce souvenir, celui des biens de la grace dont elle a abusé : c'est ici ou le réprouvé, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4° Autre malheur du riche réprouvé: les peines présentes qu'il endure. *Je souffre*, dit-il, *d'extrêmes tourmens dans cette flamme.* Il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle; et elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien! répondoit autrefois saint Chrysostôme aux grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité : écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5° Ce n'est pas tout: ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'ame réprouvée perce dans la durée de tous les siècles; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées, et l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui; tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce que ses scandales durent encore : et il demande leur conversion, comme

un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les exemples, et que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'elles vous inspiroient pour le plaisir?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? vous avez Moïse et les prophètes: si les vérités de l'Ecriture ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir; et ce mort ressuscité à vos yeux laisseroit encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les livres saints; commencez par-là vos journées, et finissez-les toutes par-là; puisque c'est-là le seul moyen que Jésus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Là vous trouverez les vérités les plus simples et les premiers fondemens de la doctrine du salut.

LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

DIVISION. *I. L'excès de la passion de l'impureté, marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue. II. L'excès de la miséricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

Ire PARTIE. *L'excès de la passion marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.*

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu et l'ame voluptueuse, et ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Evangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens; mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, et rend insipides toutes les choses du ciel.

2° Il n'en est point qui laisse moins de ressources pour revenir à Dieu, quand on s'en est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grace, et les biens de la nature. La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin: il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque dans leur source; et la foi,

ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés: vous aviez reçu en naissant une ame si pudique; vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez reçu en naissant des talens heureux; depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3° Troisième caractère du vice honteux dont nous parlons: ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même: premièrement, par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens, inséparables de cette passion. Troisièmement, par les nouveaux desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatrièmement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4° Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'est un bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes ; et le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, et en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures.

IIe Partie. *Voyons dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle et les consolations de sa pénitence.*

1° Le premier caractère de sa passion avoit été de mettre comme un abîme entre lui et la grace, par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles. Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, son dégoût affreux pour les choses du ciel, se change en un saint desir de la vertu et de la justice : *combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison*

de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim! Autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisoit frémir, la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable; il commence maintenant à envier la destinée de ces serviteurs, de ces ames fidèles qui lui sont attachées. Troisièmement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation : il ne renvoie point à l'avenir; il ne loue pas la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les règles saintes : la véritable douleur parle moins et agit plus promptement. *Je me leverai*, dit-il : *Surgam :* j'ai un père tendre et miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant; j'irai dans sa maison sainte : *Ibo ad patrem ;* j'irai répandre à ses yeux toute l'amertume de mon ame; je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.*

2° Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! il semble que Dieu veut être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitens. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin, et court au-devant de lui : il faut peu de

chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une ame touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille? il court vers son enfant; il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches, il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum:* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une ame, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-temps vécu privé par ses déréglemens. Le père de famille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste : *Adducite vitulum saginatum; manducemus et epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel

et des sacrifices, de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, etc. L'ame regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grace vient de la dégoûter?

3° Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'avilissement et dans le dernier mépris: l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence: on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence; on lui donne même la préférence sur son aîné: c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient ou d'insensé ou de méprisable; on n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

PROPOSITION. *L'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères celui qui laisse le moins d'espérance de salut; parce que toutes les ressources utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconstante et légère, qui tantôt, touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt, oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères.*

1° La première ressource, utile pour ramener une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grace emploie pour la conversion d'une ame mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avoit jamais vus: alors le voile qu'elle avoit sur les yeux, tombe tout d'un coup; elle est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un foible usage pour l'ame inconstante et légère: les vérités de la foi ne font plus désormais d'impression sur elle, parce que ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières: elle a vu clair et dans la vanité des choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité: ces vérités ont perdu à son égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette ame dans la connoissance de la vérité? qu'apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses momens de pénitence; et c'est de l'im-

pression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie: qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre? Il peut encore l'éclairer; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre? elle s'est familiarisée avec la vérité et avec ses passions: elle s'est accoutumée à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de ses foiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, comme dit un apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, et qu'elle n'eût jamais connu la vérité!

2° Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la justice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ses passions et de ses remords. Rien n'est plus doux que ces premiers momens, où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions, vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, ame inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser,

l'amollir; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde; je vous le dis en tremblant, les conversions des ames qui vous ressemblent, sont très-rares. L'arrêt de Jésus-Christ là-dessus, est décisif et terrible : il dit qu'une ame comme la vôtre, n'est pas propre au royaume de Dieu : c'est-à-dire, que ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, la rend inhabile au salut : d'où vient cela ? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une ame forte et sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien; et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui, sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au royaume de Dieu.

3° La troisième ressource utile aux autres pé-

cheurs, ce sont les sacremens : or cette ressource devient un écueil à l'ame inconstante et légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, et qui vient enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une ame familiarisée avec sa confusion; il est rassuré contre lui-même, il ne rougit plus de ses aveux. Ecueil, secondement, par la dissimulation inséparable des rechutes. Ecueil, troisièmement, par le sacrilége inévitable dans les rechutes; car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes : non que la grace du sacrement établisse l'homme dans un état constant et invariable de justice; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes; on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines et des travaux infinis : c'est un ouvrage solide; donc ce qui s'écroule en un instant n'étoit bâti que sur le sable mouvant : c'est un ouvrage

sérieux sur lequel on délibère long-temps ; or une entreprise long-temps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir. Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces ames inconstantes et légères, comme des dérisions publiques des sacremens, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères ; et ils les éloignoient désormais de l'autel sacré. Je sais qu'on ne doit point aggraver le joug, et qu'un excès de sévérité ne déshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées ; et plût à Dieu, ame infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, on ne vous verroit pas encore la même après tant de sacremens et de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même ? vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges.

J'avois donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut étoit le moins propre au royaume de Dieu, parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA IIIe SEMAINE.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles sont les causes du petit nombre des élus ? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

Ire PARTIE. *La première cause du petit nombre des élus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens.* Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous?

1° Etes-vous innocent ? Dans ces temps heureux où l'Eglise n'étoit qu'une assemblée de saints, il étoit rare de trouver des fidèles, qui, après avoir été régénérés dans le sacrement de Baptême, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu chrétien a porté avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères; la terre, comme dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; le sel même de la terre s'est affadi. Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes ; tous se sont égarés: l'âge a peut-être calmé les passions dans plusieurs; un coup de la grace a peut-être changé leur

cœur :

cœur : mais quelle a été leur jeunesse ? il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence : or,

2° Etes-vous pénitent ? Mais où sont-ils les pénitens ? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux ? la parole de saint Ambroise, qu'il y a encore plus d'innocens que de pénitens, est terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitens sont rares, examinons ce que c'est qu'un pénitent : un pénitent, disoit autrefois Tertullien, c'est un fidèle qui sent, tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, et qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, etc. Voilà en abrégé ce que c'est qu'un pénitent : or, encore une fois, où sont parmi nous les pénitens de ce caractère ? Les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples, qui, quoique moins coupables que nous, passoient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour : ainsi si l'on voyoit encore des pécheurs dans ces temps heureux, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ;

ils sont pécheurs, ils en conviendroient; et vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitens, et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, etc., vous ont dégoûté des créatures; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés : car montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence; il n'y en a point : cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, et vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au salut ? mais sur quel titre ? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même ; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche; vous n'êtes donc pas du petit nombre des élus.

IIe Partie. *La seconde cause du petit nombre des élus, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut.*

Par exemple, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la

fortune et altérer les affaires ; cependant quoi de plus opposé aux règles de la modération chrétienne ? C'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise ; l'usage veut que les jeunes personnes du sexe soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire ; êtes-vous né avec un nom ? il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses et de dépenses, et faire votre idole de la fortune ; êtes-vous jeune ? c'est la saison des plaisirs, etc. Voilà la doctrine du monde. Or qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? est-ce la doctrine des saints ? sont-ce les lois de l'Eglise ? point du tout, c'est l'usage : voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvoit prescrire contre les règles que Jésus-Christ nous a laissées, et auxquelles ni les temps ni les siècles ne sauroient jamais rien changer : mais vous ne pensez pas que ce que vous appelez aujourd'hui usage, étoit des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré ; que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : et moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez

pas à ce siècle corrompu, vous dit l'Ecriture: or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre des justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même sort qu'eux; c'est parce que presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres, il faudroit au contraire se dire à soi-même: il y a dans l'Eglise deux voies, l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie: de quel côté suis-je? suis-je avec le grand nombre? je ne suis donc pas dans la bonne voie. Voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle; si Esther dans la cour d'Assuérus se conduisoit comme les autres femmes de ce prince; enfin voyez si, dans tous les siècles, les saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont-là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre: mais avons-nous donc un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? S'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des exemples dangereux et inutiles; mais pouvons-nous le penser raisonnablement? Ne nous rassu-

rons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions, seront les compagnons de notre infortune.

IIIe PARTIE. *La troisième cause du petit nombre des élus, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut.*

1° Vous avez renoncé au monde dans votre baptême; et le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens et sur les maux de cette vie: voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes: or, est-ce là votre situation, par rapport au monde? où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient?

2° Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs: or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

3° Vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite

que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires : le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égaremens le droit de reprendre les autres, et ses mœurs ne laissent plus de crédit et d'autorité à ses paroles : mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité et à l'autorité, les justes ajoutent dans leurs instructions les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente, qui loin de condamner sans indulgence, et de corriger sans discernement, sait choisir ses momens, et ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse ; telles sont les instructions des justes.

2° Ils servent au salut des méchans en se trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet si les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs ; et ils croiroient la vie chrétienne impossible, parce qu'ils la verroient sans exemple : mais dans quelque situation que la providence les ait fait naître, ils trouvent des justes de leur âge et de leur état, qui observent la loi du Seigneur ; leur exemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité et à la justice, et qui lui parle sans cesse au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais l'exemple des justes la lui persuade.

3° Les justes mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs prières. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, ce sont les prières et les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'Eglise, parce qu'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain.

Mais, en second lieu, les justes servent aussi à la condamnation des méchans. On a beau dire que la vertu est rare; il est encore sur la terre des ames pures et fidèles : vous en connoissez, pécheurs, dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or, des ames de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses : car, que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple ou n'affoiblisse, ou ne confonde? Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints, qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

II° Partie. *Les méchans sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

1° Ils servent à leur instruction. Car, comme la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, l'exemple des méchans leur fournit des leçons continuelles : Premièrement, de vigilance : s'ils sont tentés de s'affoiblir, ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons qu'ils

victoires. Troisièmement, les scandales et les déréglemens des pécheurs affligent les justes, et arrachent à leur piété des gémissemens de zèle et de compassion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde, d'un œil sec, tranquille, indifférent? les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées?

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE

DU VÉRITABLE CULTE.

Division. *I. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété. II. Mais n'en abusez pas.*

Ire Partie. *Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent: mais depuis notre chute, notre ame enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. De-là les pratiques de la loi multipliées à l'infini; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même

même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allègue trois prétextes, pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion.

1° L'inutilité de l'extérieur. On pourroit d'abord demander à ces sages du monde, si en bannissant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils sont du moins fidèles à cet essentiel auquel ils se retranchent; et s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde : en ce cas-là, ils ne s'aviseroient guère de disputer à Dieu les dehors : c'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte; ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui, avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connoître les faveurs secrètes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les foibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les justes par

le spectacle de notre changement, pour confondre les impies, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puisque vous l'exigez des serviteurs de Dieu, et que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété?

2° La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité et sa foiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'est là, dit-on, la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des ames les plus basses et les plus viles : c'est pourtant dans le réglement des moeurs qu'il faudroit se piquer de force et d'élévation; car c'est en cela que consiste la véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, à maîtriser ses passions; voilà ce qui fait les grandes ames, et voilà où en sont les justes que le monde méprise tant, et qu'il regarde comme des esprits foibles et vulgaires.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages de la religion autorisés par la foi et la piété de tous les siècles et de tous les justes, comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais vos occupations les plus sérieuses, et les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus

dignes de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un esprit de foi et de religion ? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde et de ses vanités, et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion : ainsi les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît grand et merveilleux, comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

3° Le monde oppose aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il est à propos de les combattre, et c'est ce que nous allons faire.

IIe Partie. *N'abusez point des pratiques extérieures de piété.*

1° Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne de cet esprit de foi et d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine ; toute religion qui se borneroit à de purs dehors, seroit indigne de l'Etre suprême : cependant c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Eglise ;

jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété réelle et intérieure. Ce n'est pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte et hypocrisie : non, c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de la confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illusion; elles croient que tout est fait, lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres : mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentimens intimes et réels qu'ils ont pour nous, et si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, se paiera d'un vain extérieur, et de simples bienséances ? cependant on y met sa confiance sous prétexte que :

2° Ces pratiques extérieures sont saintes : mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience, le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres; il se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes; il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion; il est semblable au peuple juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant

jusqu'à la fin dans son aveuglement, parce que ces dehors extérieurs nourrissoient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Evangile, que les grands pécheurs, les impies, les publicains, se convertissent; mais les pharisiens, les demi-chrétiens, les ames en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs et les maximes du monde, ne se convertissent jamais.

3° Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, mais on en abuse, et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables : ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la règle là-dessus : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. La charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état.

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE.

PREMIER SERMON — SUR LA TIÉDEUR.

La tiédeur rend notre justice incertaine. I. Parce qu'elle éteint en nous le desir de la perfection. II. Parce qu'elle nous met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses. III. Parce qu'elle ne laisse plus dans l'ame aucun caractère de la charité habituelle.

Ire Vérité. Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection de son état. Jésus-Christ l'ordonne: Soyez parfaits, nous dit-il, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait. Saint Paul regarde ce point comme le seul essentiel : oubliant tout ce qui est derrière lui, sans cesse il avance vers ce qui lui reste de chemin à faire; c'est en cela que consiste la vie de la foi; elle n'est qu'un desir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, qu'un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, qu'un gémissement excité par le sentiment de nos misères et de notre corruption, qu'un combat journalier de l'esprit contre la chair. Or ce desir de la perfection ne subsiste plus dans une ame qui se borne à l'essentiel de la loi, qui se fait un plan de sa négligence, qui regarde comme des œuvres de surcroît celles qu'elle pourroit faire de plus.

En vain regardez-vous la perfection chrétienne comme le partage des cloîtres et des solitudes. Les moyens qu'emploient les ames retirées du monde pour y parvenir, ne sont que de conseil, je l'avoue; mais la fin à laquelle elles tendent est de précepte, c'est la fin générale de tous les états.

IIe Vérité. Tous les péchés ne sont pas mortels; mais il y a mille transgressions douteuses par rapport aux circonstances, et sur lesquelles il est difficile de faire l'application des règles établies, pour discerner le crime d'avec la simple offense. C'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la malice de ces sortes de fautes. Saül épargne le roi des Amalécites, et il est réprouvé de Dieu; Josué épargne les Gabaonites, et Dieu lui pardonne : c'est que l'infidélité de l'un vient d'un fonds d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu; et que celle de l'autre est une précipitation, une surprise, et part d'un cœur encore soumis et religieux. Or connoissez-vous toute la corruption du vôtre? Paul ne se flatte pas de connoître le sien; il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : David est dans la même incertitude; il prie Dieu de le purifier de ses infidélites cachées : et vous croyez connoître l'état de votre conscience, vous dont presque toutes les actions sont douteuses, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin? et vous vous calmez sur des infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice,

dont vous ne voyez aucune marque au dehors Ah ! vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle : *Nescis quia tu es miser, etc.*

Une ame tiède est moins capable que toute autre de juger de son état ; la tiédeur épaissit ses ténèbres, elle calme ses remords ; les guides les plus expérimentés sont dans l'embarras, elle y est toujours elle-même, et sent en soi quelque chose de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuse. Il suffit d'en faire le détail pour montrer combien il est en effet difficile de décider si elles ne sont pas de vrais crimes.

IIIe Vérité. La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de tiédeur. 1° La charité nous fait aimer Dieu et sa loi par-dessus toutes choses. Ce caractère peut-il subsister avec l'attention à étudier ses droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on se croit étroitement obligé, à n'éviter que ce qui est visiblement digne des peines éternelles ? Agir ainsi, c'est se conduire en enfant prodigue ; c'est se comporter en esclave ; c'est n'aimer véritablement que sa propre satisfaction, que ses intérêts, que soi-même.

2° Un autre caractère de la charité est d'être timorée : elle rend l'ame plus clairvoyante, elle l'entretient dans un saint tremblement, dans de pieuses perplexités, dans une défiance continuelle ; au contraire, la prétendue charité des ames tièdes est ce qui les rassure ; peut-elle être si opposée

à elle-même, et produire des effets si différens ?

3° Enfin la charité est vive et agissante. C'est un feu qui peut quelquefois être couvert; mais il en sort toujours des étincelles, et enfin il se rallume. Rien ne ranimant celle des ames tièdes, qu'il est à craindre qu'elle ne soit réellement éteinte ! Cependant elles demeurent tranquilles dans cet état; elles s'y fixent sans scrupule; elles se croient tout au plus endormies : peut-être, par un jugement terrible de Dieu, leur guide pense-t-il de même, tandis que Jésus-Christ les déclare mortes, comme autrefois Lazare. Ah ! c'est la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'est point la vie de la grace, et qu'une vie de paresse est un état de mort. Au commencement de votre conversion vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices; pourquoi les rendriez-vous inutiles, en refusant d'en faire de moins considérables ? *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras, quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.*

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE.

SECOND SERMON — SUR LA TIÉDEUR.

La *tiédeur annonce une chute certaine : I. Parce que les graces spéciales, nécessaires pour*

donnant à Dieu sans réserve ; que les ames qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui se relâchent de leur première ferveur, sont sur le point de retomber dans le crime ; et que c'est sur ces indices que les gens même du monde, prophétisent la rechute des personnes qui s'étoient converties.

IIe PARTIE. *Nous pouvons affoiblir nos passions, mais elles ne meurent qu'avec nous : c'est en les combattant qu'on les apaise ; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur n'étant rien autre chose qu'une indulgence habituelle envers les passions, les fortifie donc continuellement.* De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'ensuivent trois effets également funestes. Premièrement, dans les occasions essentielles, le devoir trouve en nous des difficultés insurmontables : il en trouve bien quelquefois dans les ames les plus ferventes, et qui mortifient le plus leurs penchans ; comment des cœurs à demi séduits seroient-ils à l'épreuve de ces difficultés ? Secondement, le crime s'aplanit, et n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une simple faute ; nous nous sommes si fort approchés du crime, que nous franchissons le dernier pas sans le savoir ; une apparence de vie nous rassure, et nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troisièmement, notre cœur demeurant toujours au-dessous de ce qu'il se propose, nous tombons dans le crime, parce que nous n'avons résolu précisément que de l'éviter ; les justes mêmes doivent

doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu : à combien plus forte raison y sont obligées les ames tièdes, que le poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avoient cru arriver ? En vain voudrions-nous nous excuser, en disant que nous sommes foibles ; c'est précisément parce que nous le sommes, que nous devons être plus circonspects et plus fervens.

IIIe Partie. *Les secours extérieurs de la religion sont inutiles aux ames tièdes.* Premièrement, les sacremens sont pour elles des remèdes usés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, et par la confiance qu'ils leur inspirent : n'opérant plus en elles un accroissement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'est plus pour elles qu'une occupation oiseuse, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit : rien ne les soutient, ni ne les défend, ni les ranime ; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable ; dans cet état un souffle les renverse, et pour les voir tomber, il n'est pas même nécessaire de les voir attaquées.

Au reste, où l'expérience parle, les raisonnemens sont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs ; remontez à la source de vos désordres : cette source étoit imperceptible ; il en est sorti un torrent qui vous inonde : la tiédeur vous a conduits insensiblement dans l'abîme où vous êtes. Le démon ne propose pas le crime du premier coup ; il attaque en serpent avant

que d'attaquer en lion. Les crimes ne sont pas le coup d'essai du cœur ; la chute de David fut préparée par l'oisiveté et par l'indiscrétion ; celle de Salomon, par une vie molle ; celle de Judas, par l'amour de l'argent ; celle de Pierre, par la présomption. Levez-vous donc, ames lâches : le Seigneur est le Dieu des forts ; il ne récompense que le courage et le travail ; son royaume n'est pas la chair et le sang, mais la force et la vertu de Dieu.

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE.

LA SAMARITAINE.

SEMBLABLES *à la femme de Samarie, nous opposons à la grace de Jésus-Christ trois excuses. I. Celle de l'état. II. Celle de la difficulté. III. Celle de la variété des opinions et des doctrines sur la règle des mœurs.*

Ire PARTIE. Lorsqu'on nous propose le modèle d'une vie chrétienne, nous répondons qu'une vie si réglée est inalliable avec notre état, et que le monde a ses usages comme le cloître. Mais, 1° La religion ne distingue que deux sortes de devoirs, dont les uns sont particuliers à chaque état; les autres, sans distinction d'état sont communs à tous ceux qui ont été baptisés : êtes-vous moins chrétiens que les solitaires ? avez-vous une autre espérance, un autre Evangile, un autre chef,

une autre patrie, d'autres obligations essentielles, ou au moins des exceptions et des dispenses accordées par Jésus-Christ? ses maximes sont les devoirs du monde, puisque c'est par elles que le monde sera jugé.

2° Cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas, ne provient que de la corruption des mœurs. Elle étoit inconnue aux premiers fidèles; ils avoient tous renoncé au monde: être chrétien et n'être plus du monde, c'étoit pour eux la même chose: vous êtes du monde, dites-vous? c'est votre crime, et vous en faites votre excuse?

3° De quoi prétendez-vous être dispensés en disant que vous êtes du monde? De la pénitence? oui, si vous y vivez plus saintement: de la prière? oui, si vous y avez moins besoin du secours de la grace: de la retraite? oui, si le commerce du monde vous porte à Dieu: de la vigilance, des efforts? oui, si les passions sont moins vives dans le monde, les obstacles plus rares, les devoirs plus faciles à remplir.

4° La foi doit être plus ferme dans le monde que dans le cloître, la charité plus enracinée, la vigilance plus soutenue, la prière plus fervente, la résistance plus fidèle; les pratiques du cloître ne sont que des moyens particuliers prescrits pour faire observer plus sûrement des devoirs communs à tous les états: avec moins de secours et plus d'obstacles, vous avez les mêmes obligations à remplir; des vertus sans la pratique desquelles

vous êtes perdus, sont plus difficiles à pratiquer dans le monde que dans le cloître. Les austérités que vous reléguez dans le cloître, y sont donc moins nécessaires que dans le monde : cependant les solitaires trouvent encore dans leurs asiles des sujets de crainte, des combats, des agitations; et vous, au milieu des périls, vous seriez dispensés de veiller?

5° Enfin, comparez votre vie passée avec celle des solitaires, les satisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent; et vous verrez si les gémissemens, les privations, les austérités, sont leur partage plutôt que le vôtre. Si la femme de notre Evangile fût née à Jérusalem, cet avantage auroit pu lui faire un motif de sécurité : vous pourriez en avoir un, si vous viviez dans la solitude : vous êtes du monde, comme elle étoit de Samarie; comme elle, vous nous opposez un état qui vous éloigne du salut.

IIe Partie. On diffère sa conversion, parce qu'on se flatte que c'est une démarche facile; lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, on se rebute par la difficulté de l'entreprise. Le moyen, dit-on, de sonder les abîmes d'une conscience si long-temps souillée, de refondre un caractère fragile et opposé à la piété, de mener une vie chrétienne, dont le détail est effrayant.

Mais, 1° l'état déplorable de votre conscience devroit lui-même vous porter à l'entreprise qui vous fait peur. Est-ce donc la connoissance de vos maux qui vous éloigne du remède? est-ce le

sentiment de votre esclavage qui vous fait refuser votre liberté? souffrez-vous moins en cachant vos plaies? C'est votre soulagement qu'on vous propose, en vous invitant à les découvrir au ministre de Jésus-Christ; vous avez tout à attendre de sa charité : dès que vous aurez ouvert votre cœur, la paix y renaîtra; toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes.

2° Vous désespérez de pouvoir réformer votre caractère. Mais quand cette réforme vous coûteroit plus qu'à un autre, n'avez-vous point plus de crimes à expier? d'ailleurs l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez les violences que vous vous faites tous les jours pour le monde? N'êtes-vous pas obligé sans cesse de surmonter vos penchans, de gêner votre tempérament, de sacrifier vos inclinations, de vaincre vos passions, ou de les contrefaire? Ces contraintes vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile. De plus, cette réforme est peut-être moins difficile maintenant; l'expérience vous a désabusé; la bienséance exige de vous des mœurs plus sérieuses; mille contre-temps vous ont dégoûté du monde, et vous ont appris qu'il vous goûtoit moins. Au milieu de ses amusemens vous ne trouvez plus qu'inquiétude et qu'ennui; tout cela vous prépare à l'oublier, à le mépriser. Enfin la conversion est-elle l'ouvrage de l'homme? ce qu'il ne peut seul, ne le peut-il pas aidé de Dieu? Les cœurs les plus corrompus sont quel-

quefois ceux où la grace opère de plus grandes choses; elle change les inclinations, elle forme un cœur nouveau, elle est plus forte que la nature.

3° Les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, et il ne vous semble pas que des hommes puissent accomplir exactement l'Evangile. C'est une excuse injurieuse à Dieu; l'Evangile étant sa loi, est nécessairement une loi sage, conforme à nos besoins, proportionnée à notre foiblesse, utile à nos misères : Dieu, en la donnant, n'a point cherché son intérêt, mais le nôtre; et rien en effet de si propre que cette loi à nous rendre heureux. Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin; n'ayant pu anéantir l'Evangile en rendant Jésus-Christ méprisable, il a essayé de l'anéantir, en faisant passer cette loi pour impraticable : *Lex illa divina, ineffabilis; sed quis illam implet?* D'ailleurs cette excuse est injuste dans la bouche de ceux qui l'allèguent; ils se plaignent de l'impossibilité de la vie chrétienne, et ils n'en ont jamais fait l'épreuve : qu'ils prononcent sur les peines et les dégoûts de la vie du monde, leur jugement est recevable; n'ayant point essayé de la vertu, ils ne doivent pas décider de ce qu'ils ne connoissent point. Rebutés comme les Israélites, ils disent que la terre où on veut les faire entrer est couverte de monstres et de géans : *Terra devorat habitatores suos.* Témoins du contraire, nous leur disons, comme Josué et Caleb, que cette terre est excellente : *Terra quam circuivimus valdè bona est.* Oui,

si vous connoissiez le don de Dieu, les consolations qu'on éprouve à son service, la tranquillité qu'on y goûte, les facilités que la grace y ménage à notre foiblesse, vous ne différeriez pas un instant votre conversion : vous ne craignez la vertu que parce que vous ne la connoissez pas.

III[e] Partie. La dernière excuse qu'oppose le pécheur, c'est la variété des opinions sur le réglement des mœurs ; de cette variété il conclut que l'Evangile ne renfermant rien de trop assuré, il peut vivre tranquille dans ses égaremens.

Mais, 1° il n'y a que des ames timorées qui puissent se plaindre que cette variété d'opinions les jette dans la perplexité : ne croyant jamais marcher par un chemin assez sûr, elles ont des doutes sur lesquels il n'est pas toujours facile de prononcer, et elles peuvent trouver dans le sanctuaire ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme. Mais le déréglement de la Samaritaine étoit clair pour elle ; il n'y avoit ni à Jérusalem, ni à Garizim, aucune loi qui pût l'autoriser : de même, pécheurs, il n'y a point de variété de sentimens par rapport à vos passions honteuses ; partout on vous condamne ; partout on vous dit que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles, n'entreront point dans le royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions ne vous ramène point à la vérité. Commencez-donc par renoncer à des désordres qui n'ont pour eux aucun suffrage, pas même le vôtre : adorez Dieu en esprit et en

vérité; alors ne cherchant que Dieu partout, partout vous le trouverez; alors vous gémirez devant le Seigneur de la variété des décisions, et vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité.

2° On n'allègue cette frivole excuse, que parce qu'on ne veut point se convertir. A l'exemple des Samaritains, on ne sait ce qu'on adore : on veut retenir comme eux le fond de la religion; mais comme eux on y veut mêler des usages profanes et favorables aux passions : la conscience ne ratifiant point ce mélange, on n'est pas d'accord avec soi-même : pour se calmer, on suppose que les ministres eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux; on fonde sa sécurité sur leurs dissensions prétendues; et parce qu'on craint la vérité, on est bien aise qu'elle soit obscurcie.

Telle étoit la disposition de la Samaritaine. Sollicitée au dedans et au dehors, elle vouloit encore différer sa conversion : Quand le Messie sera venu, dit-elle, il nous annoncera toutes choses; c'est moi-même, lui répond Jésus-Christ, et si vous laissez perdre l'heureux moment où je vous parle, vous périssez sans ressource. Jésus-Christ nous dit la même chose : Voici le don de Dieu; ne différez plus une conversion que vous avez attendue en vain de l'âge, du loisir, de la rupture de vos engagemens : voici le moment favorable, regardez-le, ou comme le comble de mes miséricordes sur votre ame, ou comme le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Division. *I. Le devoir de l'aumône établi contre les vaines excuses de la cupidité. II. Le devoir de l'aumône sauvé des défauts mêmes de la charité.*

Ire Partie. Un peu d'attention à la sagesse de la providence, aux lois de la nature, à celles de la religion, suffit pour persuader le monde que l'aumône est un devoir. Mais on allègue différens prétextes pour s'en dispenser : on n'est pas assez riche ; les temps sont malheureux ; il y a trop de pauvres à secourir.

Première excuse. Sans avoir un revenu infini, on a, dit-on, une infinité de dépenses à faire. Mais s'il est vrai, d'une part, que les bornes du nécessaire ne sont pas également étroites dans tous les états ; de l'autre, il est incontestable que le superflu des riches appartient aux pauvres. Ce principe supposé, je fais quatre questions. Je demande premièrement, si c'est à la cupidité à régler le nécessaire? si c'étoit à elle, plus on auroit de passions à satisfaire, moins on seroit obligé d'être charitable : c'est donc à la foi à le régler ; or la foi adjuge aux pauvres ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes

et les abus du monde. Je demande, secondement, si pour être né riche, on en est moins chrétien? Non, sans doute, ou bien il faut dire que ce n'est qu'aux pauvres que Jésus-Christ a défendu le faste et les plaisirs. L'Evangile interdit aux riches tous les avantages qu'ils peuvent, selon le monde, retirer de leur prospérité. Ce n'est pas pour vous que vous êtes nés opulens, mais pour la veuve et l'orphelin : vos biens sont des dépôts mis en vos mains pour leur être conservés plus sûrement : vous n'êtes que les ministres de la providence envers eux : sans cela votre élévation ne seroit pas l'ouvrage de Dieu. Je demande, troisièmement, ce que peuvent retrancher aux besoins prétendus des riches, les *modiques* largesses qu'on leur demande ? Dieu n'exige pas qu'ils vendent leurs biens, leurs palais; mais il exige que la dépense qu'ils feront ne les mette point hors d'état de couvrir la nudité de ses serviteurs; que de leurs tables délicates il tombe quelques miettes pour les Lazares; que leur goût pour les peintures ne leur fasse pas oublier les images vivantes de Jésus-Christ; que tandis que le jeu est un gouffre où va fondre tout leur bien, ils n'en allèguent pas la médiocrité, lorsqu'il s'agit de soulager leurs frères. Je demande, quatrièmement, pourquoi c'est ici la seule circonstance où ils se plaignent de la modicité de leurs revenus, eux qui en toute autre occasion veulent passer pour riches ? Ah ! ils disent qu'ils sont pauvres, et eux seuls ne veulent pas voir qu'ils sont comblés de biens.

Seconde excuse. Les temps sont malheureux, dites-vous. Mais premièrement, c'est précisément pour cela que vous devez vous attendrir envers les indigens : si vous vous ressentez de ces malheurs, combien n'en doivent-ils pas souffrir? Secondement, ce malheur des temps est la peine de votre dureté envers les pauvres; c'est donc par des aumônes, et non par de vaines prières, qu'il faut apaiser la colère de Dieu : les pauvres ont les clefs du Ciel : leurs vœux règlent les temps et les saisons : ce n'est que par rapport à eux que Dieu vous punit ou vous favorise. Troisièmement, vos passions souffrent-elles de la misère publique? Si elle vous oblige à quelque retranchement, retranchez du moins vos crimes, avant que de retrancher de vos devoirs. Dieu, en frappant de stérilité les provinces, veut ôter aux grands les occasions des excès : regardez-vous comme des criminels publics : portez seuls l'amertume des fléaux qui ne sont destinés qu'à vous punir. Si les divers abus que vous faites de vos richesses vont toujours leur train, malgré ces fléaux; si l'indigence seule en souffre, Dieu, en les faisant pleuvoir sur la terre, n'auroit donc voulu frapper que des malheureux?

Troisième excuse. Il y a, dit-on, trop de pauvres à secourir. Mais premièrement, d'où vient cette multitude d'indigens que nos pères n'ont point vue dans les plus grandes calamités? N'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout? Il n'y avoit point d'indigens parmi les premiers

chrétiens; pourquoi y en a-t-il tant parmi nous? C'est que leurs pauvres mêmes étoient charitables, et que nos riches sont cruels : c'est qu'ils étoient tous modestes et sobres, et que nous sommes fastueux et intempérans : c'est qu'ils n'avoient d'ambition que pour le ciel, et que nous n'en avons que pour la terre : c'est que leurs retranchemens faisoient la richesse du pauvre, et que nos profusions font sa misère. Si chacun mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des indigens, on verroit renaître l'égalité, la sainteté même des premiers fidèles : tout changeroit de face; et les ennemis de la foi seroient encore forcés de reconnoître la divinité de notre religion. Secondement, c'est précisément parce que le nombre des pauvres est grand, que le devoir de l'aumône est plus indispensable : la miséricorde doit croître avec les misères : elle doit interdire, comme superflues, des dépenses qui hors de là seroient peut-être nécessaires : ni l'humanité, ni la raison, ni la religion, ne vous permettent point d'être seuls heureux. Alors les excès de charité sont pour vous une loi de justice; alors vos profusions méritent d'être punies même par les lois des hommes : peut-être cependant savez-vous mettre à profit et apprécier la nécessité des pauvres. Dieu les vengera; ils seront vos accusateurs; et dépouillés pour jamais de vos biens, il ne vous restera pour partage que la malédiction

prononcée

prononcée contre les riches impitoyables : *Nudus eram*, *etc. Ite in ignem*, *etc.*

IIe Partie. Il y a quatre règles à observer en accomplissant le devoir de l'aumône : la charité doit être secrète, universelle, douce, vigilante.

1° Jésus-Christ multipliant les pains dans un lieu écarté, afin de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui en devoient ressentir les effets, nous apprend que notre charité doit être secrète ; sans cette condition nos aumônes sont perdues pour l'éternité. On voit peu de gens qui publient leurs œuvres sur les toits ; mais on en voit beaucoup qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat : il y en a qui prennent des mesures pour cacher leurs largesses, mais qui ne sont pas fâchés qu'une indiscrétion les trahisse : on n'est pas plus humble dans ses libéralités envers les temples du Seigneur ; sur les murs sacrés, des inscriptions immortalisent l'orgueil des bienfaiteurs ; à l'autel, le prêtre est revêtu des marques de leur vanité. Salomon dans le temple de Jérusalem ne fit graver que le nom du Seigneur : les plus riches d'entre les premiers fidèles voyoient avec plaisir leurs noms confondus avec ceux de leurs frères qui avoient fait moins de largesses. La charité est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit dès qu'on la découvre : il est bon que nos frères voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, les aumônes

secrètes arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu.

2° Jésus-Christ ne rejetant personne de cette multitude qui s'offre à lui, nous apprend que notre charité doit être universelle : il condamne ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir notre cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres; qui ont leurs jours fixes, leurs lieux, leurs personnes; la vraie charité n'est point si méthodique : il condamne cet examen que nous faisons des besoins qu'on nous expose; la vraie charité n'est point si scrupuleuse; c'est Jésus-Christ qui reçoit l'aumône donnée même à un imposteur, et la récompense est attachée à l'intention de celui qui la donne.

3° Jésus-Christ attendri à la vue d'un peuple errant et dépourvu, nous apprend que notre charité doit être douce. Vous accompagnez souvent vos aumônes de tant de dureté, que le refus seroit moins accablant; vous reprochez aux pauvres leurs forces, et vous ne faites aucun usage des vôtres; leur paresse, et vous vivez dans une mollesse indigne; leur vie inutile, et la vôtre est criminelle. La pitié qui compatit à leurs maux, les console autant que la charité qui les soulage. Au théâtre, les malheurs d'un héros fabuleux vous attendrissent; Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres est-il indigne de votre pitié?

4° Jésus-Christ découvrant le premier les besoins du peuple, nous apprend que notre charité doit être vigilante. Cette vigilance est une suite

du précepte de l'aumône. Les riches sont les pasteurs des pauvres selon le corps; et ils sont coupables devant Dieu des suites qu'auroit prévenues un secours offert à propos. On n'exige pas que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige que dans votre quartier vous ne soyez pas environnés à votre insu de mille malheureux, qui sont blessés de votre pompe et de votre prospérité; que dans vos terres vous connoissiez les personnes que l'épuisement et les infirmités, le sexe et l'âge, mettent ou hors d'état de gagner leur vie, ou en danger de perdre leur innocence.

Voilà les règles de l'aumône chrétienne : en voici les fruits. Premièrement, elle est une source de bénédictions, même temporelles : c'est une usure sainte, elle intéresse Dieu dans notre fortune. Secondement, elle nous cause la joie la plus pure que nos biens puissent nous procurer : quel plaisir de faire des heureux ! quelle consolation de penser que des ames affligées lèvent les mains au ciel pour nous ! Troisièmement, elle aide à expier les crimes de l'abondance, à nous ouvrir les portes du ciel : la grace se réserve de grands droits sur une ame où la charité n'a pas encore perdu les siens : la conversion d'un bon cœur n'est jamais désespérée. Aimez donc, secourez, respectez les pauvres, afin qu'au grand jour Jésus-Christ vous dise : *Venez, les bénis de mon Père, etc.*

LE LUNDI DE LA IVe SEMAINE.

SUR LA MÉDISANCE.

DIVISION. *Rien de plus frivole que les prétextes qui justifient à nos yeux la médisance. Elle ne peut être excusée : I. Ni par la légèreté des défauts que nous censurons ; II. Ni par la notoriété publique ; III. Ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.*

Ire PARTIE. En vain prétendez-vous excuser vos médisances par la légèreté des défauts que vous censurez ; les motifs en sont toujours mauvais, les circonstances criminelles, les suites irréparables.

1° Tout votre but, dites-vous, est de vous réjouir sur des défauts qui ne déshonorent pas. Joie cruelle, qui attriste votre frère ! plaisir pervers, qui naît d'un vice ! Une parole oiseuse est interdite ; découvrir la honte de ses proches est un crime ; un terme de mépris est, selon Jésus-Christ, digne d'une punition éternelle ; et vous seriez innocent ? La charité se réjouit-elle du mal ? un chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jésus-Christ ? n'y a-t-il pas mille sujets édifians de conversation, dignes de la joie des fidèles ? Approfondissez le secret de votre cœur ; n'est-ce point d'une jalousie secrète que naissent vos censures ? elles tombent toujours

sur la même personne, et tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un grand à qui votre frère ne plaît pas? ne sacrifiez-vous point sa réputation à votre fortune? Non, dites-vous; si je médis quelquefois, c'est pure indiscrétion. Je le veux : ce vice si indigne d'un chrétien, peut-il en justifier un autre? votre frère souffre-t-il moins de votre indiscrétion, qu'il ne souffriroit de votre malice? sa réputation en est-elle moins flétrie? n'est-ce pas un crime d'être capable d'indiscrétion en ce point? Quelle attention scrupuleuse n'avez-vous pas sur ce qui intéresse votre honneur! en ayant si peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous-même?

2° Le monde aujourd'hui appelle légères des médisances qui ne le sont point. Je suppose que les vôtres le soient en effet, et je dis qu'elles sont toujours criminelles dans leurs circonstances. Premièrement, votre frère n'a que des défauts légers; il en est donc plus digne de votre indulgence, de votre respect; et vous le décriez : quelle dureté, quelle injustice! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous censurez, si on vous les reprochoit à vous-même? Alors vous grossiriez tout; tout vous paroîtroit essentiel. Faut-il que tout soit léger contre votre frère, et que contre vous tout soit digne de vengeance? Troisièmement, en censurant des défauts même légers, n'y ajoutez-vous rien du vôtre? ne donnez-vous point à penser, par des conjectures

malignes, par certains gestes, par certaines expressions, même par un certain silence? Quatrièmement, la personne que vous attaquez n'est-elle point d'un sexe où tout bruit est un déshonneur public, où n'être pas loué est presque un affront? Cinquièmement, n'est-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos censures, à ceux que Dieu a établis sur vos têtes, et que sa loi vous ordonne de respecter? Sixièmement, ne censurez-vous point les oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher? Leur conversation peut n'être pas toujours sainte: mais, outre que c'est ordinairement pour punir le déréglement des peuples, que Dieu permet qu'il sorte du sanctuaire même une odeur de mort; et que dès-lors les infidélités des prêtres doivent plutôt être le sujet de vos larmes que celui de vos censures; quand même le ministre mériteroit quelque mépris, pouvez-vous, sans sacrilége, ne pas respecter son ministère? Septièmement enfin, n'attaquez-vous point des personnes qui font une profession publique de piété? Vous autorisez donc ceux qui vous écoutent, à penser qu'il y a peu de vrais gens de bien sur la terre, et vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu? Les justes peuvent chanceler quelquefois; mais ils sont les serviteurs de Dieu, qui prend sur lui les plus légers mépris dont on ose les déshonorer: il vengea Elisée, Elie, David, de dérisions qui sembloient pardonnables; toucher à ceux qui le servent, c'est toucher à la prunelle de son œil.

3° Enfin les médisances mêmes que vous appelez légères, sont criminelles par rapport à leurs suites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires; nul remède, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; mais ce confident en aura bientôt d'autres qui instruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris : chacun, en le racontant, y ajoutera de nouvelles circonstances; ainsi une source presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la cour, la ville et la province : en un mot, votre frère sur qui vous n'avez voulu que plaisanter, sera décrié formellement, flétri éternellement. En vain, pour vous opposer au déchaînement public, chanterez-vous ses louanges; vous serez seul, et vos éloges venus trop tard, ne lui attireront que des satyres : vous médisez par la bouche de vos citoyens; vous êtes coupable du crime de ceux qui les écoutent : quelle pénitence pourra expier de tels maux? votre mort même n'y remédiera pas; le scandale vous suivra, et des auteurs licencieux l'éterniseront.

IIe Partie. La médisance, lors même qu'elle roule sur des fautes publiques, est criminelle; parce qu'alors même elle blesse l'humilité, la charité, la justice.

1° L'humilité, en nous représentant vivement nos fautes, nous ôte le loisir de remarquer celles de nos frères : elle nous fait bénir Dieu de ce

qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égaremens, nous n'avons pas été déshonorés comme eux : elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, disoit Jésus-Christ, *jette contre cette femme la première pierre :* je vous dis aujourd'hui la même chose. Cette personne vient de perdre sa réputation, et vous vous glorifiez encore de la vôtre : vous êtes plus heureuse qu'elle ; êtes-vous plus innocente? Dieu, peut-être, va révéler votre honte : vous vous armez du glaive de la langue ; vous serez percée du même glaive ; et quand vous seriez exempte des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet, la honte est la punition de l'orgueil : Pierre, le plus ardent à détester la perfidie de Judas, tombe lui-même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2° La charité ne nous permet pas plus que l'humilité, de censurer des fautes même publiques. *Elle n'agit point en vain :* or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui est déjà public? Quel est votre objet? de blâmer votre frère? mais, percé de mille traits, il est assez puni : il mérite désormais toute votre pitié. De plaindre son infortune? mais la compassion rouvre-t-elle les plaies d'un malheureux? De justifier vos soupçons précédens? mais vous venez donc

triompher de sa chute, et vous glorifier de la malignité de vos jugemens? Ah! vous êtes vous-même dans une occasion de péché dont le public murmure déjà : c'est ici où il faudroit exercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des scandales, de l'avantage qu'en tirent les impies et les libertins, de l'occasion qu'ils donnent aux ames foibles de tomber dans les mêmes désordres: vous devez donc par votre silence contribuer à les assoupir. Quand tout le monde en parleroit, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'est barbarie : l'humanité seule nous apprend qu'il est beau de se déclarer pour les malheureux.

3° Enfin, en censurant des fautes même publiques, vous violez les lois mêmes de l'équité. Car premièrement, mettez-vous à la place de votre frère : croiriez-vous que l'exemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui? Secondement, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? un ennemi, un concurrent, un envieux, peuvent avoir calomnié votre frère : le public a peut-être recueilli avec malice une simple indiscrétion, et réalisé une pure conjecture. Susanne a été décriée; n'étoit-elle pas innocente? Jésus-Christ l'a été; excuseriez-vous ceux qui parloient de lui comme d'un séducteur? vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère. Troisièmement, que savez-vous si son repentir n'a pas déjà expié sa faute devant Dieu?

en ce cas, quelle injustice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées ! Quatrièmement, on savoit confusément que la conduite de votre frère n'étoit pas exempte de reproche; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le mystère, étouffer un reste d'honneur qu'il conservoit encore? Cinquièmement, peut-être par un rang, par une naissance qui donnent de l'autorité sur les esprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenoit que de certaines personnes sans aveu : votre silence seul eut pu arrêter la diffamation publique, et votre censure l'autorise. Ah! Dieu lui-même dissimule les péchés des hommes; dissimulons-les à notre tour, et ne prévenons point le temps de ses vengeances.

IIIe Partie. Enfin la médisance se couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on censure les pécheurs, c'est par zèle, dit-on; c'est par haine pour le vice. C'est une illusion; la piété, dont la charité est l'âme, ne nous dispense point de la charité. Voici donc les règles que prescrit l'Evangile sur le véritable zèle. Premièrement, le vrai zèle gémit des scandales qui déshonorent l'Eglise; mais il n'en gémit que devant Dieu; il lui en parle souvent dans ses prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire sur nos frères; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur; nos plaintes sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; elles

déshonorent la piété, et justifient les discours des impies contre l'homme de bien. Troisièmement, le zèle réglé cherche le salut et non la diffamation du pécheur; il se rend aimable pour se rendre utile; il est plus touché du malheur de son frère qu'aigri de ses fautes; il voudroit pouvoir se les cacher à soi-même, et il sent bien que les censurer, c'est augmenter le scandale. Quatrièmement, ce zèle censeur est inutile à celui qu'il attaque puisqu'il est absent, il lui est nuisible, puisqu'il ne sert qu'à l'aigrir en blessant sa réputation; il est nuisible à ceux qui vous écoutent, et leur apprend à ne plus mettre la médisance au rang des vices. Le vrai zèle est humble, simple, miséricordieux, délicat et timoré; une langue qui a confessé Jésus-Christ ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : *Lingua Christum confessa non sit maledica; non turbulenta; non convitiis perstrepens audiatur*. Saint Cyprien.

LE MARDI DE LA IVe SEMAINE.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

DIVISION. *La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas en effet. I. C'est le déréglement qui propose les doutes, sans oser les croire. II. C'est l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. III. C'est la vanité qui s'en*

fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource.

Ire Partie. Trois réflexions montrent que les doutes des prétendus incrédules sont des doutes de déréglement. Premièrement, c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Secondement, c'est à leurs passions qu'ils tiennent, et non à leurs doutes. Troisièmement, ils n'attaquent que les vérités incommodes aux passions.

1° On n'a encore vu personne commencer par des doutes sur la foi; et des doutes, tomber dans la débauche: on se livre d'abord au plaisir; ensuite on croit qu'il est impossible de se faire violence; enfin, on conclut que cette violence est inutile. Que pensoit-on avant que d'avoir renoncé à la pudeur? alors, le cœur n'étant point gâté, la foi paroissoit respectable, la raison étoit soumise, on ne se formoit pas même de difficultés: dès que les mœurs ont changé, on a eu des doutes: ce n'est donc pas la force de la raison qui les a enfantés, c'est la corruption du cœur; c'est même une lâcheté de courage: on ne peut soutenir les terreurs de la religion; on tâche de s'étourdir en les traitant de frayeurs puériles: on cache sa peur sous une ostentation de bravoure. D'ailleurs, quel besoin n'ont pas les passions du secours des doutes? combattues au dedans et au dehors, elles sont trop foibles, il faut les soutenir; elles sont trop chères, il faut les justifier; les vérités de la religion les troublent, il faut tâcher de

de se persuader qu'on ne les croit pas : c'est-à-dire, que le grand effort du déréglement est de nous conduire au desir de l'incrédulité. Si donc l'insensé dit qu'il n'y a point de Dieu, c'est dans son cœur qu'il le dit : ce langage en est le desir : il voudroit qu'il n'y eût point de vengeur du vice. Il l'anéantit donc par ses souhaits ; mais ses souhaits sont aussi stériles qu'ils sont impies : l'idée d'une puissance infinie et d'une justice redoutable demeure toujours au fond de son être, et ramène ses remords. Les calmeroit-il en se disant qu'il est trop livré à la débauche pour en sortir? c'est bien plutôt fait de se dire, que n'y ayant rien après la vie, il est inutile de mieux vivre. Cette idée le délivre de toute contrainte, l'entretient dans l'indolence, l'empêche de s'approfondir lui-même : elle émousse au moins la sensibilité de sa conscience ; et en faisant qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas, elle fait qu'il vit comme s'il étoit ce qu'il voudroit être : trop dissolu pour consentir à mener une vie chrétienne, trop foible pour braver un vengeur qu'il reconnoîtroit sans répugnance, il se tient dans une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, et vit sans vouloir savoir ce qu'il est en effet.

2° Une seconde raison, qui n'est qu'une suite de la première, c'est que les prétendus incrédules, s'ils ne changent pas actuellement de vie, tiennent à leurs passions, et non à leurs doutes. Font-ils quelque retour sur eux-mêmes? leur embarras n'est plus de savoir comment ils pour-

ront croire des choses qui révoltent leur raison, mais de savoir comment ils pourront mener une vie contre laquelle leurs inclinations sont révoltées. D'ailleurs ils vivent pour la plupart dans des variations continuelles sur leur incrédulité même: en certains momens ils sont touchés des vérités de la religion, en d'autres ils s'en moquent: tantôt ils cherchent des serviteurs de Dieu, pour s'instruire, tantôt ils les traitent avec dérision. D'où vient cette vicissitude? c'est que leurs passions n'étant pas toujours également vives, leurs doutes qui en naissent, doivent changer comme elles: si leur incrédulité prétendue venoit d'incertitudes réelles sur la religion, ces incertitudes subsistant, l'incrédulité seroit toujours la *même*. De plus, répondez aux difficultés d'un prétendu incrédule, réduisez-le à ne pouvoir répliquer; il ne se rend pas encore: son air mystérieux et décidé vous fait gémir de son entêtement; gémissez plutôt de sa mauvaise foi: qu'au sortir de là, une maladie mortelle le frappe; vous le trouverez convaincu, confus, repentant, tremblant, et demandant, non pas des preuves, mais des consolations. Son esprit vient-il donc d'être éclairci? non: ses passions vont s'éteindre, ses doutes s'éteignent avec elles: appelez-en avec Tertullien à ce pécheur mourant, il avouera qu'il en avoit imposé au public par une fausse ostentation d'impiété.

3° Enfin, ce qui achève de prouver que les doutes ne viennent que du dérèglement, c'est

qu'ils n'ont pour objet fixe que les vérités incommodes aux passions. Si la religion ne proposoit que des mystères, que des vérités spéculatives, les incrédules seroient rares : elle propose des maximes qui gênent, des vérités qui menacent: c'est sur celles-là qu'on a des doutes, ou c'est à cause d'elles qu'on se vante d'en avoir sur les autres. En vain croiriez-vous que c'est par amour pour la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette : ces vérités ne l'intéressent point; ce qui l'intéresse est de vivre au gré de ses desirs, et de n'avoir rien à craindre après cette vie: passez-lui ce point; il conviendra de tout. Aussi les maîtres de l'impiété se sont attachés à prouver que tout mouroit avec le corps; que les peines éternelles étoient des fables; et ce n'a été que pour en venir là, qu'ils ont attaqué les autres points de la foi : voilà pourquoi les impies dans la Sagesse et les sadducéens dans l'Evangile n'attaquent que la résurrection des morts et l'immortalité de l'ame : voilà le point décisif: on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer celui des devoirs; la religion n'auroit point d'ennemis, si elle n'étoit pas ennemie du vice.

IIe Partie. *C'est l'ignorance qui adopte les doutes sans les comprendre*. Les prétendus incrédules blâment ce qu'ils n'ont point examiné : ils blasphèment ce qu'ils ignorent : ils haïssent la religion, et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes : *Malunt nescire, quià*

jam oderunt. En effet, pour combattre des vérités reçues dans tous les siècles par les plus grands hommes, par les génies les plus élevés, il faudroit des raisons bien décisives, des lumières bien rares et bien nouvelles. Cependant, approfondissez ces esprits forts; ils n'ont pour toute science que des doutes usés et vulgaires : ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage: ils n'ont ni fonds, ni principes, ni suite: ce sont des hommes légers, superficiels, en qui peut-être la débauche a éteint toute pénétration: ce sont des hommes frivoles, dissipés, ignorans, qui ne savent que répéter ce qu'ils ont entendu: échos de l'incrédulité, sans être incrédules, ils savent ce qu'il faut dire pour douter; mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes: ils ne doutent pas pour s'éclaircir; ils n'achèteroient pas si cher le plaisir de se dire incrédules; ils en seroient même incapables: ne les appelez ni sociniens, ni déistes, ni athées; ce seroit encore les honorer : ils ne sont rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont.

Et ce qui est bien remarquable, c'est qu'eux qui nous traitent d'esprits crédules, de nous rendre à la plus grande autorité qui ait paru sur la terre, défèrent à l'autorité d'un libertin, qui, dans un moment de débauche, a dit qu'il n'y avoit point de Dieu, quoique peut-être il ne le crût pas lui-même. Ils décèlent assez leur ignorance, lorsqu'ils cherchent des impies véritables et intrépides dans l'incrédulité : Spinosa le fût;

et il ne chercha personne qui l'affermît dans l'irréligion : ceux qui s'empressèrent de le consulter, attestèrent par cet empressement même leur peu de fermeté et leurs remords; ils firent voir que leur incrédulité prétendue n'étoit en effet qu'un desir formel de devenir impies.

IIIe Partie. *C'est la vanité qui se fait honneur des doutes, sans pouvoir s'en faire une ressource.* Les prétendus incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, et qui à force de dire qu'ils ne croient rien, croient ne rien croire, et en ont meilleure opinion d'eux-mêmes : Premièrement, parce que cette profession d'incrédulité suppose une supériorité d'esprit, au lieu que les passions ne supposent que du déréglement. Secondement, parce qu'aujourd'hui ceux qui se piquent d'un peu plus de connoissances que les autres, se permettant des doutes sur la religion, et certains prétendus grands hommes, qui nous ont précédés, ayant fait profession de ne pas croire; on s'imagine partager la réputation des uns et des autres en adoptant leur langage, et se faire honneur en les prenant pour modèles. Troisièmement, parce que ceux avec qui on est lié par la débauche, paroissant ne pas croire, il seroit honteux de paroître croire, et d'être dissolu comme eux : être débauché, et admettre un enfer, c'est être débauché en novice, c'est se sentir encore de l'enfance et du collége : la débauche est de bon air, quand on a pu persuader aux autres qu'on s'est mis au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on

se moque de ceux qui paroissent encore craindre, et on insulte à leur simplicité : *Adhuc permanes in simplicitate tuâ!*

Mais quelle ressource trouve-t-on dans ces doutes dont on se fait honneur? aucune : l'impie brave Dieu tout haut, et il le craint en secret : c'est un imposteur, qui ne peut s'en imposer à lui-même ; un furieux, qui fait taire la pudeur, parce qu'il ne peut faire taire sa conscience ; un homme ivre et emporté, qui sacrifie tout à la déplorable vanité de paroître incrédule. Ah ! comprenons ce qu'une telle profession cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux selon le monde même, 1. de déréglement, 2. de bassesse, 3. de mauvaise foi et d'imposture, 4. d'ostentation et d'indigne vanité, 5. de témérité, 6. d'extravagance, 7. enfin, de superstition : je dis de superstition, puisque nous avons vu ces prétendus esprits forts, consulter les devins, donner dans des crédulités puériles, attendre d'un oracle imposteur leur élévation et leur fortune, et ne croyant point en Dieu, croire ridiculement aux démons. Souvenons-nous que ces hommes pervers sont presque sans ressource pour le salut : s'ils étoient absolument aveugles, leur péché seroit moindre ; maintenant ils voient, et leur crime est un blasphème contre le Saint-Esprit, qui demeure à jamais sur leurs têtes.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.